Jérôme Kob

Le Pensionnat

roman



ÉDITIONS BLANCHE

Le Pensionnat

ISBN : 2-84628-141-6
Imprimé en France

Jérôme Kob

◆

Le Pensionnat

roman

Collection dirigée par Franck Spengler

2006
Éditions Blanche
38, rue La Condamine
Paris 17e

Chapitre premier

Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été intéressée par le sexe.

Haute comme trois pommes déjà, le zizi de mes frères m'intriguait. J'étudiais avec attention cet appendice dont j'étais dépourvue sans raison apparente puisque je devais faire pipi comme eux.

Ma tâche était facilitée par le rituel bain dominical où nous pataugions tous les trois, Thierry, Kevin et moi. Les incursions de maman dans la salle d'eau pour mettre à jour sa lessive de la semaine nous dérangeaient bien un peu, mais c'était le lieu le plus propice à mes examens.

Ce petit bout de tuyau flexible au bas de leur ventre excitait ma curiosité. Ils n'hésitaient pas à lui faire subir toutes sortes de torsions et se moquaient de ma fissure banale qui n'était pour eux qu'un trou sans intérêt. En outre, il leur suffisait de tirer sur la peau pour que surgisse un bout rouge et rond comme une bille. C'était rigolo!

Maman, soucieuse de m'éviter complexes, inhibitions et troubles psychologiques ultérieurs, soutenait que je possédais moi aussi des organes sexuels compliqués mais à l'intérieur de mon ventre.

Ça me faisait une belle jambe!

Je voulais un petit robinet, comme celui de mes frères. Avant tout, pour posséder quelque chose à cet endroit et rétablir ce qui constituait à mes yeux une injustice. Et accessoirement, pour connaître la satisfaction de faire pipi en hauteur et participer aux concours que Thierry gagnait toujours haut la main. Si je puis dire. Lors de mes essais, nombreux mais infructueux, je n'avais réussi qu'à inonder mes sandalettes et à me faire traiter d'idiote.

J'étais encore minotte quand Kevin, mon cadet de deux ans, devint l'objet des petits soins maternels sous prétexte qu'un de ses testicules refusait de descendre. J'appris à cette occasion que les grands appelaient ainsi ce que je connaissais jusque-là sous le nom de "couille".

Quoi qu'il en soit, cette marque de considération envers le zizi de mon frère amplifia mon sentiment d'injustice. Non seulement les garçons possédaient quelque chose que je n'avais pas, mais cette chose était source de sollicitudes inquiètes et incompréhensibles.

L'espoir qu'un jour mes doudounes deviendraient aussi grosses que celles de maman était une piètre consolation. D'autant que l'échéance me paraissait lointaine.

Et puis le testicule de Kevin accepta de descendre et il m'autorisa à le tâter avec précaution. Ça ressemblait à de la pâte à modeler molle mais c'était beaucoup plus fragile. Et douloureux au plus petit choc. À la même époque à peu près, je fus initiée aux mystères du mur derrière le cimetière.

L'école communale de Greuilly ne comptait qu'une quinzaine d'élèves de six à dix ans réunis en une classe unique. Le mur derrière le cimetière était le lieu d'élection de tous les apprentissages enfantins réprouvés par Colette, notre institutrice.

Les garçons y montraient leur bistouquette aux filles qui, en retour, se laissaient examiner la biscouette. On se tripotait mutuellement, on se reniflait, et les plus hardis risquaient un coup de langue pour savoir quel goût ça avait.

Cet amusement nous retenait par intermittences, mais il y avait tellement d'autres occupations plus agréables et plus passionnantes que nous ne lui accordions pas beaucoup de temps. Toutefois, nous y revenions par flambées épisodiques, comme à la marelle ou aux billes.

Pour ma part, dès que j'eus constaté la similitude presque interchangeable de ces bistouquettes complaisamment exposées, je ne m'y intéressai plus qu'exceptionnellement. Le jeu perdit vite l'attrait de la nouveauté, et Colette lui menait une chasse féroce.

De plus, il était monotone même si certains garçons parvenaient à faire tenir leur zigounette toute droite et toute dure quand ils se retenaient longtemps de faire pipi. Ils appelaient ça bander. C'était spectaculaire mais sans aucune utilité et ça devait les gêner.

Un peu après, j'entamai ma période "moi, je ne parle qu'à mes copines". J'y appris, entre autres, à ricaner sournoisement et avec discrétion au lieu de m'esclaffer grassement et vulgairement comme faisaient les garçons. Nous les filles étions délicates et fragiles.

Puis j'entrai au collège de Villers. Un car nous ramassait tous les matins à l'entrée de Greuilly et nous y rejetait tous les soirs. Entre-temps, je somnolais le plus souvent et ne sortais de ma léthargie que pour discuter passionnément avec mes copines. Surtout de garçons.

Car ils prenaient de plus en plus de place dans nos préoccupations. Ils étaient bêtes et brutaux, se passionnaient pour des jeux bruyants ou des occupations futiles,

mais nous tentions toutes d'attirer leur attention d'une manière ou d'une autre. Sans grand succès.

Deux ou trois années passèrent. Mes seins se formèrent et prirent un début d'ampleur mais ne devinrent jamais aussi gros que ceux de maman. Il y avait déjà quelque temps que je ne partageais plus mon bain avec mes frères, et papa ronchonnait moins fort quand il découvrait autour de mes yeux des traces de l'eye-liner maternel.

Un beau jour, Angelina, ma meilleure amie, m'apprit que j'avais un ticket avec Arnaud, le fils du docteur. Il était de Greuilly comme moi et nous fréquentions le même collège de Villers, mais nous ne nous étions pour ainsi dire jamais parlé.

Avec ses cheveux dorés, ses yeux verts et ses manières précieuses, toutes les filles le jalousaient plus ou moins. Il était réservé, sauvage et traînait auprès des garçons une réputation de chochotte et de mauviette que nous ne comprenions pas.

J'en tombais instantanément amoureuse.

J'allais avoir treize ans et c'était la première manifestation d'un trait fondamental de mon caractère. Il suffit qu'on me montre de l'affection pour que je sois toute disposée à tomber amoureuse. La durée de cet amour est variable et il cesse aussi inopinément qu'il a débuté.

Angelina ayant joué comme il convenait son rôle d'intermédiaire, Arnaud et moi échangeâmes pendant un certain temps de lourds et significatifs regards enamourés. Il était timide et moi très innocente. Ça ne facilitait pas les travaux d'approche.

Enfin, à force de lentes manœuvres insidieuses, nous parvînmes à nous retrouver côte à côte dans le car qui nous menait de Greuilly au collège. Arnaud était le meilleur élève de la classe au-dessus de la mienne. À mes yeux, ça

n'ajoutait rien à son prestige mais ça me permettait de le questionner sur de prétendus problèmes scolaires dont je me moquais éperdument.

Sa timidité une fois surmontée, il se révéla bavard pour deux. Ça tombait bien, je trouvais que tout ce qu'il disait était merveilleux et je l'écoutais comme les premiers croyants écoutaient leurs prophètes.

Mon frère Kevin me trouvait stupide (il disait abêtifiée grave) et Thierry venait d'entrer au lycée. Il était bien au-dessus de mes petites tribulations sentimentales mais il me désapprouvait et ne manquait jamais une occasion de rabaisser Arnaud en le traitant de fillette à sa maman. Je ne les écoutais ni l'un ni l'autre.

Pour tous, il était évident que nous étions amoureux. De notre côté, on ne se posait pas la question, on s'admirait. Plus exactement, j'admirais Arnaud et il parlait. Angelina me bassinait tous les jours pour savoir s'il m'avait déjà roulé un patin et comment il s'y prenait. Elle avait essayé une fois mais ça ne lui avait pas plu.

Nous en étions si loin que nous ne nous touchions même pas. Moi j'aurais bien aimé, mais il était inconcevable que je fasse le premier pas. Une coutume bien ancrée dans nos têtes voulait que les garçons prennent en toutes les occasions le monopole de l'initiative. C'était une loi tacite des rapports entre filles et garçons. Agir autrement eut été inconvenant.

En outre, je n'avais jamais embrassé en mettant la langue et j'imaginais des techniques mystérieuses et compliquées puisque les filles qui le faisaient régulièrement classaient leurs partenaires en deux catégories : ceux qui embrassaient bien et les autres. Ces derniers étaient fortement déconsidérés.

Le jour de l'anniversaire de mes treize ans, Arnaud

m'offrit un bracelet. Nous étions dans sa chambre et je m'en souviens d'autant mieux que ce fut aussi le jour de notre premier baiser.

Pour le remercier, j'effleurai sa joue avec mes lèvres, pas trop loin de sa bouche, je dois l'avouer, et c'est sans doute ce qui l'incita à coller fougueusement ses lèvres sur les miennes. La seconde d'après, sa langue s'enfonçait dans ma bouche.

Bien qu'attendant cet instant depuis des jours, j'en restai clouée de stupeur. J'ai lu depuis des témoignages sur la révélation du premier baiser et le plaisir qu'on peut y prendre. Ce ne fut pas mon cas avec Arnaud.

Sa langue s'agitait avec ardeur et j'essayais tant bien que mal de suivre ses mouvements avec la mienne. En tentant dans la mesure du possible de ne pas baver. Notre baiser s'interrompit quand nous fûmes tous les deux au bord de l'asphyxie.

Je n'avais même pas pris le temps de savoir si mes sensations étaient agréables ou pas. Je crois que sur le moment, elles me parurent surtout insolites, brouillonnes et mouillées.

Le remuement de cette langue chaude, humide et vaguement gluante à l'intérieur de ma bouche n'avait déclenché aucun déclic érotique. En fait, j'étais tarabustée par l'impossibilité où je m'étais trouvée de respirer et par l'étouffement consécutif qui avait failli me faire tousser au beau milieu de l'opération.

Il n'aurait pas fallu me pousser beaucoup pour estimer l'exercice un peu dégoûtant. Ça n'était pas l'avis d'Arnaud qui manifesta le désir de recommencer dès qu'il eût repris son souffle.

Comme je l'aimais, nous passâmes le reste de l'après-midi à frotter nos langues en échangeant nos salives. J'en

avais les mâchoires ankylosées mais je ne l'aurais avoué pour rien au monde.

J'aurais encore moins volontiers admis que cette répétition de baisers m'avait procuré à la longue des sensations intimes qui ne m'étaient pas totalement inconnues mais restaient suffisamment rares toutefois pour que j'en sois troublée. Pour la première fois de ma vie, mon corps réagissait indépendamment de ma volonté.

Il va sans dire que si nos lèvres, hormis les pauses nécessaires pour retrouver notre respiration, étaient restées soudées tout l'après-midi, nous ne nous étions touchés à aucun moment. C'était plus à cause de notre inexpérience que par une volonté délibérée.

Le lendemain, j'annonçai fièrement à Angelina qu'Arnaud m'avait roulé un patin et qu'il s'y prenait très bien. En réalité, je n'en étais pas sûre du tout mais il y allait de mon honneur ou plus justement de ma vanité. Et puis, tout compte fait, ça n'était pas si désagréable.

À dater de ce jour, chaque fois que nous en trouvions l'occasion, nous nous roulions donc des pelles sauvages et gloutonnes. Quand je confiai à Arnaud qu'il était mon premier garçon, il confessa à son tour n'avoir jamais embrassé une fille avant moi. Nous n'en fûmes que plus attachés et c'est ainsi que s'ébaucha notre éducation amoureuse. Progressivement et en nous enseignant l'un l'autre.

Nos baisers devinrent moins désordonnés, la langue d'Arnaud se fit plus douce et plus habile, la mienne plus audacieuse. Après quelques mises au point, nous avions appris à reprendre notre respiration sans interrompre nos baisers. Ils y gagnaient en longueur et en moelleux.

C'est à cette époque que je pris l'habitude de laver chaque soir ma petite culotte dans l'évier de la salle de

bains. Les baisers d'Arnaud me mettaient dans un tel état que je ne pouvais décemment plus les laisser traîner dans le tas de linge sale familial. Je craignais surtout les questions embarrassantes de maman.

J'avais reniflé l'entrejambe de mon slip et l'odeur ne pouvait pas se confondre avec une autre. Si ma mère la remarquait, elle pourrait bien s'interroger sur les activités de sa fille durant ces longues heures où j'allais soi-disant réviser mes devoirs et préparer mes exposés avec Angelina.

Mais surtout, je m'inquiétais de savoir si toutes les filles réagissaient comme moi. Une encyclopédie de la sexualité, discrètement consultée à la bibliothèque municipale de Villers, parlait simplement de lubrification sans entrer dans les détails. Aucune indication sur l'abondance du phénomène. Or, après nos séances avec Arnaud, ma petite culotte était à tordre.

Je m'interrogeais aussi pour savoir si Arnaud avait une érection de son côté. La même encyclopédie utilisait ce terme pour dire bander. En tout cas, il n'y paraissait pas. Il faut dire qu'il était particulièrement lent et que je n'étais pas délurée. En outre, la mode était pour les garçons aux slips ultra serrés et aux pantalons démesurément larges.

Dans mon esprit, comme toute initiative devait venir de lui et qu'il ne me demandait rien, je n'osais pas de moi-même risquer des caresses précises qui m'auraient renseignée sur l'état de son excitation éventuelle. Je crois bien que je n'y songeais même pas.

Mais nos pratiques amoureuses évoluaient quand même. Arnaud progressait par étapes successives et calmement parcourues. J'avais parfois l'impression qu'il avait partagé mon corps en plusieurs tranches qu'il débitait par morceaux. C'était un garçon posé et méthodique.

Après les caresses sur les bras et les épaules vinrent les

attouchements sur les cuisses et le ventre puis sur les seins. Il n'avait toujours pas effleuré ma vulve. L'encyclopédie appelait ainsi ma foufoune. C'était d'autant plus éprouvant que ses doigts étaient adroits, légers, doux et remarquablement efficaces. Ma petite culotte avait à peine le temps de sécher.

Enfin, après des semaines de frotti-frotta superficiel, eut lieu ce qui reste encore pour moi une des dates les plus importantes de ma vie: la découverte de mon premier orgasme provoqué par mon premier amoureux. Ce fut à la fois inattendu, merveilleux et un peu inquiétant par sa violence.

Nous étions allongés sur le matelas défoncé de la cabane de jardin quand il s'aventura sous mon slip. J'en étais arrivée à ne plus croire qu'il s'y engagerait et ma surprise fut extrême.

Je portais ce jour-là un pantalon taille flottante qui permit à sa main de s'ébattre sans gêne. Ses caresses bien évidemment se déroulaient toujours par-dessous la barrière protectrice des vêtements.

Donc, ses doigts s'infiltrèrent sans difficulté, tâtonnèrent un peu pour circonscrire l'ultime zone encore inexplorée et glissèrent comme dans du beurre entre les lèvres de ma foune. J'étais mouillée depuis un petit moment déjà et j'embrassais Arnaud avec ardeur en écartant mes cuisses pour faciliter ses manipulations.

Je mentirais en prétendant que l'orgasme m'était inconnu. Mais je me masturbais rarement, toujours dans mon lit et toujours très vite, alors que j'étais à moitié endormie ou pas trop bien sortie du sommeil. C'était plus une activité occasionnelle qu'autre chose.

J'y cherchais l'apaisement immédiat d'une irritation passagère dans un spasme rapide et bienfaisant auquel je

n'accordais pas une grande importance. C'était agréable mais il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Une alchimie particulière joua ce jour-là un rôle déterminant. Je découvris grâce aux doigts d'Arnaud que le spasme furtif pouvait se transformer en un ouragan et me procurer une sensation qui rejetait loin derrière elle tous les plaisirs que j'avais connus depuis ma naissance.

Sur l'instant, je n'eus pas le loisir de me poser des questions, mais en y repensant par la suite j'ai attribué cette réussite à mon excitation depuis si longtemps provoquée sans être assouvie. À la lenteur de mon amoureux également et donc à notre naïve inexpérience.

Au lieu de s'attaquer sans délai à mon clitoris, Arnaud passa un temps très long à me masser. Ses doigts jouaient avec mes grandes lèvres, les frottaient, les étiraient, les ouvraient ou les refermaient.

Ils naviguaient paresseusement de mes babines engluées à l'entrée de mon vagin qui débordait de sève, retournaient au cœur de la fente, s'attardaient sur les fines membranes des nymphes et recommençaient inlassablement leur périple.

J'étais sur des charbons ardents. Une formidable réserve de jouissance s'accumulait et me taraudait le bas-ventre. Si j'avais été plus hardie ou plus savante, j'aurais sans doute hâté le dénouement d'une manière ou d'une autre mais je me contentais de subir. Avec un ravissement ineffable.

Peu à peu, toutes mes sensations s'étaient réfugiées dans deux endroits seulement : ma bouche et ma foufounette. Ma foufounette surtout qui prenait des proportions faramineuses. J'avais l'impression qu'elle gonflait comme un ballon et occupait, palier par palier, la totalité de mon corps. C'est bien simple, il n'y avait plus qu'elle qui existait.

Alors, quand les doigts d'Arnaud se posèrent sur mon clitoris, il me fallut moins de trois secondes pour qu'une prodigieuse explosion de jouissance me tire mes premiers cris de plaisir.

Je venais de découvrir ce qui allait dorénavant occuper tant de place dans ma vie : la volupté. Rien à voir avec mes branlettes solitaires et pressées. Un univers s'ouvrait devant moi et j'avais déjà le pressentiment que je ne résisterais pas à sa force d'attraction.

Arnaud fut effrayé et ravi par la violence de ma réaction. Moi un peu gênée d'avoir perdu la tête de cette manière. Gênée mais si heureuse que, s'il avait à cet instant manifesté la volonté de me prendre, je n'aurais pas su lui refuser. Il n'osa pas.

Mais par la suite, comme je voulais conserver l'intégralité de mon pucelage, j'exigeais qu'il me caresse toujours par-dessous mon slip et mon pantalon. J'estimais que ledit pucelage courait moins de risque si je restais habillée. Arnaud étant très fier de me faire jouir avec cette folle exubérance qui ne se démentait pas n'insista pas pour aller plus loin.

Après le plaisir qu'il m'avait donné, il n'était pas question que je lui refuse l'agrément coutumier de me branler. Il en était friand et moi aussi. Malheureusement, nous avions rarement l'occasion de nous isoler et nous craignions d'être surpris.

Néanmoins nous profitions de la moindre éventualité favorable. Elles restaient malgré tout exceptionnelles et ne pouvaient rassasier l'appétit de jouissance qui s'était éveillé en moi. Je ressentais une féroce envie de jouir. Un besoin qui me mordait les tripes et ne me quittait pas.

Après quelques jours d'hésitation, je décidai de me procurer moi-même les orgasmes qu'Arnaud ne pouvait pas

m'offrir. Le résultat paradoxal de mon premier éblouissement érotique fut donc que dans les semaines et les mois qui suivirent je déployais une intense activité masturbatoire.

Non sans une certaine inquiétude, je dois le reconnaître. Les filles trop effrontées et provocantes, celles dont les garçons disaient qu'elles avaient le feu au cul, étaient couramment traitées de nymphos. L'encyclopédie de la sexualité, une fois de plus consultée, ne m'apprit strictement rien. Elle n'évoquait pas les symptômes de la nymphomanie et en ignorait jusqu'au nom. Le *Petit Robert* familial, en revanche, était assez inquiétant. Nymphomanie, affirmait-il: "exagération pathologique des désirs sexuels chez la femme ou certaines femelles".

Mais mon besoin était trop pressant. Je passai outre.

Dans un premier temps, je m'appliquai à reproduire scrupuleusement les caresses qui m'avaient donné tant de plaisir. Le résultat ne fut pas aussi fabuleux qu'avec Arnaud mais tout de même incomparablement plus satisfaisant que mes anciennes branlettes à la va-vite. Et suffisant, en tout cas, pour calmer ma fringale.

Puis, avec le temps, je découvris par moi-même certaines variations inédites. Des manières de frôler mon clito avant de le presser à l'improviste d'un index autoritaire par exemple ou une certaine façon de frotter lentement l'intérieur des grandes lèvres pour échauffer ma sensibilité et me mettre en train.

Je découvris un peu par hasard le puissant pouvoir des pinçons, les subtiles et acides piqûres provoquées par mes ongles et tout un éventail encore de caresses minimes mais savoureuses.

Bref, j'apprenais à me masturber et, curieusement, au lieu de me détacher d'Arnaud, cet apprentissage m'en rapprocha. Une façon de me faire pardonner ce que je lui

cachais. En effet, je ne lui avais pas soufflé mot de mes pratiques solitaires. S'il les avait apprises, il en eut probablement été vexé tant il apportait de fierté à être le spécialiste de mes orgasmes.

Ce qui était d'ailleurs vrai en grande partie. Le plaisir de mes propres masturbations, pour aussi satisfaisantes qu'elles fussent, n'approchait que d'assez loin la volupté qui me submergeait sous ses doigts.

Mais comme je l'ai déjà dit, nous avions peu d'opportunités et mon appétit grandissait de semaine en semaine.

Chapitre 2

Notre relation dura ainsi plusieurs mois sans changement notable. Nous échangions des baisers et Arnaud me faisait jouir en me branlant. Il ne me demandait rien de plus et je me contentais de cet arrangement.

Il peut sembler étrange qu'un garçon de son âge se satisfasse de quelques baisers sans essayer d'obtenir des caresses plus précises en échange des siennes. Et surtout qu'une fille aussi sensuelle que je l'étais déjà s'en accommode si facilement.

À vrai dire, je n'aurais pas refusé de lui rendre ce qu'il me faisait. J'en avais même très envie. Mais j'étais jeune, timide et encore bien innocente. La réserve d'Arnaud m'intriguait sans me donner l'audace de hasarder le geste simple qui m'aurait renseignée. En paroles, par contre, il m'arrivait d'être plus libre et plus assurée.

– Pourquoi tu veux jamais que je te caresse ?

Ça n'était pas la première fois que je posais la question mais, cette fois-ci, il y répondit. Peut-être parce qu'il avait surpris mon regard attiré par la tache sombre et humide qui s'étalait sur le devant de son pantalon.

– Parce que ça ne servirait à rien. Je finis toujours avant que tu aies commencé…

Comme je ne comprenais pas, il m'expliqua qu'il était si excité, quand il faufilait sa main sous mon slip, que ça partait pratiquement tout seul sans qu'il puisse se retenir.

– Tu veux dire que tu éjacules tout de suite ?

Je mettais un point d'honneur à utiliser le vocabulaire et les connaissances que je puisais dans l'encyclopédie de la sexualité.

– Oui. Ça te choque ?

Ça ne me choquait pas mais ça m'estomaquait. Depuis des semaines, je me demandais s'il bandait, de plus en plus persuadée en secret qu'il devait souffrir de troubles de l'érection (toujours l'encyclopédie). Et voilà qu'il m'apprenait le contraire de but en blanc. Non seulement il bandait, mais il jouissait en suisse sans rien manifester depuis tout ce temps.

J'en fus stupéfaite et vexée.

– Et alors ? Ça m'empêche pas de te caresser ?…

En fait, ça m'empêchait bel et bien car je n'imaginais pas la rapidité de l'opération. Arnaud me la décrivit, non sans réticences. Sitôt qu'il commençait à être excité, sa verge s'érigeait et, moins d'une poignée de secondes après, il éjaculait. En comptant large, l'opération n'excédait jamais la demi-minute. Il avait chronométré.

– Bon. Mais après ?

– Ça change pas. C'est pareil à chaque fois.

– Attends, attends… ça veut dire que tu éjacules plusieurs fois pendant que tu me branles ?

– Oh ! Trois ou quatre fois au moins… parfois cinq et même six…

Pour le coup, j'en fus ébahie et je restai muette. Arnaud par contre, maintenant qu'il s'était lancé sur la voie des confidences, ne comptait pas s'arrêter en si bon chemin.

– C'est plus fort que moi. Ça commence aussitôt qu'on

se roule une pelle. Et même des fois avant. Rien que d'y penser. D'habitude, je mets des mouchoirs dans mon slip mais aujourd'hui j'ai oublié et c'est pour ça que j'ai taché mon froc et que tu…

Ses soucis d'assèchement et de propreté vestimentaire ne m'intéressaient pas outre mesure, mais j'étais curieuse d'observer le phénomène. À l'époque, l'éjaculation restait pour moi mystérieuse et je n'avais jamais vu de pénis en érection.

Si on excepte ceux des rares magazines pornographiques qui circulaient de temps en temps parmi les garçons de la classe. Mais je n'avais jamais pris le temps de bien regarder, par souci de ne pas passer pour une salope, et la confidence d'Arnaud était l'occasion idéale pour parfaire mon éducation. Il refusa de se montrer.

– Ohé ! Si tu veux pas me faire voir, c'est parce que c'est pas vrai ! Tu me racontes des vannes…

Finalement, comme je l'accusais en termes à peine voilés d'être impuissant et de vouloir le dissimuler en inventant cette histoire abracadabrante, il consentit à dévoiler l'objet de notre controverse. Arnaud n'aimait pas qu'on le prenne pour un menteur.

Le pénis, recroquevillé dans les plis d'un slip mouillé par sa précédente éjaculation, était tout à fait semblable à celui de mes frères et de mes petits copains du mur derrière le cimetière. En un peu plus volumineux, naturellement, et avec une fourrure pubienne rousse et bouclée dont les autres étaient dépourvus à l'époque où je les avais observés.

Il gonfla dès qu'il fut à l'air libre, s'allongea, se redressa d'un coup en découvrant sa petite tête ronde et rouge vif, et, au moment où j'écarquillais les yeux de surprise, un jet de sperme s'en élança pour venir s'écraser sur la poitrine et le ventre d'Arnaud.

Après avoir salopé son pantalon, il venait de tacher son tee-shirt propre.

Le tout n'avait même pas duré trente secondes et ni lui ni moi n'avions rien fait pour le provoquer.

– Et maintenant ?

– Ben maintenant, je peux pas y toucher… c'est trop sensible et ça me fait mal… faut attendre un peu…

Le pénis, lové sur les boucles de la toison, avait presque instantanément repris sa pose mollissante et languide. C'était la première fois que j'en voyais un adulte et je le dévorais des yeux. Soudain, Arnaud émit un «ho ho ho » prolongé tandis que le membre flasque était parcouru d'un frémissement.

Presque aussitôt il enfla comme une baudruche, se leva en deux soubresauts rapprochés, se tint ainsi, raide et tendu pendant moins de trois secondes, et laissa échapper une longue giclée de liquide blanchâtre avant de perdre sa rigidité et de s'affaisser sur les poils du pubis. Ceux-ci, à force de recueillir à chaque fois les dernières gouttes de l'émission, étaient gominés par le sperme.

Un phénomène si insolite me laissa perplexe et sans voix. J'avais besoin de temps pour y réfléchir. Arnaud de son côté semblait content de s'être débarrassé d'un secret qui lui pesait. Mais il était préoccupé par ma réaction devant une telle anomalie.

– Tu vois ! C'est pas normal ! Ça va beaucoup trop vite !

– Ah ! ça ! Tu peux le dire ! Ça va drôlement vite !

En réalité, j'étais admirative. Ma foufoune ne changeait pas d'aspect, ou si peu, quelle que soit l'intensité de mon excitation. Je trouvais que l'érection, suivie de l'émission de sperme, même dans un laps de temps si réduit, offraient un spectacle incomparablement plus intéressant que l'humidification sans relief de mon propre sexe.

– Je crois que je suis anormal.

– Mais pourquoi ? Ça t'empêche pas de me caresser comme d'habitude, et moi ça ne me gêne pas…

– On dit toujours que les hommes doivent savoir se retenir pour que ça dure longtemps et je ne…

– Uniquement quand on fait l'amour ! Et ça, je t'ai déjà dit que je voulais pas. On est trop jeunes.

– Oui, mais pour plus tard ?

– Oh là là ! On a bien le temps d'y penser !

En réalité, je lui mentais en affectant de ne pas me soucier de cette particularité. J'avais lu dans l'encyclopédie de la sexualité un chapitre sur l'éjaculation précoce. Mais je n'aurais jamais cru que ça pouvait prendre des proportions aussi spectaculaires. Chez Arnaud, ça n'était plus de la précocité, c'était du génie.

Les auteurs de l'encyclopédie semblaient estimer que la trop grande précipitation à délivrer le liquide séminal constituait pour un couple un handicap majeur à l'épanouissement harmonieux de la sexualité. Ils indiquaient d'ailleurs quelques subterfuges pour y remédier. Dans mon esprit, c'était surtout un avantage.

En effet, la prodigieuse rapidité avec laquelle Arnaud entrait en érection et crachait sa semence interdisait d'envisager une quelconque pénétration. À cette vitesse, jamais il n'aurait le temps de rentrer. Ça faisait admirablement mon affaire. Je tenais à garder mon pucelage.

Jusque-là, je m'étais toujours abandonnée à ses caresses avec une pointe d'appréhension en redoutant qu'il exige un jour ou l'autre de faire l'amour avec moi. J'étais fermement résolue à lui refuser, mais l'éventualité d'une telle demande gâchait en partie mon plaisir.

Or, je venais de constater que c'était matériellement impraticable. S'il s'avisait de vouloir me pénétrer, il éjacu-

lerait avant que le bout de son membre ait effleuré ma foufoune. Je ne craignais donc rien. N'ayant plus ce souci en tête, j'allais dorénavant savourer mes jouissances en toute tranquillité. En bénéficiant par-dessus le marché de ses éjaculations répétées parce que je ne doutais pas qu'il accepte de m'en donner encore le spectacle.

Il y consentit en effet, mais à la condition que je me déculotterais moi aussi pendant qu'il me branlait afin qu'il puisse voir mon sexe. Son exigence était légitime et sans danger. J'y accédais d'autant plus volontiers qu'il ne me déplaisait pas de me montrer à mon tour.

C'est ainsi que débuta la seconde phase de nos rapports. Arnaud me branlait avec une fougue et une virtuosité redoublées et mon plaisir était encore augmenté chaque fois que je voyais son pénis se dresser sans prévenir et balancer sa purée n'importe où et n'importe comment.

Je ne résistai pas longtemps à mon envie de le caresser, mais c'était difficile. Quand il ne bandait pas parce qu'il venait d'éjaculer, tout contact lui était désagréable et je devais m'en abstenir. J'attendais donc un signal de sa part, généralement il s'exclamait « ho ho ho » d'une voix aiguë, et c'est alors seulement qu'il me donnait l'autorisation de le toucher.

Si je refermais mes doigts sur sa queue à cet instant, elle devenait instantanément raide et j'avais à peine le temps d'esquisser une caresse avant qu'elle jette son jus et se ramollisse. Je devais donc la lâcher. C'était court.

Mais si je la prenais dans ma main un peu plus tôt, avant qu'il ait commencé à bander, je n'avais pas non plus le temps d'amorcer la moindre caresse. Ce simple attouchement précipitait son éjaculation et il lui arrivait même de décharger avant que je l'aie touché et avec une érection encore imparfaite.

Dans une telle situation de hâte, il est évident qu'il se répandait à la va-comme-je-te-pousse sans se soucier de diriger les trois ou quatre giclées qu'il accompagnait toujours d'une sorte de hennissement. Il lui arriva ainsi d'éclabousser mes bras ou mes cuisses, et c'est à cette occasion que je découvris tout l'agrément de cette petite pluie chaude et crémeuse.

Je m'aperçus qu'il m'était très agréable de recevoir sur ma peau nue le sperme d'Arnaud. Si bien que j'en arrivais progressivement, pour mieux goûter les éclaboussures de son foutre, à ôter tous mes vêtements chaque fois que c'était possible. Sans compter que ça m'évitait de les tacher.

Évidemment, ça ne se fit pas en une fois, mais au bout de quelques semaines, nous prîmes l'habitude, quand nous en trouvions le loisir, c'est-à-dire très rarement, de nous rouler des galoches entièrement nus en nous tripotant mutuellement de la façon que nous savions nous convenir.

Il était très rare que nos orgasmes coïncident mais nous n'y accordions aucune importance. Arnaud raffinait avec bonheur les variations que ses doigts exécutaient sur ma founette et je goûtais de plus en plus vivement les mini-douche tièdes dont il m'aspergeait avec générosité.

Je m'arrangeais même pour présenter à ses éjaculations surprise des parties de mon corps qu'elles n'avaient pas encore touchées. Histoire de voir si mes sensations seraient différentes. J'aimais tout particulièrement le sentir gicler sur mon ventre, mes seins et la base de mon cou.

C'est à une de ces occasions que nous découvrîmes par hasard une fantaisie à laquelle nous n'avions pas songé. D'ailleurs, l'encyclopédie de la sexualité n'en parlait pas du tout.

Nous nous trouvions dans sa chambre, il venait de jaillir et le foutre dégoulinait le long de mon cou quand

nous nous aperçûmes que nous ne disposions d'aucun mouchoir pour m'essuyer.

Sans réfléchir, je guidai sa bouche en lui disant de lécher ce qu'il avait répandu. L'avidité avec laquelle il dévora son propre sperme nous excita fortement l'un et l'autre. Si bien que, par la suite, il n'avait pas plus tôt fini de dégorger sa purée qu'il se précipitait sur moi pour la recueillir de sa langue et la déguster avec gourmandise.

Arnaud était spermophile. Nous ignorions le mot mais la chose nous enchantait.

Quoi qu'il en soit, il se mit à laper selon les circonstances mes épaules, mes cuisses, mon ventre ou mes seins. Bref, n'importe quel endroit mouillé par sa décharge folle. Il aimait boire son jus et je ressentais un plaisir sans pareil à sentir ses lèvres et sa langue courir sur ma peau. Spécialement quand son foutre tiède venait de l'éclabousser.

C'est de cette façon, et sans l'avoir consciemment prémédité qu'il me gratifia de ma première minette. L'encyclopédie de la sexualité l'appelait un cunnilingus et j'y avais déjà songé plusieurs fois. J'étais partagée entre l'envie d'essayer cette manière de jouir et la crainte qu'elle nous entraîne sur des chemins que je ne voulais pas emprunter.

J'ai toujours soupçonné Arnaud d'avoir ce jour-là sournoisement dirigé le jet de son éjaculation afin qu'il s'étale à l'orée de ma fente. L'impact inattendu de cette averse me chatouilla d'une manière très particulière et j'étais encore dans l'étonnement de ce plaisir nouveau quand sa langue s'insinua entre mes grandes lèvres.

Si j'avais jusqu'alors accepté qu'il la caresse avec ses doigts, je n'avais jamais voulu qu'il aille plus loin. Je ne sais pas pourquoi, mais des baisers à cet endroit me

semblaient trop compromettants. L'attaque d'Arnaud fut si décidée, si franche et si inopinée que je n'eus pas le temps de l'éviter.

Il faut dire aussi qu'elle fut immédiatement merveilleuse.

Le contact de sa langue sur mon bouton déclencha un orgasme soudain et délicieux qui me fit perdre toute retenue. Ce fut comme un embrasement infiniment doux qui avait son centre entre mes cuisses et qui se communiqua instantanément à la totalité de mon corps.

J'étais devenue une torche de bonheur consumée dans une béatitude parfaite. Toute conscience du monde extérieur m'avait quittée. Des sensations nouvelles et délicieuses m'accaparaient entièrement. Je brûlais dans un feu qui me remplissait d'un bonheur indicible.

Mon cri de jouissance fut si puissant et si prolongé que la voisine, qui taillait ses rosiers juste sous la fenêtre de la chambre d'Arnaud, s'en alarma. Elle vint frapper à la porte du pavillon quelques secondes plus tard pour s'enquérir de ce qui se passait. C'était une intarissable commère.

Après avoir passé un peignoir, Arnaud tenta de la rassurer en évoquant je ne sais quel groupe de musique expérimentale et électronique, forcément bruyant et que nous devions écouter à plein volume. Elle avait 72 ans et elle retourna tailler ses rosiers en ronchonnant.

Pour ma part, je gisais sur le lit, perdue dans une demi-inconscience bienheureuse, traversée de frissons qui prolongeaient mon plaisir et stupéfaite que mon corps ait pu jusqu'à ce jour dissimuler tant de capacités voluptueuses. Loin de m'abattre, cet orgasme inattendu m'avait dopée.

Quand Arnaud revint, je me jetai sur lui avec un tel enthousiasme qu'il s'écroula entre le lit et le mur. Je m'en moquais, je voulais le sucer moi aussi. Dans l'instant qui

suivit, sa queue fut dans ma bouche. J'avais décidé de lui rendre au centuple la jouissance qu'il venait de m'offrir.

Il gonfla, durcit et éjacula avec une promptitude ahurissante. Son nœud ne touchait pas encore le fond de mon palais que son foutre coulait déjà dans ma gorge. Une crème fluide, onctueuse et très légèrement salée que je bus avec délices. Je compris mieux son avidité à la boire.

Malgré ses efforts pour me détacher de lui, je refusais de lâcher ma prise. Ma propre jouissance m'avait rendue folle de désirs. Je pressais entre mes lèvres la verge ramollie sans me soucier de ses protestations geignardes. Je l'aspirais, je la tétais, je l'absorbais jusqu'aux couilles, bien décidée à en exprimer tout le jus.

La rage érotique m'avait fait perdre la tête. Cloué dans la ruelle, la tête bloquée par le tiroir de la table de nuit et les bras coincés derrière le dos, Arnaud n'avait aucun moyen de résister à mon assaut et il dut le subir jusqu'à ce que ma frénésie se calme. C'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait par quatre fois répandu son sperme dans mon gosier.

Je venais de m'apercevoir que j'aimais le goût de la semence masculine et je ne consentis à laisser glisser son sexe hors de mes lèvres que lorsqu'il poussa des râles déchirants en gigotant aussi vivement que sa position lui permettait. J'étais momentanément calmée.

En reposant ma joue sur les poils de son pubis, je constatai que sa queue, d'un rouge intense, ressemblait plus à un morceau de viande fraîchement découpé qu'à une verge conquérante. Le bel appendice en érection s'étalait comme un bout de chiffon déchiqueté et sanguinolent.

Pour parler franc, il avait piètre allure. Arnaud gémissait à fendre l'âme tandis que des grondements rauques roulaient dans sa gorge à intervalles réguliers. Je n'y pris pas garde. Je le croyais comme moi anéanti par la jouissance.

Après tout, s'il venait de me faire découvrir le plaisir de la minette, je lui avais pour ma part dispensé un pompier passionné. Je me sentais si heureuse que je déposai délicatement un bisou d'affection sur son gland encore palpitant. C'était une marque de gratitude pour tout le plaisir qu'il venait de me donner.

Il ne le prit pas ainsi. Sans doute redoutait-il la reprise de ma succion. Réunissant ses dernières forces dans un bond prodigieux, il parvint à s'extraire de la ruelle en poussant un geignement lamentable. Il s'assit sur le lit, protégea son bas-ventre de ses deux mains, dans la position grotesque des footballeurs au moment où l'adversaire bénéficie d'un coup franc dans les abords immédiats de la surface de réparation. Alors seulement, il glapit d'une voix courroucée :

– Mais tu es complètement barge !

– C'était si merveilleux…

– Une cinglée et une nympho !

– Je suis si heureuse…

– Et dangereuse en plus !

– Tu m'as fait jouir à en mourir…

– Tu m'as écorché vif !

– Ô mon amour, c'était le paradis…

– Je suis blessé, estropié, bousillé !

– J'ai perdu la tête…

– Tu es une folle !

– Je t'aime.

Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Tandis que j'essayais d'exprimer à Arnaud toute la félicité que je lui devais, il remâchait la torture que je lui avais infligée.

Mise hors de moi par cette jouissance hors du commun qu'il m'avait procurée en me léchant le minou, rendue folle par cet ouragan de voluptés nouvelles, je n'avais pas

tenu compte qu'il lui était douloureux d'être caressé entre deux érections.

Mais le charme de ce que je venais de vivre m'envoûtait toujours. J'entendais à peine ses récriminations et je ne cherchais même pas à en comprendre le sens. Encore toute étourdie de bonheur, je ne cessais de lui adresser des déclarations amoureuses en tentant de m'agripper à lui.

Finalement exaspéré par mon insistance, il me flanqua une baffe magistrale. Mon retour sur terre fut aussi rapide que brutal. Je ne comprenais pas la raison de cette gifle mais je ne supportais pas d'être battue. J'y répondis par un coup de genou qui, malencontreusement, frôla ses testicules.

C'était pure maladresse de ma part, mais Arnaud voulut y voir une volonté délibérée de le blesser dans ses parties les plus vulnérables. Il me traita de pouffiasse et m'envoya un méchant coup de poing en haut de la poitrine qui me coupa le souffle.

Ivre de rage, je me jetais sur lui les ongles en avant et notre altercation dégénéra rapidement en un pugilat sauvage. Nous étions si accaparés par notre lutte sans merci que nous ne prîmes conscience de la présence de la voisine que lorsqu'elle toussa fortement.

Elle se tenait au pied du lit. Son sécateur à la main.

Les explications précédentes ne l'avaient pas tranquillisée. En entendant le barouf qui reprenait et persuadée que des choses louches se tramaient chez ses voisins, elle s'était permis d'entrer. D'autant plus aisément qu'Arnaud n'avait pas refermé la porte à clé.

Et ce qu'elle découvrait la laissait sans voix.

Nous étions nus tous les deux et nous nous battions comme des chiffonniers. Absolument incapables en outre d'expliquer avec quelque vraisemblance la raison de cette

peignée. Nous ne pouvions tout de même pas lui dire que c'était parce que j'avais sucé Arnaud au-delà de toute limite raisonnable.

Si on ajoute que nous avions à peine quatorze ans et qu'elle était une redoutable bavarde, on imagine sans peine les racontars, les cancans et les perfidies qui agitèrent Greuilly pendant les jours qui suivirent. Essentiellement sur mon compte. Le village était en ébullition, et nous attendions, remplis de craintes et de tremblements, les conséquences de notre après-midi agité.

Elles ne pouvaient pas manquer, car tout le monde y connaissait tout le monde. Il rejaillit vite aux oreilles de ma mère que je jouais à des jeux curieux en compagnie du fils du docteur. Des jeux qui consistaient à s'étripatouiller comme des chats sauvages dans la vêture d'Adam et Ève. Chats sauvages, ajoutaient les plus égrillards, rendus furieux par l'approche du printemps.

Maman m'interrogea. Nous avions concocté, Arnaud et moi, une excuse extravagante selon laquelle nous tentions d'imiter la lutte à mains nues telle qu'elle se pratiquait dans la Grèce antique. Athènes et Sparte étaient à mon programme d'Histoire cette année-là. Ma mère leva les yeux au ciel et en parla à papa.

Il ne nous crut pas plus que maman mais il fit semblant. Sans doute par crainte de ce qu'il découvrirait s'il cherchait la vérité avec trop d'acharnement. D'accord tous les deux, ils décidèrent de m'inscrire pour la prochaine rentrée scolaire dans la plus stricte institution religieuse qu'ils pourraient trouver.

Ils n'étaient ni l'un ni l'autre particulièrement croyants mais il leur semblait que seul un pensionnat draconien pourrait lutter contre des tendances aussi ouvertement pernicieuses. Devant notre refus d'expliquer davantage,

mais comment aurions-nous pu, bien des points leur restaient obscurs.

Sans être absolument taboue, la pratique d'une sexualité active n'était pas recommandée à des adolescents qui n'avaient pas encore atteint quatorze ans. Spécialement une sexualité aussi excentrique qui consistait à se foutre des peignées à poil sans se méfier des voisines curieuses.

C'était surtout maman qui tenait à m'enfermer dans un pensionnat. Papa se contentait de l'approuver en me contemplant d'un regard triste quand il croyait que je ne le voyais pas.

Nous étions au mois de juin, à quelques jours de la fin des cours, et je ne retournai pas au collège. On me défendit toute sortie avant de m'expédier pour les vacances chez Papy et Mamy. En leur recommandant de me surveiller avec la plus extrême vigilance. Je fis avec eux d'interminables parties de rami.

La perspective de la pension ne m'enchantait guère et j'avais perdu tout désir de me masturber.

CHAPITRE 3

Ni papa ni maman n'avaient pu m'accompagner à l'institution Saint-Jean-de-la-Croix. J'y arrivai en fin d'après-midi, un dimanche de septembre froid, nuageux et morose. À l'entrée, le concierge ne me laissa pas le temps de finir ma première phrase et marmonna :

– … fond du hall à gauche… présentez-vous au surveillant de permanence !

Je dus frapper trois fois avant d'attirer l'attention d'un petit jeune homme tiré à quatre épingles qui me considéra avec des yeux noyés d'incertitude sans reposer le magazine qu'il dévorait.

– Je m'appelle Camille Le…

– Oui, oui… la cloche du réfectoire vient de sonner et pour ce soir, vous vous caserez au dortoir Saint-Vincent, dit-il en griffonnant un billet d'entrée qu'il me tendit.

J'avais déjà repris ma valise et mon sac de sport bourrés à craquer quand il demanda :

– “Tube de rouge” en 14 lettres, vous n'avez pas une idée de ce que ça peut être par hasard ?

Je répondis “Internationale” du tac-au-tac. Papa, Kevin et moi avions résolu ce problème de mots croisés la veille,

et mon frère avait été obligé de m'expliquer l'astuce. Le petit jeune homme me regarda avec stupéfaction et replongea dans son journal.

J'eus tout juste le temps de rattraper la file de retardataires et de me faufiler à une table. Tous mes voisins étaient des garçons. En levant la tête, je constatai que le réfectoire était rempli de garçons. À première vue, j'étais la seule représentante du sexe féminin.

– Il n'y a pas beaucoup de filles, fis-je remarquer à mon voisin de gauche.

Il ricana en déglutissant une énorme bouchée de hachis, manqua s'étrangler et grommela quelque chose comme quoi je devais être un peu louf. Mon voisin de droite laissa tomber dédaigneusement :

– Il y a longtemps qu'on nous l'avait pas faite, celle-là !

La plupart paraissaient se connaître et l'ambiance était animée en sourdine. Régulièrement interrompue, quand le niveau sonore enflait un peu trop, par les glapissements stridents d'un pion qui circulait entre les tables.

Personne ne me prêtait attention. Après le repas, comme tout le monde se dirigeait dans la même direction, je m'approchai du surveillant glapisseur dans l'intention de savoir où se trouvait le dortoir des filles.

– Voilà, je…

– Suivez les autres ordonna-t-il après avoir consulté mon billet d'entrée. Le dortoir Saint-Vincent est le dernier sur la gauche…

Dans le dortoir d'une vingtaine de lits, il n'y avait que des garçons. C'est à cet instant que j'eus la certitude d'une méprise. À cause de mon prénom, de mes cheveux courts, de mon jean et de l'absence presque totale de nichons sur ma poitrine, tout le monde me prenait pour un garçon. Je retournai voir le surveillant braillard.

– Écoutez, vous ne comprenez pas, je voudrais…

– Monsieur estime que je ne comprends pas et monsieur voudrait…

Il avait dit ça d'un ton goguenard, en appuyant bien fort sur le monsieur et en se croisant les bras sur la poitrine.

– Non, justement…

– Alors, me cassez pas les pieds !

– Mais puisque j'essaie de vous dire que…

– Taisez-vous !

Son hurlement avait été si soudain et si aigu que je tressaillis des pieds à la tête.

– Mais…

– Plus un mot ou c'est deux heures de colle !

Au même instant, une voix chuchota derrière moi : « T'as pas intérêt à le chercher, il est givré et méchant… »

– Qu'est-ce que vous avez dit, Bonnenfant ? gronda le surveillant.

– Moi ? rien M'sieur…

– C'est heureux, parce que je ne suis pas disposé à supporter…

Je ne cherchai même pas à entendre la suite et me faufilai dans le dortoir. Un petit brun m'indiqua un lit inoccupé à côté du sien et m'aida à ranger mon sac dans un placard. Après tout, je ne pouvais pas être tenue pour responsable des erreurs de l'administration ni de l'entêtement colérique d'un pion tyrannique. En outre, la perspective de dormir incognito dans une chambrée de garçons était rigolote.

Certains se baladaient en slip en échangeant des plaisanteries, d'autres, tout en se déshabillant, se parlaient à voix basse avec des airs de conspirateurs. Le surveillant se tenait dans le couloir et on pouvait l'entendre aboyer après quelques égarés.

J'entrepris de me déshabiller, moi aussi, mais je jugeai plus sage de conserver mon tee-shirt. Mes seins ne se devinaient pas sous des vêtements mais, torse nu, ils apparaissaient bien pour ce qu'ils étaient: des petits nibards pointus comme ceux d'une chevrette et typiquement féminins.

Heureusement, je préférais à l'époque les pyjamas aux chemises de nuit et celui que j'avais pris pour la pension était assez discret – quelques fins motifs de broderie bleue sur un fond bleu– pour ne pas être remarqué.

– Si tu veux tirer une taf avec moi, proposa le petit brun, on a juste le temps d'aller aux chiottes avant que Distrait se ramène.

Je déclinai l'invitation. Quand il revint, il m'apprit qu'il s'appelait Jocelyn et commença à m'enseigner certains des usages qui régissaient la vie nocturne du pensionnat. Je m'étais fourrée sous les draps pour l'écouter et c'est son regard amusé qui m'incita à me tourner vers le lit de mon voisin de droite.

Le maigrichon taciturne qui y était assis avait baissé son slip sur ses genoux et, la tête penchée sur l'avant, examinait son bas-ventre avec application. Il tripotait son pénis et ses testicules qu'il soulevait à deux doigts, les tirait sur le haut et sur les côtés et se livrait à des manipulations minutieuses et circonspectes dont le but m'échappait. Jocelyn vit mon ahurissement à ma mine.

– Éric veut faire croire qu'il a attrapé une chaude-pisse en baisant, mais tout le monde sait que c'est un frimeur…

– Arrête tes conneries, Jocelyn, je te jure que je l'ai niquée la nana…

– Ouais… et bien sûr elle était vierge et elle en a redemandé.

– T'es pas un peu barge… tous les mecs du camping lui

sont passés dessus. C'est même pour ça que je regarde si elle m'a pas refilé une saloperie…

Je suivais la discussion avec intérêt tout en observant le traitement qu'Éric faisait subir à sa bite et à ses couilles. J'étais ravie de pouvoir pénétrer ainsi par effraction dans l'intimité des garçons. J'avais l'impression de découvrir un monde mystérieux et inconnu.

Soudain, un sifflement se fit entendre et tous les regards se tournèrent vers la porte. Un jeune homme d'une vingtaine d'années se tenait sur le seuil. Mince, pas très grand, avec des cheveux blonds ébouriffés et bouclés, il portait d'épaisses lunettes d'écaille et souriait vaguement. Il était chou comme tout.

Deux ou trois voix s'élevèrent pour lui souhaiter le bonsoir et Jocelyn me confia en se penchant entre nos deux lits: « C'est Distrait, le pion du dortoir… Il est pas méchant et comme il est bigleux comme une taupe, on peut faire à peu près tout ce qu'on veut du moment qu'il y a pas trop de bruit… »

Distrait alla poser son cartable dans le réduit qui lui était réservé et revint dans le dortoir. Il circulait entre les lits, échangeait quelques mots avec un élève ou un autre qui ne se gênaient pas pour le charrier gentiment, souriait d'un air étonné et finissait rarement ses phrases. Arrivé devant mon lit, il s'arrêta et prit un air intrigué.

– Je ne vous ai jamais vu, vous ?

– Je suis nouvel… heu nouveau.

Seul Jocelyn avait entendu mon lapsus, mais il n'y fit pas attention. Je faillis avouer que j'étais une fille à ce surveillant compréhensif, mais la perspective de ce qui s'ensuivrait nécessairement, à savoir une situation embarrassante à n'en pas douter et sans doute un chahut monstre, me glaça de terreur.

– J'espère que vous allez vous plaire avec nous. Vous verrez, vos camarades sont gentils et si vous avez un problème quelconque, n'hésitez pas à m'en parler. Je suis là pour vous faciliter la…

Un ricanement étouffé me parvint du côté d'Éric, et Jocelyn avait murmuré quelque chose que je n'avais pas entendu. Mais déjà le Distrait était reparti. Il éteignit les lumières et regagna son réduit dont il laissa la porte entrouverte.

– On dirait que t'as la cote, chuchota Jocelyn. Vaut mieux pas te retrouver tout seul avec lui dans un coin sombre…

– Pourquoi ?

– Il a les mains baladeuses…

– Avec les filles seulement.

– Avec les filles je sais pas, mais avec nous il est chiant.

Cette révélation me laissa songeuse. J'étais sur le point de m'endormir quand des bruits feutrés attirèrent mon attention. Voix assourdies qui murmuraient des mots incompréhensibles, glissements furtifs de pieds nus sur le parquet, froissement de draps et de couvertures, bref, tous les signes d'une activité intense mais discrète.

J'écarquillai les yeux dans la pénombre. Certains lits étaient vides, d'autres au contraire révélaient les formes de deux corps sous les couvertures. Je vis Éric, mon voisin de droite, se lever et se diriger à pas précautionneux vers le fond de la chambrée où l'agitation semblait plus vive.

– Dis ! Camille ! Tu voudrais pas qu'on se l'allonge tous les deux ?

Jocelyn avait parlé d'une voix à peine audible.

– Qu'on se l'allonge ?

Ma stupéfaction était totale. Mon incompréhension aussi.

– Ben oui quoi ! C'est meilleur quand on le fait à deux… je te trouve sympa tu sais, si tu veux je viens dans ton lit.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, il avait écarté les draps et s'était étendu à côté de moi en me repoussant d'un coup de hanche autoritaire. J'étais morte de terreur. Il allait s'apercevoir que j'étais une fille, on allait nous surprendre dans le même lit et je serais immédiatement renvoyée du pensionnat. L'angoisse me paralysait.

– Mais à une condition, précisa Jocelyn, on se touche pas. On se l'allonge chacun pour soi sans se toucher. Moi j'aime pas qu'on me touche, je suis pas un pédé…

Je commençais à comprendre ce qu'il entendait par "se l'allonger" et si, dans un premier temps, ma panique avait atteint son point maximum, la condition qu'il venait d'y mettre de ne pas se toucher mutuellement me rassura en partie. Mais je ne me sentais quand même pas très à l'aise.

Bientôt, je perçus les premiers remuements de son animation. Oh ! rien de spectaculaire ni même de particulièrement remarquable. C'était comme un ébranlement régulier de tout son corps, un glissement progressif des couvertures, un roulis discret du matelas et le contact rythmiquement cadencé de son bras le long du mien.

– Et toi ? Tu fais rien ?

– Si ! Je… mais…

Je me rendais compte que mon inertie lui paraissait suspecte et je cherchais désespérément une raison.

– Mais moi… je… je préfère me l'allonger doucement… du bout des doigts… c'est pour ça que je bouge pas beaucoup…

– Ah ! Oui ! C'est pas mal non plus mais on jute pas assez vite…

Glissement des couvertures et roulis du matelas.

– Ça fait rien, on a le temps…

– Bof ! Pas tellement. Des fois, Distrait sort de son gourbi pour venir parler avec nous…

Cadence plus vive de son bras sur le mien et soupirs profonds.

– Mais t'inquiète pas… moi, ça y est, ça va venir… oui, t'inquiète pas, il tousse toujours avant de sortir et on a le temps de retourner dans son pieu… ah ! Ça vient maintenant…

Raidissement subit du corps de Jocelyn. Soupir plus profond, presque un gémissement.

– Et merde ! J'ai oublié de prendre un mouchoir ! T'en aurais pas un à me passer ?

Après avoir épongé les traces de son émission séminale (je n'avais pas oublié les leçons de l'encyclopédie), Jocelyn regagna son lit en laissant le mouchoir humide sur le traversin. J'étais encore toute secouée par ce qui venait de se passer. L'agitation dans le dortoir se calmait peu à peu. À ma droite, Éric était revenu et dormait en ronflant légèrement.

Le silence et la sécurité retrouvée calmèrent mon désarroi, et je pris alors conscience de mon état d'échauffement. À cause de la crainte d'être découverte, je ne m'en étais pas rendu compte tant que Jocelyn était resté à mes côtés mais maintenant je ne pouvais pas me le cacher.

J'avais l'impression que ma minouche était en feu. Quand je risquai un doigt entre les lèvres de ma vulve, celle-ci s'ouvrit mollement et dégorgea un flot de mouille grasse et poisseuse. Mon clito lançait des ondes qui me tiraillaient dans tout le bas-ventre.

Le lit était encore chaud du corps de Jocelyn et les souvenirs de sa branlette s'imprimaient avec force dans mon esprit. Je n'avais rien vu mais j'avais bien ressenti les

oscillations du matelas, les mouvements du drap et les chocs répétés de son bras contre le mien.

Il ne me fallut pas un grand effort d'imagination pour me représenter ses doigts serrés sur son pénis raide et les va-et-vient de la main dans une application méthodique et fiévreuse destinée à faire jaillir son sperme. Bref, je revivais par la pensée la branlette qui venait de se dérouler à mes côtés.

D'autant que l'odeur sourde et un peu fade du foutre qu'il avait laissé dans le mouchoir me remplissait les narines de plus en plus fortement. J'attirai le morceau de tissu mouillé et y enfouis mon nez. D'un seul coup, c'était comme si Arnaud avait de nouveau été présent.

Mon excitation était indescriptible, savoureuse et impérative. Si exigeante que mon index passait et repassait au sommet de ma fente et que je devais mordre mes lèvres pour étouffer mes gémissements de plaisir. Je glissai le mouchoir entre mes dents.

Je le léchai, je le suçai, j'en imprégnai mes papilles en fermant les yeux pour me concentrer sur ma volupté. L'idée de me branler au milieu d'une vingtaine de garçons qui dormaient près de moi contribuait aussi puissamment à hâter la montée de ma jouissance.

– Comme vous êtes agité, mon petit Camille !

Un faible cri m'échappa et j'ouvris les yeux. Distrait était au chevet de mon lit, souriant, les cheveux en bataille et les poings enfoncés dans les poches de sa robe de chambre.

– Et vous sucez encore une tututte pour vous endormir. C'est touchant, remarquez bien, mais vous êtes un grand garçon maintenant, dit-il en sortant une main de sa poche.

Paniquée à l'idée qu'il puisse se saisir du mouchoir, je le cachai prestement sous les couvertures. Mon geste avait été si brusque qu'il se méprit sur mon intention.

– Ne craignez rien de moi, je ne vous veux pas de mal, au contraire. C'est la première fois que vous dormez en pension ?

Mon oui fut presque inaudible et se termina par un gargouillement étranglé. La tension me fit monter des larmes aux yeux. Pendant un bref instant, j'avais cru que tout allait être dévoilé.

J'étais persuadée que le surveillant avait parfaitement compris que j'étais une fille et que je me branlais. En suçant, qui plus est, un mouchoir imbibé de sperme provenant à n'en pas douter d'un de mes compagnons de dortoir. L'énormité du scandale dépassait tout ce que je pouvais imaginer.

Heureusement, ça n'était pas le cas. Distrait n'avait rien vu ni rien entendu de suspect. Il continua d'une voix encore plus douce.

– Il ne faut pas en avoir trop de chagrin. Nous sommes là pour vous soutenir, et dites-vous bien que je m'engage personnellement à rendre votre séjour parmi nous aussi agréable que possible. Nous ne voulons pas…

Mon index reposait toujours sur mon clito. Le chuchotement monotone agissait comme un baume sur mes nerfs exaspérés. Je l'écoutais juste assez pour savoir qu'il ne soupçonnait rien et s'inquiétait seulement de ma peine qu'il attribuait au dépaysement et à l'éloignement de ma famille.

Mon envie de jouir revint en force. Distrait poursuivait son discours soporifique et rassurant. Je bougeais à peine l'extrémité de mon doigt sur mon bourgeon. Il était à la limite ultime de m'amener à l'explosion finale. Je la retenais de toutes mes forces. C'était extrêmement éprouvant et terriblement délicieux.

– Promettez-moi de dormir maintenant et je vous laisse…

Il avait à peine tourné le dos que mon orgasme se déchaîna comme une tempête. Tandis qu'une volupté merveilleuse m'envahissait, coulant dans mes veines et s'insinuant jusque dans les plus minuscules cellules de mon organisme, j'eus les plus grandes peines du monde à garder le silence en restant immobile. Le bruit de ses savates traînant sur le parquet accompagna comme un frottement érotique les spasmes de ma jouissance.

A la suite de ces émotions, je dormis comme une masse et Jocelyn me secoua rudement l'épaule pour me réveiller.

– Ben dis donc ! Quand t'en écrases toi, tu fais pas semblant…

Toilette, habillage et petit-déjeuner se passèrent dans la précipitation. Je suivais Jocelyn puisqu'il était en troisième comme moi tout en soupçonnant qu'à un moment ou à un autre le malentendu qui m'avait permis de passer la nuit dans un dortoir de garçons serait découvert.

J'avais déjà réfléchi à ma défense et j'étais prête à mettre en cause le surveillant braillard qui n'avait pas voulu écouter mes explications et m'avait menacée de deux heures de colle. Des témoins pouvaient le confirmer.

En faisant l'appel, le professeur principal de la troisième A constata que mon nom n'apparaissait pas sur sa liste. Il considéra mon billet d'entrée avec une moue dubitative et suggéra que j'étais peut-être inscrit en troisième B. Jocelyn se proposa pour m'y accompagner. Mon nom ne figurait pas non plus sur la liste.

– Y a que deux troisièmes, soupira Jocelyn en sortant dans le couloir désert, t'es sûr que t'es pas en quatrième ?

J'en étais sûre, mais nous tentâmes quand même notre chance. Je me doutais bien que mon identité allait être révélée d'un instant à l'autre mais, à cause de ce qui s'était

passé pendant la nuit entre nous, je n'avais pas le courage de lui avouer que j'étais une fille.

Finalement, nous échouâmes dans la cour où Jocelyn profita de notre solitude pour griller une sèche dans les cabinets. Ensuite, il décréta avec toute l'assurance d'un vieux briscard du pensionnat :

– Faut aller trouver Bite-en-bois !

– Bite-en-bois ?

– C'est le conseiller d'éducation. Son vrai nom, c'est le père Birbois.

Dans le bureau de la permanence, le gandin qui m'avait la veille donné mon billet d'entrée était en grande discussion avec un homme plus âgé. En me voyant entrer, il s'exclama :

– Tenez mon père, c'est une coïncidence ! C'est celui dont je vous parlais et qui m'a trouvé "Internationale" pour "tube de rouge" hier après-midi. Il est fortiche !

– Ça compte pas vraiment, expliquai-je en espérant me gagner leurs bonnes grâces par une attitude modeste, j'avais déjà fait le problème avec papa et mon grand frère…

– Ah !

Le jeune homme tiré à quatre épingles paraissait déçu et mécontent.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme plus âgé en fronçant les sourcils.

– Eh ben voilà…

L'heure était venue de m'expliquer et je racontai toute l'histoire jusqu'à mon entrée dans le dortoir Saint-Vincent-de-Paul. En détaillant avec une grande précision mon altercation avec le surveillant braillard, sa menace de deux heures de colle et son ordre impératif de rentrer dans le dortoir.

Les deux hommes avaient renvoyé Jocelyn dans sa classe dès qu'ils avaient pressenti une embrouille, puis ils

s'étaient assis, puis leurs yeux s'étaient écarquillés, puis ils avaient consulté des registres, puis ils avaient appuyé leur front dans leurs mains. Finalement, le père Birbois demanda d'une voix hésitante :

– Et… vous avez dormi ici, dans le dortoir des garçons ?

Je confirmai d'un hochement de tête.

– Mais enfin, bon sang de bois de bon sang de bois ! C'est un collège de garçons ici, pas un collège de filles !

– Je savais pas. J'ai vu marqué "Institution Saint-Jean-de-la-Croix" et je suis rentrée. C'est là que papa m'a inscrite…

– Je ne dis pas le contraire, mais l'entrée du collège des filles, c'est le porche à côté…

– Je l'ai pas vu.

Il y eut un long silence. Les deux hommes me regardaient très différemment. Le gandin avec un visage qu'il s'efforçait de rendre sérieux, mais je voyais bien qu'il avait du mal à réprimer une envie de rire. Le conseiller d'éducation un air ennuyé, avec des yeux tristes où brillait une lueur de colère.

Un simple coup de téléphone lui apprit que j'étais attendue depuis la veille à l'institution "Saint-Jean-de-la-Croix", dans la section "filles", naturellement, où mon nom apparaissait sur toutes les listes. Sœur Marie-Angélique s'apprêtait à téléphoner à mes parents…

Chapitre 4

Ma première journée dans la section "filles" de l'institution Saint-Jean-de-la-Croix fut aussi morne et détestable que la nuit chez les garçons avait été surprenante et instructive.

Entre les premières heures de la matinée où je fus conduite par le père Birbois dans l'antichambre du bureau de Sœur Marie-Angélique et la fin de l'après-midi, j'attendis dans un couloir que madame le proviseur veuille bien me recevoir. Elle avait exigé de me voir en tête-à-tête.

Pendant cette longue attente, je passai insensiblement de l'appréhension à l'inquiétude puis de l'inquiétude à l'angoisse.

J'avais cru qu'après une admonestation, éventuellement assortie d'une punition, j'en serais quitte avec mon équipée. Ça n'était pas ainsi que l'entendait mère Bénédicte, proviseur du lycée, dont j'appris tout de suite qu'il était recommandé de l'appeler plutôt "ma mère" que madame.

Sans s'en douter, mes parents m'avaient inscrite dans une des institutions les plus conservatrices de l'enseignement catholique. La supérieure la dirigeait d'une main

d'acier en gardant la nostalgie de ses premières années d'activité comme professeur de philosophie spécialiste de Saint Thomas d'Aquin.

Elle avait débuté sa carrière dans les années 60, quand un lycée de jeunes filles ressemblait à un lycée de jeunes filles et que les élèves portaient encore jupes plissées et cols Claudine. À son avis, tout ce qui s'était passé dans l'enseignement depuis Mai 68 était néfaste et déplorable.

Pourtant, notre premier contact ne fut pas aussi désastreux que je l'avais craint. Je m'étais morfondue pendant la majeure partie de la journée, assise sur un banc, dans l'attente de comparaître devant elle afin qu'elle puisse «statuer sur mon grave manquement à la discipline » ainsi que me l'avait chuchoté d'une voix onctueuse la conseillère d'éducation, Sœur Marie-Angélique.

À midi, une surveillante revêche et silencieuse m'avait menée à la cantine où je pris mon repas avec des enseignantes qui ne m'accordèrent ni un regard ni une parole. Comme si j'étais une pestiférée dont il convenait d'éviter le contact. Mon appréhension fit place à de l'inquiétude.

Je regagnai ma place dans le couloir et c'est dans le courant de l'après-midi que l'angoisse remplaça l'inquiétude. Si je devais attendre si longtemps, peut-être était-ce parce que la mère supérieure et le père Birbois faisaient une enquête sur ce qui s'était passé pendant la nuit dans le dortoir ?

Il suffisait qu'un mouchard ait remarqué comment Jocelyn s'était faufilé de son lit dans le mien pour rendre ma position catastrophique. On m'accuserait d'avoir voulu sciemment passer la nuit dans le dortoir des garçons pour me livrer avec l'un d'eux à des actes licencieux et tellement inqualifiables que le règlement intérieur ne les mentionnait même pas.

J'imaginais déjà Jocelyn interrogé, pressé de questions, affolé et perdant la tête pour finalement avouer qu'il s'était masturbé à côté de moi. Avec mon accord et la certitude que j'effectuais pour ma part les mêmes manipulations que lui. Il pourrait même citer mes paroles. Ne lui avais-je pas confié que je préférais « le faire du bout des doigts » ?

Ses inquisiteurs ne croiraient jamais à son innocence et encore moins à la mienne. J'allais être renvoyée chez mes parents sur le champ. Avec les motifs détaillés et précis de ce renvoi.

Succédant à l'histoire avec Arnaud qui m'avait valu cette inscription en pension, cette nouvelle preuve de dévergondage me perdrait définitivement dans l'esprit de papa. Déjà que sa confiance en moi avait été sérieusement ébranlée et que maman ne cessait de clamer à la moindre peccadille que j'avais décidément le diable au corps.

Je redoutais par-dessus tout la réaction de mon père dont la tristesse m'avait serré le cœur quand il avait appris les racontars qui couraient le village.

Interrogée par maman, la voisine lui avait certifié qu'Arnaud et moi ne faisions pas l'amour mais que nous nous claquions le baigneur avec entrain quand elle était entrée. Ça avait un peu apaisé mon père qui avait souri comme à un enfantillage saugrenu.

Mais madame Michon avait précisé que lesdits baigneurs étaient nus, ainsi que les combattants dans leur intégralité, ce qui donnait à la rixe une allure équivoque et avait tant fait jaser les commères de Greuilly. Mes explications plus qu'embrouillées et fantaisistes n'avaient pas rassuré mes parents sur l'innocence de mes actes. Elles n'avaient fait qu'ajouter à mon inconduite le soupçon que j'étais peut-être un peu fêlée.

Bref, j'envisageais déjà de tout confesser de cette

nouvelle incartade à mère Bénédicte quand elle me fit entrer dans son bureau. J'espérais que la sincérité de mes aveux me vaudrait sa mansuétude. J'étais bien jeune et bien naïve. Je croyais encore aux vertus de la franchise et de l'honnêteté.

Mais, au lieu d'une accusation de turpitudes innommables, je dus subir un interminable sermon qui me permit de comprendre l'insignifiance et la prétention de mes craintes. Aucune enquête approfondie n'avait été effectuée sur ce qui s'était passé dans le dortoir, Jocelyn n'avait pas été interrogé et mes parents ne seraient pas prévenus. Du moins, il n'en fut pas question.

Je devais découvrir par la suite que, si la mère supérieure s'était arrêtée dans les années 60 en ce qui concernait la discipline, elle n'avait pas été plus loin non plus dans le domaine des infractions que ses "chères petites", c'est ainsi qu'elle appelait les élèves, pouvaient commettre.

Elle nous considérait comme des enfants et nous traitait en conséquence. Avec une sévérité sans faille pour toutes nos peccadilles et un aveuglement ahurissant pour des débordements dont elle n'avait pas idée et qu'en conséquence elle ne voyait même pas. La plupart des religieuses qui officiaient sous sa direction partageaient ce point de vue.

Elle m'accusa donc de légèreté et d'inconséquence et me reprocha d'avoir manqué aux convenances. À cause de mon étourderie, je m'étais placée dans une situation où une jeune fille ne devrait jamais se trouver. Ce qui était gênant et même… heu… comment dirais-je ?… choquant, très choquant même… Elle parlait d'une voix douce et réservée. Je l'écoutais en dissimulant ma satisfaction avec difficulté.

– Mais comme vous êtes nouvelle et que c'est la rentrée, je veux croire à une distraction coupable…

En conséquence, elle avait décidé de ne pas me punir. Toutefois, et à cet instant elle fit entrer Sœur Marie-Angélique, elle recommanda à la conseillère d'éducation de garder sur moi un œil vigilant et elle me congédia sur une dernière réprimande concernant ma tenue.

La surveillante revêche m'attendait à la porte. Elle me conduisit au dortoir Sainte-Eulalie où je laissais ma valise et mon sac de sport et m'accompagna jusqu'à la salle de permanence. L'atmosphère y était studieuse et la sonnerie du réfectoire retentit moins d'une heure après.

À ma grande surprise, aucune de mes camarades ne parut désireuse de me parler. Le dîner fut morne, l'étude qui le suivit plus morne encore et glaciale l'installation dans le dortoir. Toujours sous l'œil attentif de la surveillante rébarbative qui ne disait rien et observait tout.

Puis elle ferma la porte et j'en étais à regretter l'animation bon enfant de la chambrée des garçons quand une jeune femme fit irruption dans la salle et s'arrêta au centre. Elle avait une superbe crinière de cheveux roux et bouclés.

– Vous me connaissez toutes et celles qui ne me connaissent pas n'ont qu'à demander aux autres. Je ne suis pas une peau de vache et je ne veux pas vous embêter mais à la condition que vous ne m'embêterez pas non plus.

Puis elle disparut dans l'alcôve où elle dormait, seulement séparée du dortoir par un paravent articulé. Instantanément, ce fut comme si un coup de baguette magique venait de libérer les élèves. La vingtaine de filles tranquilles et disciplinées que j'avais vues gagner leur lit avec calme et sans manifester la moindre velléité de dissipation s'animèrent comme par enchantement.

Elles se réunirent en groupes de deux ou trois, passant avec rapidité d'une travée à une autre, grimpant sur les lits pour aller plus vite ou se faisant des signes exubérants d'un

bout à l'autre de la pièce. Le tout dans un silence presque absolu. Ma voisine me prit sans façon par les épaules et me murmura à l'oreille :

– On parle que de ça depuis ce matin !

Elle avait à peine fini qu'une autre me tirait le bras et me glissait d'une voix encore plus basse :

– Tu commences fort, toi ! Comment t'as réussi ton coup ?

Une troisième, agenouillée devant moi, implora d'un chuchotement si faible que je l'entendis à peine :

– Allez, sois pas rosse, raconte…

– Mais qu'est-ce que vous avez ? demandai-je sans comprendre ce qu'elles voulaient ni pourquoi elles parlaient subitement à voix basse.

Un concert de chut me répondit et la plus proche posa la paume de sa main sur ma bouche.

– Moins fort, voyons ! C'est la règle avec La Rouquemoute, elle veut rien entendre. Alors, on est obligées de parler à voix basse. En échange elle nous laisse faire tout ce qu'on veut… Vas-y, dis-nous comment t'as fait !

– De quoi vous parlez ?

Je n'étais pas très sûre de ce qu'elles me demandaient et elles me prenaient au dépourvu.

– Oh ! Joue pas les idiotes !

– On l'a su par le frère à Julie.

– T'étais dans son dortoir, alors tu penses !…

Maintenant, de nouvelles filles étaient venues s'agglutiner autour des trois premières. Toutes étaient hilares, gesticulaient à qui mieux mieux et semblaient particulièrement excitées et avides de me questionner. Toujours avec des filets de voix si ténus qu'ils s'entendaient à peine. À mon corps défendant, j'étais devenue le point de mire de l'attention générale.

Si bien que malgré leurs efforts pour parler sans élever la voix et l'habitude manifeste qu'elles en avaient, le coin du dortoir où nous nous trouvions bruissait d'un brouhaha qui s'enflait de seconde en seconde. La fièvre était si forte qu'aucune n'entendit se replier le paravent de l'alcôve.

– Eh bien, les filles ! Vous êtes bien bruyantes ce soir !

La surveillante rousse s'approcha de notre groupe. Elle portait un pyjama jaune paille qui moulait étroitement sa poitrine. Des seins comme j'en rêvais depuis que les miens s'obstinaient à ne pas pousser. Elle acheva d'enfiler une hideuse robe de chambre informe avant de reprendre la parole.

– Puis-je savoir, mesdemoiselles, pourquoi vous êtes toutes entassées autour de ce lit et…

À cet instant, ses yeux se posèrent sur moi.

– Mais vous êtes nouvelle, vous !

– Justement, s'exclama une brunette mince et rieuse, c'est la nouvelle qui…

Elle n'acheva pas sa phrase et, dans le silence impressionnant qui s'était abattu sur l'assemblée, se mit à rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– La nouvelle qui ? reprit la surveillante d'un ton moqueur. Hein ? La nouvelle qui ?

Elle me fixa durement dans les yeux en posant la question pour la deuxième fois.

– Je vais vous le dire moi… la nouvelle qui… qui croit malin d'aller passer la nuit dans le dortoir des garçons.

Un éclat de rire unanime brisa la tension qui s'était installée. Les filles gloussaient, se poussaient du coude, nous regardaient alternativement en attendant la suite avec gourmandise. Ce fut à mon tour de rougir.

– Oh ! oui. Vous pouvez rougir de ce que vous avez fait, mademoiselle. Confondre le dortoir des garçons avec le

dortoir des filles, c'est la preuve que vous êtes d'une distraction bien coupable…

Les rires s'étaient un peu calmés. Ils reprirent de plus belle.

– À moins, ajouta la surveillante en repartant vers son alcôve, à moins que vous n'ayez besoin de courir au plus vite vous acheter des lunettes…

Là, ce fut du délire.

Avant de refermer le paravent, elle dit : « je vous laisse une demi-heure de récréation et après je veux le silence absolu. » Je crus que j'allais crouler sous l'enthousiasme de mes camarades. Elles étaient massées autour de mon lit et parlaient si bien toutes à la fois qu'elles m'étourdissaient.

Finalement, une grande fille à la peau mate et aux cheveux noirs et plats parvint à s'imposer aux autres et à organiser un semblant d'ordre. Elles voulaient avant tout savoir comment je m'y étais prise pour passer une nuit dans le dortoir des garçons et comment ladite nuit s'était déroulée.

Le quiproquo initial les intéressa médiocrement, hormis mes démêlés avec le surveillant braillard, et les plus impatientes me pressaient d'en venir au plus vite à ce qui les passionnait vraiment. À savoir ce qui était arrivé pendant cette nuit qui faisait briller leurs yeux.

– Rien. Il s'est rien passé. J'ai dormi et c'est tout.

Je vis à leurs mines soupçonneuses et à certains regards ironiques qu'elles ne me croyaient pas. Leur déception était immense. Toute la journée, elles s'étaient échauffées sur cette nouvelle élève à qui il arrivait cette chose incroyable, rester toute une nuit au beau milieu d'un dortoir de garçons, et je prétendais qu'il ne s'était rien passé du tout.

Le désappointement était extrême. Après plusieurs secondes d'un silence lourd et désolé, la brune à la peau

mate demanda : « Mais les garçons, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?»

– Ben… rien ! Ils savaient pas que j'étais une fille.

Nouveau silence.

– D'accord, risqua une fille plus petite que les autres avec une bouille toute ronde et des couettes de gamine, mais entre eux ?

– Oui, insista la grande brune, ce qu'on voudrait savoir c'est ce qu'ils font entre eux… quand ils ne savent pas qu'il y a une fille…

Alors, la courte scène avec Éric me revint en mémoire. Après tout ce qui s'était passé par la suite, elle m'était complètement sortie de l'esprit. Je pouvais la raconter sans trop de danger, et elle me permettrait sans doute de conforter ma renommée et d'asseoir ma gloire naissante.

– Il y en a un, celui qui était à côté de moi, en s'asseyant sur son lit, il a baissé son slip et…

Je laissai passer quelques secondes pour savourer le frémissement qui courait. Comme une onde d'excitation alléchante.

– … et il s'est mis à examiner son zizi sur toutes les coutures…

– Tu peux dire une bite, me coupa une binoclarde d'un ton docte, on est entre nous…

– Donc, il retournait sa bite dans tous les sens et il se penchait tellement pour la regarder qu'il avait presque le nez dessus…

Quelques rires fusèrent. Discrets et émoustillés.

– Mais qu'est-ce qu'il cherchait ?

– Attends un peu. C'est ce que je me demandais aussi. Et le voilà à la tripoter à n'en plus finir, à la tripatouiller comme un vieux chewing-gum tout mou en tirant dessus pour faire sortir le petit bout…

– On dit le gland, affirma la même voix péremptoire.

– Oui, je sais mais je préfère dire le petit bout, et si vous me coupez la parole sans arrêt, j'arriverai jamais à la fin.

– Elle a raison, intervint la brune à la peau mate. Continue et t'occupe pas d'elles…

– Et puis il a fait la même chose avec ses couilles. Il tirait sur la peau en regardant le plus près qu'il pouvait…

Là, je m'interrompis un instant. Toutes les filles étaient fascinées par mon récit. J'avais été témoin direct d'un usage masculin qu'elles n'avaient jamais vu et dont elles ne comprenaient pas la raison. Elles étaient suspendues à mes lèvres, curieuses de s'instruire d'une énigme qui leur échappait.

– C'est mon autre voisin qui m'a expliqué. Il avait peur d'avoir chopé une maladie en baisant avec une fille pendant les vacances…

Il y eut comme une libération générale. Une rumeur de soulagement. Quelques exclamations étonnées. Elles avaient compris. Une voix demanda comment ça se voyait qu'un garçon avait attrapé un truc. Une autre répondit que ça donnait des gros boutons et une troisième ajouta que c'était des gros boutons pleins de pus qui éclataient sans prévenir en giclant partout. Elle conclut que c'était dégueulasse.

– Et il avait des boutons ? demanda la binoclarde.

– Non, il avait rien. Mais j'aurais pas cru qu'on pouvait tirer aussi fort sur la peau sans avoir mal. Et je vous jure qu'il tirait vachement fort…

Alors s'engagea une discussion élargie sur les parties du corps dont on pouvait tirer la peau sans provoquer de douleur et celles qui occasionnaient au contraire des souffrances insupportables.

Des techniciennes perplexes s'étonnaient que des

couilles, réputées fragiles et hyper-sensibles par excellence, s'accommodent de tiraillements de peau aussi vigoureux que ceux que je décrivais. C'est au milieu de cette discussion qu'on entendit la voix de la surveillante.

– Bon, c'est terminé maintenant, j'éteins et je ne veux plus rien entendre !

Dans la demi-obscurité du dortoir, les filles gagnèrent leur lit en silence et se couchèrent. La grande brune à la peau mate était ma voisine. Ma seule voisine puisque j'avais hérité d'un lit de coin qui était le plus éloigné de la porte d'entrée et de l'alcôve de la surveillante.

– Je m'appelle Caroline, dit-elle dans un murmure en se penchant vers moi. Toi tu es Camille, je le sais déjà…

Nous étions assises sur nos lits respectifs, face à face, nos genoux se touchant presque. Je ne voyais d'elle qu'une forme sombre et les deux taches pâles de ses yeux. Elle posa une main sur mon genou.

– À moi, tu peux bien le dire si tu as fait quelque chose avec un garçon…

– J'ai rien fait.

– Si je te jure le secret-tombeau, ça sortira jamais de ma bouche.

J'eus tout à coup la gorge nouée. Comme une saleté d'envie de pleurer au fond de moi. Je venais de prendre conscience que j'étais seule. Thierry et Kevin ne dormaient pas dans la chambre à côté et, pour la première fois de ma vie, j'étais entourée d'étrangers à qui je devais mentir si je voulais éviter les ennuis.

– Non. J'ai rien fait.

– Je te crois pas mais c'est pas grave. Pour te montrer que j'ai confiance en toi, je vais te confier un secret…

À ce moment, elle fut interrompue par la voix de la surveillante.

– Caroline et la nouvelle, si je n'obtiens pas le silence immédiatement, je vais sévir.

Cette nuit-là, j'ai pleuré sans savoir très bien pourquoi. Des fois je pleurais et je riais en même temps parce que de chialer comme ça sans raison, ça me faisait souvenir de papa quand j'étais petite. Il disait : « pleure ma fille, pleure, tu pisseras moins » et ça me mettait en rage à l'époque.

Mais d'y repenser maintenant, ça ne me mettait plus en rage, au contraire, ça me faisait rire. Et puis tout de suite après, ça me donnait encore plus envie de pleurer. Alors je savais plus du tout où j'en étais. J'étais même pas triste mais je chialais comme une gamine.

À un moment, comme j'arrivais pas à m'endormir, je me suis levée pour aller faire pipi. Il y avait des filles qui faisaient des bruits en dormant. La petite à la bouille toute ronde grinçait des dents et la binoclarde poussait des couinements aigus comme une souris prise au piège.

Mais j'ai eu un choc en passant près de l'alcôve. La lumière était encore allumée et j'ai entendu la surveillante qui parlait toute seule. J'ai collé mon œil au coin du paravent et je l'ai vue qui écrivait à toute vitesse en marmonnant des trucs incompréhensibles.

Parfois, elle levait la tête et elle soupirait. D'autres fois, elle s'arrêtait, elle essuyait une larme au coin de ses yeux avec le dos de sa main et elle se remettait à écrire encore plus vite. Son bourdonnement reprenait comme celui d'un gros insecte furieux. Elle avait l'air d'une folle.

En fin de compte, je n'ai pas été faire pipi. Je n'avais pas tellement envie…

CHAPITRE 5

Pendant les jours qui suivirent, mon succès ne se démentit pas. Je racontai encore et encore ma nuit dans le dortoir des garçons aux filles des autres sections, friandes de cette action d'éclat qui m'auréolait d'une sulfureuse réputation. On m'entourait à la récré.

L'épisode de celui qui s'examinait le service trois-pièces et se tripatouillait la peau des couilles pour savoir s'il n'avait pas attrapé une maladie sexuellement transmissible faisait régulièrement un tabac.

Avec le temps, mon récit de mieux en mieux rôdé me valut une certaine notoriété. Je passais pour une fille qui n'a pas froid aux yeux et qui aime bien rigoler. Sans le faire exprès, j'avais d'emblée déniché une place privilégiée parmi mes camarades. J'étais populaire et on recherchait ma compagnie.

Caroline surtout ne me quittait pas d'une semelle. Grâce à elle, j'appris en un rien de temps toutes les menues coutumes qui rythment les journées d'un pensionnat. Les différences subtiles entre les interdictions absolues et les interdictions plus ou moins tolérées.

Ce qu'on pouvait attendre, en bien ou en mal, de la

cohorte de religieuses censées diriger notre éducation. Les noms et les caractéristiques de nos professeurs et des surveillantes. Celles qui étaient sévères et celles qu'on pouvait fléchir. Bref, un mode d'emploi express de la vie à Saint-Jean-de-la-Croix.

Évidemment, les révélations les plus croustillantes sur la vie souterraine de l'institution étaient réservées à nos confidences nocturnes. Dans l'obscurité du dortoir, elles s'étiraient en interminables chuchotements. Je m'étais accoutumée à parler presque sans bruit comme l'exigeaient les consignes de La Rouquemoute qui s'appelait en réalité Amélie.

Cette surveillante appréciée par toutes les élèves occupait d'ailleurs une bonne part de nos conversations. Essentiellement à cause de son caractère libéral et de certaines bizarreries de son comportement.

– … et puis il paraît qu'elle est amoureuse, mais on sait pas de qui…

– Ça m'étonne pas, elle écrit tous les soirs…

– Toutes les nuits, tu veux dire ! Elle dit qu'elle travaille à son mémoire, mais on n'a jamais vu un mémoire qui faisait pleurer…

– Ah ! bon. Tu l'as vue toi aussi ?

– On l'a toutes vue. Elle écrit, elle pleure, elle parle toute seule et elle se tire les cheveux. Des fois, elle suce le bout de son stylo et elle se fout de l'encre partout…

Caroline resta rêveuse quelques secondes et conclut d'un ton admiratif:

– Ça doit être un drôlement beau mec, son mémoire !

Comme elle était presque aussi bavarde que moi, nous ne fûmes pas longues à devenir inséparables.

Une nuit, nous nous levâmes en catimini pour observer La Rouquemoute dans son réduit. Elle ne pleurait pas,

cette fois-là, mais elle écrivait à toute allure en bourdonnant comme un frelon. Et c'était vrai qu'elle se tirait les cheveux en suçant le bout de son stylo pour chercher l'inspiration.

À part cette activité fébrile, tout était paisible dans le dortoir. Caroline avait envie de fumer une clope et nous nous installâmes dans un recoin des toilettes, près d'une lucarne entrebâillée. Elle paraissait préoccupée.

– Tu ne penses pas que…

Elle s'arrêta comme si elle pensait à autre chose.

– Oui ? Qu'est-ce que tu allais dire ?

– Non, rien… tu sais, il est super, ton pyjama !

Tout en s'ingéniant à souffler la fumée de sa cigarette en direction de la lucarne, elle se mit à tripoter le col de ma veste. Je cherchai ses yeux du regard mais ils m'évitèrent. Le dos de sa main passa sur le tissu en effleurant le haut de ma poitrine.

– Et puis il est doux. Je…

En un éclair, je venais de comprendre et je posai ma main sur la sienne. Son visage se pencha vers moi, ses lèvres entrouvertes à quelques centimètres de ma bouche.

Au même instant, la porte du couloir claqua doucement et nous n'eûmes que le temps de nous engouffrer dans un cabinet. Toutes les deux dans le même tellement nous étions troublées.

Nous attendions d'entendre le bruit caractéristique d'un pipi frappant l'eau de la cuvette. Rien. Au bout de quelques secondes, un chuchotement confus s'éleva du côté des douches. Puis le silence à nouveau.

Manifestement, elles étaient entrées à deux mais elles ne faisaient rien. Même pas couler un robinet. Nous n'entendions rien.

Brusquement, un rire nerveux fusa suivi de la voix de Jessica aisément reconnaissable à son accent de Montpellier.

– Je te dis qu'on risque rien !
– T'es sûre ?
C'était la voix assourdie mais aiguë de Valérie.
– Elles roupillent toutes, et la Rouquemoute bougera pas…

Caroline me lança un regard interrogateur et je répondis par une mimique d'incompréhension. Il y eut des bruits feutrés que je ne parvenais pas à identifier et soudain la voix de Jessica.

– Tu m'avais promis !
– Oui, je sais… mais pas tout de suite avec la bouche…
– On n'a pas le temps. Et puis ça fait une semaine que tu trouves des prétextes, alors il faudrait savoir si tu veux ou si tu veux pas ?
– Je veux… bien sûr que je veux… mais on me l'a jamais fait…
– Alors, si tu veux, écarte bien tes cuisses ! Tu vas voir comme c'est bon…

Du coin de l'œil, je remarquai que Caroline était rouge comme un coquelicot. Je devais être dans le même état, car j'avais l'impression que mon visage était sur le point de bouillir.

Nous en avions entendu suffisamment pour comprendre que Jessica et Valérie allaient faire l'amour. Qu'elles étaient sans doute déjà en train de le faire. Nous nous éloignâmes l'une de l'autre autant que l'exiguïté du lieu nous le permettait. Nous n'osions plus nous regarder.

Au bout d'une ou deux minutes, on entendit la respiration de Valérie s'accélérer, devenir de plus en plus saccadée et sifflante. Un gémissement lui échappa, faible mais modulé et interminable.

– Tu vois, je t'avais dit que ça te plairait, dit Jessica, mais fais pas trop de bruit quand même…

Dans le silence bouleversant qui suivit, je crus distinguer des clapotis et des chuintements comme des bruits de baisers mouillés. C'était peut-être une impression et peut-être pas. Je ne l'ai jamais su. En tout cas, j'en fus profondément secouée.

Le gémissement de Valérie avait repris. Plus voilé, plus étouffé et d'autant plus troublant. Il s'arrêtait parfois sur un hoquet, recommençait, se perdait dans un souffle précipité et renaissait tout de suite après. Je n'avais jamais rien entendu de tel. Un poids énorme pesait sur ma poitrine.

Je ne pouvais plus regarder Caroline. Il m'était déjà arrivé, en plaisantant avec des copines, d'imiter une manifestation de jouissance. On poussait des “oh” ou des “ah”d'une voix hystérique en roulant des yeux. Ça nous faisait rigoler, ça gênait les garçons et nous en étions très fières.

Mais c'était une autre paire de manches de se trouver confrontée à la réalité de ces plaintes, de ces geignements, de ces couinements. Ce n'était plus une moquerie mais une fille qui allait jouir. Et une fille que je connaissais bien. Valérie avec son visage tout rond, ses couettes et ses tee-shirts qui la boudinaient toujours un peu.

J'essayais de repousser les images qui m'assaillaient. Pas celles des deux copines qui se trouvaient de l'autre côté de la porte. Je n'avais pas assez d'imagination pour ça. C'était celles d'Arnaud que je voyais.

Arnaud avec ses lèvres collées entre mes cuisses et sa langue qui s'agitait follement. Les souvenirs de la seule fois où il avait léché ma foufoune m'envahirent si brutalement que j'en fus toute désorientée.

Depuis notre mésaventure, je faisais tout mon possible pour ne pas y repenser. Mais les images s'imposèrent d'un coup, et avec elles revint le souvenir des sensations si merveilleuses que j'avais éprouvées.

La gêne qui m'habitait fut instantanément remplacée par une excitation foudroyante. Comme si le bas de mon ventre grouillait subitement. À croire qu'un nid de serpents s'étirant dans tous les sens à la fois venait de s'y réfugier et y menait une sarabande infernale. Je n'osais pas bouger d'un millimètre.

J'étais nerveuse et fébrile et je craignais par-dessus tout qu'une tache humide sur le fond de ma culotte de pyjama vint révéler mon état de surexcitation extrême aux yeux de Caroline.

Heureusement pour moi, Valérie poussa un cri plus aigu que les autres et chuchota d'une voix saccadée et haletante :

– Arrête ! arrête, j'en peux plus… ça y est !… non, Jessie ! arrête sinon je vais m'évanouir… c'était plus grand que le paradis !… c'était plus beau !… il peut rien exister de meilleur, c'est pas possible !… ou alors on meurt…

Tout le monde savait qu'elle était une bavarde incorrigible.

*
* *

Pour être sûres que Valérie et Jessica avaient regagné le dortoir, nous attendîmes plusieurs minutes avant de quitter le cabinet et de réintégrer chacune notre lit. Durant tout ce temps, nous n'avions échangé ni une parole ni même un regard. Nous nous couchâmes sans un mot.

Mon ventre n'avait jamais été aussi brûlant. J'exhalai un soupir si long et si libérateur que j'eus l'impression d'avoir retenu ma respiration depuis que les deux filles avaient failli nous surprendre. Le fourmillement qui picotait mon minou était intolérable.

Avec précaution, je glissai ma main sous ma culotte de

pyjama. Ma fourrure était électrique. Je me mordis les lèvres pour réprimer le gémissement qui s'annonçait. Même avec Arnaud, je n'avais pas connu un tel état d'excitation. Il fallait à tout prix que je me touche.

Toute ma fente était sensible. Pas seulement le clito. Il suffirait que je l'effleure du bout des doigts pour que je me noie dans la volupté. J'aurais bien voulu résister mais j'en étais incapable. Je craignais même, en tardant trop, de déclencher un phénomène que je ne contrôlerais pas.

J'avais à peine frôlé le haut du sillon que l'orgasme me convulsa. Enfin, quand je dis qu'il me convulsa, c'est une façon de parler. Il me convulsa intérieurement comme une tempête réservée à mon seul usage personnel.

Tout mon corps explosa en milliards de miettes dont chacune était le centre d'un fabuleux plaisir. Mais extérieurement je parvins à conserver une immobilité parfaite. De même, mon hurlement de jouissance ne résonna que dans ma tête et ne franchit pas mes lèvres.

J'avais cru que le premier spasme m'apaiserait. Il me fouetta au contraire. Loin d'être assouvie, mon envie de jouir s'en trouva renforcée. Je ne m'étais jamais tant branlée que cette nuit-là. Mes orgasmes se succédaient à une vitesse stupéfiante et ne me laissaient pas la moindre seconde de répit.

Je ricochais de jouissance en jouissance sans ressentir de fatigue ou d'irritation. Finalement, le sommeil m'abattit sans prévenir et c'est le brouhaha du réveil général qui m'en tira. J'avais encore une main entre les cuisses et j'étais en pleine forme.

Caroline finissait de s'habiller en me tournant le dos. Je ne sais pas si elle se doutait de quelque chose mais nous étions aussi gênées l'une que l'autre. Quelqu'un m'appela :

– Camille ! Tu peux me prêter ton cahier de français ?

C'était Valérie avec sa bouille ronde et ses couettes. Au souvenir de ce que j'avais surpris durant la nuit je sentis mon visage s'empourprer.

– Eh ben, qu'est-ce que t'as ? Tu veux pas me le passer ?

– Si, si… tout de suite…

En sortant pour aller au réfectoire, Caroline se glissa près de moi et prit fugitivement ma main pour presser mes doigts.

– Il faut que je te parle. Tout à l'heure à la chapelle, pendant la récré…

À cette heure-là, la chapelle était déserte. Nous nous mîmes à genoux côte à côte dans le recoin le plus sombre.

– Je suis amoureuse de toi…

Le chuchotement de Caroline était à peine audible et pourtant j'eus l'impression qu'il avait éclaté comme une sonnerie de trompette. Moi aussi, j'étais amoureuse d'elle. Il avait fallu que j'entende les mots pour que l'évidence me saute à la figure.

Elle continuait à parler comme si elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle me disait qu'elle voulait devenir mon amie privilégiée, celle avec qui on peut tout partager. Il fallait qu'on se jure une confiance totale, que nous n'ayons plus de secret l'une pour l'autre. Elle voulait savoir si je l'aimais autant qu'elle m'aimait. J'étais incapable de prononcer une parole.

– Alors ? Tu veux bien ?

La gorge nouée, je hochai la tête puis, pensant qu'elle allait me trouver bien peu enthousiaste, je tentai de prendre sa main qui reposait sur l'appui du prie-Dieu. Elle la retira vivement.

– Tu es folle ! Pas ici…

Mais le feu dans ses yeux démentait la rudesse de ses mots.

*
* *

Pour la sexualité, nous étions aussi peu expérimentées l'une que l'autre et ça n'était pas ma brève mésaventure avec Arnaud qui pouvait m'être d'un grand secours. En théorie, nous connaissions l'essentiel mais la pratique nous faisait défaut.

Comme nous avions quatorze ans l'une et l'autre et que nous avions vu à peu près les mêmes films et lu les mêmes livres, il nous semblait évident que nous devions nous embrasser sur la bouche et faire l'amour ensemble puisque nous étions amoureuses. Cet âge est propice aux résolutions extrêmes.

Au cours de nos chuchotements nocturnes, Caroline avait plusieurs fois proclamé que l'amour ne s'embarrassait pas de réglementations et de frontières bassement hétérosexuelles. Elle aimait les mots compliqués et en connaissait beaucoup plus que moi.

Ça m'impressionnait et je me laissais d'autant plus facilement persuader par ses raisonnements qu'ils étaient énoncés à voix basse. Je n'entendais pas tout et parfois je comprenais de travers. Comme ils étaient toujours énoncés avec flamme, j'y souscrivais sans trop réfléchir.

Ainsi, gagnée par sa passion, j'avais approuvé ses professions de foi sur l'amour qui ne tient pas compte de l'appartenance à un sexe ou à l'autre. Elle soutenait que deux filles ou deux garçons pouvaient s'aimer sans entraves. L'amour, professait-elle, était au-dessus de la morale commune. En dépit de son jeune âge, Caroline était une intellectuelle.

Je ne soupçonnais pas qu'elle était amoureuse au moment où elle avait développé ses théories. J'y avais

adhéré sans me douter des conséquences. Notre aveu nous mit en face de la réalité.

Et dans cette réalité, il m'apparut très vite qu'elle était encore plus ignorante que moi. Elle n'avait même jamais embrassé personne « en mettant la langue ». Ni fille ni garçon. Je me souvins alors de mes hésitations avec Arnaud et des premiers problèmes que j'avais rencontrés.

Essentiellement, la difficulté à respirer et l'ankylose des mâchoires consécutive aux baisers qui n'en finissaient pas.

Je décidai de diriger modestement nos premiers pas. En restant assez discrète pour ne pas me présenter en donneuse de leçon. Malgré notre intimité grandissante, je ne lui avais pas parlé d'Arnaud et elle me croyait aussi neuve qu'elle.

En outre, nous ne pouvions extérioriser notre passion que dans l'intimité toute relative du dortoir. À condition que nos camarades soient endormies et La Rouquemoute plongée dans la prétendue rédaction de son mémoire de maîtrise.

Et même alors, nous devions impérativement rester silencieuses et secrètes.

Si notre liaison n'intéressait que médiocrement nos compagnes (de nombreux couples se formaient et se défaisaient constamment), il n'en irait sans doute pas de même si les surveillantes s'en apercevaient. La Rouquemoute était coulante mais Sœur Marie-Angélique traquait sans relâche ce qu'elle appelait « des amitiés trop exclusives ».

Dès la nuit suivante, Caroline m'avait rejointe dans mon lit. Surtout pour parler. Murmures des premiers aveux, ravissements des tendres confidences, émerveillements de nous découvrir si semblables. Dans l'obscurité je caressais sa joue et elle recouvrait ma main avec la sienne. Nous nous tenions enlacées, captivées par les battements de nos cœurs.

Nos premiers baisers furent de raccroc. Les lèvres qui s'effleurent, des doigts qui tâtonnent, deux corps qui mélangent leur chaleur. Pendant quelques nuits, les mots nous tinrent lieu d'abandon. La caresse de nos voix suffisait encore à nos appétits sensuels.

Mais nous étions jeunes, ardentes l'une et l'autre, curieuses de découvrir l'étendue de ces désirs qui nous échauffaient. Et puis j'avais bien envie de retrouver avec Caroline ce qui m'avait tant plu avec Arnaud.

Nos bouches se firent plus gourmandes, nos langues plus agiles et plus audacieuses, nos doigts moins timides. Caroline avait des seins comme j'en rêvais. Ronds et fermes. Élastiques comme des ballons. Ses tétons s'allongeaient et durcissaient entre mes lèvres. Elle raffolait des miens qu'elle étirait comme les pis d'une jeune chèvre.

Je découvris ainsi que je pouvais avoir un orgasme par la seule activité de sa bouche suçant les pointes de mes seins. Elle m'avoua à cette occasion que ça lui était déjà arrivé mais qu'elle me l'avait caché, car elle craignait de paraître anormale. Trop lascive. Une dévergondée, quoi !

Ce nous fut un nouveau motif de communion. Ensuite, tout se précipita. J'avais redouté du désintérêt à l'idée de me retrouver face à un sexe si semblable au mien. Depuis ma plus tendre enfance, c'était avant tout le pénis des garçons qui avait attiré mon attention. Les foufounes me paraissaient manquer singulièrement d'attraits.

Or, la première fois où Caroline m'ouvrit ses cuisses fut un éblouissement. Je fus conquise.

Rien ne me semblait plus délicieux que cette fente odorante et juteuse où je barbotais avec une joie sans mélange. Tout me séduisait. J'avais l'impression de voguer dans un paradis de sensations plus savoureuses les unes que les autres. Si elle ne m'avait pas repoussée, je l'aurais léchée

toute la nuit. Mais elle voulait me rendre la pareille. Elle croyait encore que le partage passe par l'égalité des échanges.

Quoi qu'il en soit, sous la délicieuse torture de sa langue, je connus une volupté en comparaison de laquelle la jouissance autrefois goûtée avec Arnaud me parut anodine. Il faut dire qu'elle avait adopté une technique radicalement différente.

Au lieu de laper comme un chien glouton à grands coups de langue efficaces mais frustes, elle picora de la pointe de sa langue avec une retenue et des hésitations qui me mirent au supplice. Un supplice savoureux dont je ne souhaitais aucunement la fin.

Chaque seconde me rapprochait du bonheur et pourtant il paraissait inaccessible. Caroline avait découvert du premier coup la vertu du plaisir entretenu et retardé. On aurait dit qu'elle dégustait un met si succulent qu'elle devait prendre tout son temps pour s'en repaître.

Elle fut effrayée en constatant la violence du tremblement qui m'ébranla au moment de l'orgasme. D'ailleurs, pour ne pas hurler, je mordis mon poing fermé avec une telle force que j'en conservai les marques pendant près d'une semaine.

*
* *

Quelques minutes avant la cloche du réveil, une main secoua mon épaule tandis qu'on murmurait d'un ton pressant à mon oreille :

– Grouillez-vous ! La Rouquemoute va vous choper…

C'était Judith, la plus jeune du dortoir. Elle détala en direction de son lit sans un mot de plus et je pris conscience que Caroline dormait à mes côtés. Nous nous

étions assoupies sitôt après notre frénésie nocturne et elle avait oublié de regagner son lit.

La catastrophe avait été évitée de justesse. Grâce à une fille que je connaissais à peine. Une fille réservée qui ne se faisait pas remarquer et ne s'était jamais signalée à l'attention de personne.

Pendant le cours de gym, la prof demanda aux plus grandes de choisir une partenaire de petite taille afin d'effectuer des exercices d'assouplissement. Bien sûr, je proposai à Judith de faire équipe avec moi. Je voulais la remercier de son intervention qui nous avait sauvé la mise.

– Et une et deux et trois…

– Heureusement que tu t'es réveillée… aïe !… plus tôt ce matin…

– … quatre et cinq, on baisse et on écarte…

– Je me suis pas réveillée plus tôt !

– … les reins cambrés et les fesses bien en arrière…

– Ben, alors, comment tu as… tire pas trop fort !… comment tu t'es rendu compte ?

– … le ventre plat, les bras tendus… on se tourne face à face…

– Je me réveille souvent pendant la nuit.

Judith rougit jusqu'à la racine des cheveux sans que ses yeux quittent les miens. Je m'aperçus qu'ils étaient noisette pailletés de tout petits grains dorés.

– … et une et deux et trois, on touche le pied avec la main…

– En tout cas, c'est symp… hou ! ça fait mal !… sympa de m'avoir prévenue.

– … les cuisses levées, le bassin bien dans l'axe…

– C'est rien. Mais tu devrais faire gaffe…

– … allez les filles, on se relève et on va au basket !

*
* *

Tout à notre passion, je remarquai à peine le passage des jours. Seules les nuits m'intéressaient. Malgré l'avertissement de Judith, elles se déroulaient toujours dans le même bouillonnement érotique seulement atténué par la nécessité de ne pas alerter la Rouquemoute.

Celle-ci était d'ailleurs de moins en moins présente. Protégée par son paravent, elle noircissait nuit après nuit des piles de feuilles blanches en pleurant avec une abondance accrue. Ses apparitions dans le dortoir se faisaient de plus en plus rares et elle ne se donnait même plus la peine de cacher ses yeux gonflés ni son air abattu.

Avec Caroline, nous consumions toute notre énergie dans nos plaisirs nocturnes. Nos jouissances se succédaient jusqu'à l'épuisement. Les journées étaient consacrées à la récupération. Non seulement durant les heures de permanence mais également pendant les cours. Nous n'étions pas des élèves dissipées mais des élèves hébétées.

La réputation de Caroline en souffrit davantage que la mienne. J'étais nouvelle dans l'établissement alors qu'elle y poursuivait ses études depuis trois ans. Et elle était toujours passée pour une élève excellente sur qui le corps enseignant fondait de gros espoirs. Or, depuis plus d'un mois, elle n'en foutait plus une rame.

Quand certains professeurs s'en étonnaient en classe, il se trouvait de plus en plus fréquemment quelques malintentionnées pour ricaner. Caroline délaissait ses amies d'autrefois et m'accaparait jalousement. D'anciennes rancœurs se réactivaient et des pointes d'animosité montraient le bout de leur nez ici et là.

Mon amoureuse était au-dessus de ça. Elle griffonnait à

longueur de temps, quand elle ne somnolait pas, des déclarations d'amour enflammées qu'elle me lisait la nuit sous les couvertures. Les sentiments les plus éthérés le disputaient aux situations extravagantes dans une débauche d'élévation spirituelle à faire passer Sainte Thérèse d'Avila pour un auteur libertin.

Il y était question d'un nommé Mec Lila, un héros merveilleux qui n'en finissait pas de combler de bonheur la tendre Lia Cénor, sa douce amie. Caroline avait une imagination très vive et pas pour deux sous de bon sens.

Elle estimait ces anagrammes de nos prénoms totalement hermétiques. Je me demande encore aujourd'hui par quel miracle nous ne fûmes pas surprises et confondues. Un dieu spécial devait veiller sur les amoureuses au cœur pur qui n'exigent rien de plus naturel que l'impossible.

Un beau jour, à la fin d'un cours durant lequel la prof de sciences de la vie avait vainement tenté de m'interroger sur le mode de reproduction des protozoaires avant de me coller un zéro, Judith me demanda en ramassant ses affaires :

– Tu rentres chez tes parents pour les vacances ?

– Les vacances ?

– Ben oui, dit-elle en haussant les épaules d'un air excédé, c'est la Toussaint et on a une semaine… t'es vraiment à côté de la plaque, toi…

J'eus un coup au cœur en réalisant que les vacances allaient me séparer de Caroline.

Chapitre 6

Papa m'attendait à la gare de Villers. Il m'apprit qu'un courrier de la mère supérieure lui était parvenu quelques jours auparavant. Elle déplorait la faiblesse de mes résultats scolaires et proposait de m'indiquer une famille d'accueil susceptible de me faire sortir de l'institution tous les dimanches. Une famille de “correspondants”. Pas mal d'internes bénéficiaient de ce privilège.

Elle estimait que la coupure ainsi provoquée dans la vie trop uniforme du pensionnat contribuerait à m'apporter un peu d'énergie et d'allant. Qualités qui me faisaient le plus défaut de l'avis de tous mes professeurs.

Papa voulait avoir mon avis avant de prendre sa décision et il me fit comprendre que maman n'était pas au courant. Je lui dis que je serais très contente de sortir du collège une journée par semaine et lui promis de me conduire de façon à mériter sa confiance.

– Bon. Je vais répondre à la Principale que c'est d'accord. Et à part ça, comment se sont passés ces deux mois ?

Je restai muette, saisie d'un affreux sentiment de vide. Il m'apparut soudainement que je n'avais rien à lui dire. Ou plutôt que je ne pouvais rien raconter de ce qui avait

constitué l'essentiel de mes préoccupations pendant ces deux mois.

Il était évidemment exclu que j'évoque les liens qui m'unissaient à Caroline. Même en atténuant beaucoup, je risquais de lui mettre la puce à l'oreille. Et le reste de ma vie quotidienne à la pension avait si peu compté que je n'en gardais aucun souvenir.

En fait, j'avais surtout vécu pour les moments de passion sensuelle que je partageais avec mon amoureuse sans me préoccuper beaucoup des péripéties journalières qui se déroulaient en dehors de nous. Tout le reste s'était passé sans que je le remarque.

Or, c'était surtout ce reste qui intéressait mon père.

– Oh ! Je me suis beaucoup ennuyée de vous…

Il n'insista pas plus que ça et, dès que nous fûmes à la maison, maman me dispensa de broder plus longuement sur cet ennui fictif en détaillant, avec des larmes dans les yeux, la peine qu'elle avait ressentie à être ainsi séparée de moi. Il était de notoriété publique que maman était l'élément hypersensible et grandement émotif de notre famille.

Elle ne pleurait jamais, ou si peu, mais dans les grandes occasions, elle adoptait une voix geignarde et des larmes perlaient au coin de ses paupières. À voir ses traits défaits et ses yeux humides, mon retour était donc une grande occasion. Surtout pour elle.

Kevin et Thierry avaient profité de son premier soupir douloureux pour disparaître dans leur chambre. J'avais donc dû écouter les plaintes maternelles jusqu'à leur terme et subir ses tendres reproches. Ça nous mena à l'heure du déjeuner.

Pour célébrer mon arrivée, elle avait préparé du gigot, que je n'aimais pas particulièrement mais Thierry en

raffolait, et une tarte aux pommes, le dessert favori de Kevin et papa. Tout était donc comme d'habitude.

Le repas me parut irréel. J'avais l'impression d'être soûle. De flotter entre deux mondes sans parvenir à m'ancrer dans aucun. L'institution Saint-Jean-de-la-Croix d'une part et la vie à Greuilly d'autre part. Mon passage de l'une à l'autre avait été trop rapide et je ne savais plus dans lequel de ces deux univers je me trouvais. Ils me tiraillaient dans des directions opposées.

J'étais triste d'être séparée de Caroline et j'étais heureuse de retrouver Kevin, Thierry, papa et maman. Un peu désorientée par l'absence des repères qui m'étaient devenus familiers au pensionnat. Le rituel de la cantine par exemple, le brouhaha perpétuel, les tentatives de chahut, les réflexions des surveillantes et les déplacements en groupe.

Mais je retrouvais avec une facilité enfantine et un plaisir que je ne soupçonnais pas la routine des repas familiaux. Jusqu'aux chamailleries avec Kevin au sujet d'un bout de pain qui traînait sur la table et aux apaisements distraits de papa qui aimait avant tout sa tranquillité.

Cette curieuse sensation de dédoublement ne dura pas. Avant la fin de la tarte aux pommes, j'avais pleinement réintégré le monde de Greuilly. J'étais à l'aise aussi bien avec les réflexions acides de Thierry qu'avec les protestations de maman, les paroles hésitantes de papa et les espiègleries de Kevin. Je tenais ma partie sans effort au sein du concert familial.

Dans l'après-midi, roulée en boule avec les garçons sur le lit de Thierry, je leur confiai l'existence de ma grande amie Caroline. Ça ne les intéressa pas du tout et je n'insistai pas.

Par contre, le récit de ma première nuit dans le dortoir des garçons leur tira des larmes de rire. Notamment l'épisode de mon voisin de lit s'examinant le zizi et les coucougnettes.

– Mais il savait pas que t'étais une fille! répétait Kevin pour la dixième fois.

– Y pouvait pas, disait Thierry avec un sourire.

– Mais après il l'a su, reprenait mon plus jeune frère.

– Forcément! tout le bahut l'a su, expliquai-je.

– Ouah! La honte!… rugissait Kevin et il repartait à rire en me flanquant des grandes claques sur l'épaule.

Un peu plus tard, Angélina me téléphona. Nous ne nous étions pas revues depuis l'histoire avec Arnaud. Maman, je ne sais pas pourquoi, la rendait en partie responsable de ce qui m'était arrivé et ne voulait plus que je la fréquente.

Le coup de téléphone fut bref. Elle m'apprit qu'il y avait le lendemain une fête foraine à Villers et m'invitait à l'y rejoindre vers trois heures. « Je serai avec Nicolas » précisa-t-elle. J'eus beau fouiller ma mémoire, je ne me souvenais d'aucun Nicolas.

À trois heures, j'aperçus un immense échalas qui roulait une pelle fougueuse à une fille qui ressemblait fort à Angélina. C'était elle. Sauf qu'elle avait changé sa coiffure et qu'apparemment elle avait pris goût aux baisers sur la bouche. Avec la langue.

Elle s'accrochait des deux mains au cou de son partenaire et ses pieds touchaient à peine le sol. Si bien qu'on lui voyait le ventre depuis l'élastique du slip jusqu'au-dessous du soutif. Un joli petit dragon bleu-nuit était tatoué autour de son nombril.

– Ah! Camille!… c'est super! Nicolas est un copain d'Arnaud et Bertrand voulait te connaître…

À cet instant, je remarquai à côté d'eux un petit brun frisé qui me contemplait avec un regard allumé. Le grand échalas fit un signe de tête.

– Il paraît que tu veux de ses nouvelles ? demanda-t-il.

Je regardai Angélina avec un air ahuri.

– Ben ouais… des nouvelles d'Arnaud, quoi! j'ai pensé que ce serait sympa… tu sais que ses parents l'ont mis en pension… bredouilla-t-elle en tirant sur le bas de son pull.

Cette fille me démontait. Je n'avais parlé d'Arnaud à personne depuis plus de quatre mois. Hormis pendant les vacances chez mes grands-parents, je n'y avais pas pensé beaucoup non plus. Ensuite, j'avais eu d'autres préoccupations.

Et il fallait que ce soit un copain à elle dont je n'avais jamais entendu parler qui m'apprenne que je voulais de ses nouvelles. J'étais sidérée.

– Tu sais, reprit Nicolas avec un sourire mi-figue mi-raisin, Angie nous a parlé de ce qui vous est arrivé… c'est fort… très fort… carrément génial… Arnaud, c'est un pote mais j'aurais pas cru…

– Ouais, confirma Bertrand, super génial!

Ainsi, c'était donc ça. Dieu sait ce qu'elle avait été raconter ? Je pouvais voir aux sourires faux-derches des deux garçons et à leurs yeux vicelards les images tordues qui grouillaient dans leurs cervelles. Ça se lisait sans la moindre difficulté.

La petite pute de Greuilly surprise nue dans les bras de son amant! C'était moi. Thierry m'avait dit que certains m'appelaient ainsi dans le village. En tant que meilleure amie, Angélina n'avait pas dû lésiner sur les détails avec Nicolas et Bertrand. Elle était au courant de mes rapports avec Arnaud depuis le début. Leur imagination avait fait le reste. Ils attendaient d'autres détails croustillants.

À voir ma mine pas commode ils s'aperçurent que quelque chose clochait et mon ancienne meilleure amie crut devoir se justifier.

– Tu t'rends pas compte parce que t'étais partie… tout le monde a parlé que d'ça pendant des semaines… il y avait même des vieilles chipies qui prétendaient qu'tu faisais de l'œil à tous les hommes… moi, j't'ai toujours défendue…

– Oui, tu as défendu la petite pute !

Ça m'avait échappé. J'étais en colère et prête à exploser, mais sa réaction me prit de court. Elle rougit jusqu'aux oreilles en baissant les yeux. Les deux garçons regardaient ailleurs.

Leur embarras me fit brusquement pitié. J'étais si loin, pensai-je noblement, des ragots et des cancans du village. Je n'y pensais plus depuis des semaines. Pas plus qu'à Arnaud d'ailleurs. Il était sorti de mon esprit le jour où j'étais entrée à l'institution Saint-Jean-de-la-Croix.

Répondre à Angélina eut signifié que j'acceptais de me replonger dans ce cloaque de mesquinerie. Je ne le voulais pas. Je me sentais comme une martyre injustement persécutée à cause d'une faute ancienne.

Prétextant que maman ne m'avait donné qu'une très courte permission, je les quittai le plus rapidement que je pus. Ils étaient déçus. Je ne correspondais pas à l'image de moi qu'ils avaient bâtie.

Je repartis de la fête foraine sur mon vieux vélo dont la chaîne couinait de plus en plus fort (pendant mon absence, Kévin n'avait pas pensé à la graisser), l'esprit entièrement occupé de Caroline, de notre complicité tendre, de nos fous-rires, de nos confidences, de notre amour.

Papa et Thierry regardaient un match de foot à la télé et, à la mi-temps, je préparai un chocolat et des tartines

beurrées pour nous trois. Papa me prit sur ses genoux en disant qu'il était content d'avoir retrouvé sa petite fauvette.

J'étais heureuse avec mes frères et papa acceptait que je lui fasse des câlins sans ronchonner. Au bout de deux jours, je ne pensais plus qu'exceptionnellement à l'institution Saint-Jean-de-la-Croix.

Caroline me manquait moins que je l'avais craint quand Judith m'avait annoncé la proximité des vacances. Sur le moment, j'avais failli éclater en sanglots à l'annonce de notre séparation. Maintenant, je me contentais de regretter son absence. Quand j'y pensais.

La semaine passa dans un charme indéfinissable, une sorte d'engourdissement sirupeux et apaisant. Même les réprimandes de maman me semblaient supportables. Et c'est avec un pincement au cœur que je préparai mes affaires pour regagner la pension.

*
* *

Là, une surprise de taille m'attendait. Dans les toilettes du dortoir, Caroline m'informa qu'elle avait fait un sérieux examen de conscience et que nos galipettes nocturnes étaient terminées. Elle souhaitait conserver mon amitié mais il n'était plus question que nous fassions l'amour.

– Mais pourquoi ?

– C'est mal.

J'en demeurai sans voix.

– Je ne veux plus vivre dans le péché et j'ai demandé à sœur Thérèse de m'inscrire au “groupe d'approfondissement de la parole de Jésus”…

Ce groupe était connu à la pension pour réunir une

toute petite dizaine d'élèves. Ferventes enthousiastes, croyantes actives, elles ne manquaient jamais une occasion d'afficher leur dévotion. Les plus passionnées essayaient régulièrement de nous convaincre de les rejoindre.

Elles n'avaient guère de succès.

Il va sans dire qu'elles étaient soutenues à cent pour cent par nos éducatrices. À la tête desquelles sœur Thérèse du Sourire de Jésus venait en première ligne. Cette religieuse boulotte et toujours de bonne humeur passait le plus clair de son temps à tenter de nous enrôler dans ses troupes. On était obligées de déployer des trésors d'ingéniosité pour l'éviter.

Bien sûr, nous étions pratiquement toutes catholiques et baptisées mais assez ignorantes des détails de la foi et désinvoltes quant à l'observance des rites. À vrai dire, le sentiment religieux ne nous tracassait pas beaucoup et notre appartenance à l'église apostolique et romaine était surtout formelle.

La messe du dimanche matin était obligatoire pour les internes. Nous y allions donc. Mais la plupart d'entre nous la considérait plus comme une corvée sans grande signification que comme une adhésion sans réserve aux préceptes de la morale chrétienne. Que nous ignorions dans notre grande majorité.

Ça n'était pas à la suite d'une réflexion approfondie de notre part. Encore moins par une volonté d'opposition qui ne nous effleurait même pas l'esprit. C'était tout simplement de l'indifférence.

Je fus encore plus étonnée que Caroline se soit inscrite au "groupe d'approfondissement de la parole de Jésus". Rien ne l'avait laissé présager. À part peut-être ses emballements perpétuels et son goût pour les résolutions extrêmes.

Tous mes arguments pour essayer de la persuader de ne pas mettre fin aussi brutalement à notre amour furent inutiles. Elle parlait déjà de la façon douce et indulgente commune aux fidèles du groupe. Ils témoignaient ainsi de l'infinie bonté de Jésus.

Ces réserves de patience et de piété constituaient d'ailleurs la marque distinctive des adeptes de sœur Thérèse. Et s'accompagnaient d'un demi-sourire paisible et résigné qui se situait à mi-chemin entre la prémonition funeste du martyre éventuel dans ce bas-monde et la vision de la béatitude glorieuse dans l'autre. Caroline avait tout de suite trouvé le ton qui convenait.

Un changement aussi radical chez celle qui m'avait fait découvrir les amours entre filles me laissa confondue. Je retournai dans mon lit, seule et passablement abattue.

Pendant deux ou trois jours, je tentai encore de la fléchir mais sa résolution était inébranlable. La mort dans l'âme, je renonçai. Manifestement, dans le domaine de l'amour éternel, je n'étais pas de taille à rivaliser avec Dieu.

*
* *

Je fus triste. Il me paraissait naturel d'être malheureuse après une rupture aussi imprévue. J'en affichai donc tous les signes extérieurs durant quelques jours. Puis je m'aperçus peu à peu que je n'éprouvais pas l'accablement que je feignais d'avoir. Je me jouais à moi-même la comédie de l'amoureuse abandonnée.

En réalité, sans que je m'en rende compte, Caroline m'avait imposé cette débauche de sentiments dans laquelle nous baignions depuis deux mois. Les déclarations d'amour qui allaient toujours plus loin dans la surenchère, les

serments enflammés, les billets échangés entre Mec Lila et Lia Cénor, c'était elle qui en était l'instigatrice. J'avais suivi.

Est-ce que j'avais seulement cru à ces exagérations sentimentales ? Je n'en étais plus du tout persuadée. En tout cas, au bout d'une semaine, je dus m'avouer que je supportais sans mal leur absence. En revanche, je regrettais de plus en plus vivement nos caresses. Le plaisir physique me manquait.

Je me branlais, évidemment, mais ça n'était pas la même chose. Mes orgasmes solitaires avaient un goût d'inachevé. Ils me laissaient sur ma faim, et je ne parvenais pas à compenser par l'imagination (la mienne avait toujours été limitée) l'absence de Caroline. Surtout qu'elle dormait paisiblement dans le lit à côté du mien tandis que je m'astiquais.

J'avais besoin d'une chaleur humaine concrète et charnelle.

J'essayai de me lier plus étroitement avec Judith mais c'était difficile. Elle était imprévisible. Changeante. À la fois timide et sauvage. Pas ouvertement hostile mais pas encourageante non plus. Je ne voulais pas la brusquer et je compris que l'amadouer serait un travail de longue haleine.

C'est alors qu'un soir, pendant l'étude, une boulette de papier roula à mes pieds. Je la dépliais et je lus : « Camille a couché avec Jocelyn. » Un rapide coup d'œil m'apprit que la plupart des filles guettaient ma réaction. Je fis un gros effort pour ne rien laisser paraître. L'écriture, des majuscules d'imprimerie hâtivement tracées, pouvait être celle de n'importe laquelle de mes compagnes.

Si elle s'ébruitait, l'accusation risquait de me causer des ennuis. D'autant plus facilement qu'elle était vraie. Jocelyn était celui qui s'était pigno à côté de moi lors de la nuit où j'avais dormi dans la chambrée des garçons.

L'histoire était vieille mais pas suffisamment. Je pouvais encore craindre qu'elle ressorte. Après tout, la mère supérieure avait passé l'éponge, mais de nouvelles révélations lui feraient sans doute reconsidérer sa position.

Il fallait que je sache d'où venait le mouchardage et comment on avait appris que Jocelyn m'avait rejointe dans mon lit cette nuit-là. À part lui et moi, personne n'était au courant. Il avait donc parlé, mais à qui et dans quelle intention ? J'interrogeai Judith. Elle ne savait pas grand-chose et se borna à me dire :

– Il paraît que tu as fait des trucs avec le cousin de Valérie.

– Jocelyn est le cousin de Valérie ?

– Tu vois bien que tu le connais !

– Bien sûr, c'est lui qui m'a emmenée chez le conseiller d'éducation quand je suis arrivée…

Je vis bien qu'elle me considérait d'un air soupçonneux, mais j'avais autre chose à faire que la détromper. Je devais coincer Valérie et lui faire avouer ce que son cousin lui avait dit précisément. Je ne pourrais me défendre que si je connaissais exactement les bruits qui circulaient.

*
* *

À la sortie du réfectoire, je lui demandai de me rejoindre dans les toilettes quand tout le monde serait endormi. Vers minuit, comme elle ne venait pas, je me dirigeai vers son lit après avoir vérifié que la Rouquemoute était profondément plongée dans ses écritures. Pour une fois, elle faisait encore mieux.

Elle dormait, assise devant sa petite table, la tête appuyée sur ses bras croisés. Elle ronflotait même tran-

quillement. La fatigue avait eu raison de son besoin d'écrire. Je secouai Valérie qui fit semblant de se réveiller.

– Il faut que je te parle.

– Moi, j'ai rien à te dire, répondit-elle d'une voix pas ensommeillée du tout et nettement rancunière.

– Alors, je vais raconter à La Rouquemoute ce que tu fais dans les toilettes avec Jessica… pas plus tard qu'hier, je t'ai entendue qui disait…

Je l'espionnais depuis deux jours et je les avais vues la veille encore se diriger en catimini vers leur lieu de rendez-vous. Elle grommela que c'était pas vrai mais elle se leva et me suivit sans protester davantage. En passant près du lit de Judith, je vis que celle-ci avait les yeux ouverts et qu'elle nous observait.

J'attaquai dès que la porte des lavabos fut refermée.

– Alors ? Tu t'amuses à écrire des saloperies sur moi !…

– Nan, c'est pas moi !

– Et c'est pas ton cousin peut-être qui t'a raconté ?

– Ose dire que c'est pas vrai !

– Quoi justement ? Je voudrais bien savoir ce qu'il t'a dit…

– La vérité. Jocelyn me dit toujours la vérité et moi, je suis pas une menteuse…

– Alors, dis-moi ce qu'il t'a raconté.

Elle était un peu rouge et pas mal décoiffée. Boudinée comme toujours dans un pyjama jaune paille où toute une bande de lapins bleus grignotaient d'énormes carottes écarlates. J'eus un mouvement vers elle et elle recula vivement. Peut-être craignait-elle que je lui fasse mal. En fait, c'était bien mon intention. Mais elle parla.

– Il m'a dit qu'il s'était couché dans ton lit…

– Il t'a dit aussi qu'à ce moment-là il croyait que j'étais un garçon ?

Elle hésita imperceptiblement et chuchota oui.

– Et après ?

Elle haussa les épaules mais, cette fois-ci, je fus plus rapide qu'elle. J'attrapai son bras et je pinçai méchamment.

– Aïe ! Me fais pas mal et je te le dis…

– Vas-y d'abord !

– Il s'est… il s'est branlé, avoua-t-elle dans un murmure. C'est lui qui me l'a dit. Les garçons se mettent souvent à deux dans le même lit pour se taper une pignole…

Je lâchai son bras qu'elle frotta énergiquement avec un regard de reproche tout en continuant à parler. Maintenant qu'elle était lancée, elle ne s'arrêterait plus.

– … mais c'est pas tout ce qu'il m'a raconté… il m'a dit aussi que t'étais une sacrée vedette dans leur dortoir… ils font des concours de branlettes en imaginant des trucs qu'ils ont envie de faire avec toi… le gagnant est celui qui jute le plus loin…

Elle poursuivit encore longtemps, me répétant en détail ce que son cousin lui avait confié pendant les vacances. J'appris ainsi que les élèves de la chambrée où j'avais passé la nuit faisaient courir sur mon compte les légendes les plus démentielles.

– C'est à celui qui inventera l'histoire la plus dégueulasse sur ton compte… il y en a même qui prétendent que tu fais le mur la nuit pour les sucer dans les chiottes de la cour Saint-Vincent, tu sais, celle qui est juste de l'autre côté du gymnase…

Valérie s'animait au fur et à mesure qu'elle parlait. Visiblement, elle aimait raconter des cochonneries et son vocabulaire devenait de plus en plus précis et grossier. Elle y prenait plaisir et ses yeux brillaient.

Instinctivement, elle s'était rapprochée de moi et

chuchotait d'une voix tellement passionnée que je jetais de fréquents coups d'œil vers la porte pour vérifier que personne ne risquait d'arriver.

J'étais moi-même troublée par ses récits. J'essayais de me représenter les scènes. Les garçons en train de se branler, assis côte à côte à trois ou quatre sur le bord d'un lit et pensant à moi en manipulant leur queue. J'avais du mal à l'imaginer. L'idée me déconcertait et m'excitait en même temps. Je dus faire un effort pour m'arracher à ce climat.

– Arrête un peu, tu veux ! Je suis sûre que tu en rajoutes. Et de toute façon, ça ne me dit pas pourquoi tu as fait circuler cette boulette pendant l'étude…

Elle fut stoppée net dans son élan. Une rougeur subite se répandit sur tout son visage tandis qu'elle se mordillait les lèvres et me fixait de ses grands yeux bleus écarquillés. Comme si elle était la proie d'une incompréhension impossible à exprimer ou tenaillée par un secret qui ne voulait pas sortir.

– Ben oui, insistai-je, pourquoi tu as envoyé la boulette ?

Deux larmes se formèrent aux coins de ses yeux.

– Je voulais que tu me remarques, murmura Valérie dans un souffle.

Je fus si estomaquée que je ne sus pas quoi répondre.

*

* *

Sans prévenir, elle se jeta dans mes bras, ses lèvres écrasèrent les miennes et sa langue frétilla dans mon gosier. Dans le même temps, une de ses mains cherchait la pointe de mes seins et l'autre se coulait dans mon pantalon de pyjama. Je suffoquai sous cet assaut imprévisible.

Deux doigts avaient trouvé mon clitoris du premier coup, ses ongles grattouillaient mes tétons, sa langue s'agitait de plus en plus fougueusement, refoulant la mienne, me noyant de salive et m'étouffant à moitié. J'étais submergée par cette ardeur. Et pas mécontente.

Étonnée mais consentante. Mon plaisir était si vif que je ne lui rendais aucune caresse. Totalement absorbée par la volupté naissante. Je la tenais aux épaules en subissant sa délicieuse étreinte. Un ultime réflexe de prudence me retint de céder tout à fait.

– Non, pas ici, c'est trop dangereux. N'importe qui peut entrer sans prévenir. Viens plutôt dans mon lit…

– Attends, j'ai mieux. Suis-moi…

Elle se dirigea vers une porte condamnée au fond des douches, l'ouvrit je ne sais comment, me prit par la main et m'entraîna dans un couloir obscur. Il faut dire que l'institution Saint-Jean-de-la-Croix était un très vieux bâtiment biscornu et compliqué.

Certaines de ses parties, théoriquement interdites aux élèves, étaient une enfilade de corridors tortueux neuf fois sur dix terminés par des culs-de-sac imprévus qui s'ouvraient sur des réduits ou des cagibis désaffectés. On s'y aventurait rarement.

Valérie me poussa dans l'un d'eux, me fit tomber sur un vieux matelas, arracha ma culotte de pyjama et colla sa bouche entre mes cuisses. L'orgasme qui me transperça une poignée de secondes plus tard restera dans mes souvenirs comme un des plus intenses de ma vie. Il me fallut un petit moment pour reprendre mes esprits.

– C'est ici que tu viens avec Jessica ?

– Me parle plus jamais de Jessica !

Elle avait plutôt craché que parlé. Avec une mimique de dégoût expressive et sans appel.

Je tournai son visage vers moi et caressai ses lèvres avec les miennes. Elles avaient encore l'odeur grisante et forte de ma founette. Je défis posément les boutons de sa veste de pyjama qui s'ouvrit d'un coup en révélant les nichons les plus gros et les plus durs que j'aie vus jusque-là.

Deux pommes fermes et rebondies, placées très haut sur son torse et terminées par des tétines épaisses et allongées. Elle souleva ses fesses pour que je puisse faire descendre sa culotte, s'en débarrassa d'un battement de jambes et écarta ses cuisses en les repliant sur son ventre.

Grâce à la lucarne qui éclairait la mansarde, je voyais sa toison très clairsemée, le pubis dodu comme une petite colline et le sillon mâchuré de sa vulve. Les lèvres en étaient longues et charnues. Bien plus volumineuses que les miennes ou celles de Caroline. Luisantes d'humidité dans la pénombre. Appétissantes en diable.

Elles s'ouvrirent au premier contact de ma langue. Une bouffée de senteurs iodées m'emplit les narines. Le corps de Valérie eut un long tressaillement quand ma langue parcourut le sillon tiède et mouillé. Son clitoris était minuscule. Un bourgeon à peine dégagé de son capuchon.

Mais il était d'une sensibilité exceptionnelle. Elle leva très haut ses reins en poussant un véritable rugissement quand je l'enveloppai de mes lèvres. J'avais à peine esquissé une caresse et elle jouissait déjà en tremblant de la tête aux pieds. Appuyant sur mon crâne de toutes ses forces. Lâchant des giclées de jus qui me barbouillaient le menton et dégoulinaient entre ses fesses. Elle s'abattit aussi soudainement qu'elle s'était animée.

– Tu as fait beaucoup de bruit, vaut mieux qu'on parte avant que quelqu'un arrive, risquai-je sitôt qu'elle ouvrit les yeux.

– T'inquiète pas ! La nuit il n'y a personne dans le coin…

Et elle me reprit dans ses bras. Je découvris cette nuit-là qu'elle était encore plus assoiffée de jouissances que moi. Jessica l'avait initiée mais, depuis, elle avait dépassé son professeur. Elle aimait jouir et s'y adonnait avec passion. Sans scrupule et souvent sans prudence.

Avec Caroline j'avais connu des orgasmes merveilleux mais dépourvus de laisser-aller et un peu trop sérieux à mon goût. La nouvelle adepte du “groupe dd'approfondissement de la parole de Jésus” ne pouvait pas se retenir d'entremêler nos jouissances de considérations morales ou de déclarations sentimentales.

Rien de tel avec Valérie.

Elle ne se souciait guère de sentiments et encore moins d'amour. Quant à la morale, elle se réduisait selon elle à savoir distinguer les choses agréables des choses déplaisantes. Et, en conséquence, à rechercher les premières en évitant au maximum les secondes.

Elle voulait jouir, jouir physiquement avant tout, et elle y consacrait toute son énergie. Elle ne se posait même pas la question des moyens employés pour y parvenir. Tout lui était bon du moment qu'elle y trouvait une quelconque volupté. Et encore meilleur si c'était nouveau et inattendu. D'ailleurs, elle m'avait avoué lors de notre première nuit que je n'étais pas la seule à bénéficier de ses faveurs.

La préoccupation principale de ma nouvelle amante était de profiter pleinement des jouissances charnelles qu'elle savait si bien recevoir et donner. Ce qui ne l'empêchait pas d'être sans efforts une excellente élève et une compagne appréciée par tout le monde.

J'eus pour la première fois le sentiment de communier avec une âme sœur.

*
* *

Le lendemain, sœur Marie-Angélique me convoqua dans son bureau à la récréation. Elle m'apprit que la mère supérieure m'avait trouvé une famille de correspondants. J'avais complètement oublié cet arrangement et la nouvelle me laissa indifférente. J'étais encore sous le coup de la nuit que je venais de passer avec Valérie.

– Monsieur et madame Herminieux, dit-elle sur le ton pompeux qu'elle affectionnait, viendront vous chercher dimanche matin à la sortie de la messe et ils vous ramèneront à 18 heures. Inutile de dire que vous devrez leur obéir comme à nous-mêmes…

Elle remarqua à cet instant mon air interrogatif.

– Ah ! oui, j'oubliais ! Ils ont deux filles de votre âge, Agnès et Clémence, et il serait souhaitable que vous preniez leur conduite en modèle. Je ne doute pas qu'elles aient une excellente influence sur vous…

Deux filles de mon âge, c'était une bonne nouvelle. En revanche, que sœur Marie-Angélique me conseille de les prendre comme exemple ne présageait rien de bon…

CHAPITRE 7

Agnès et Clémence Herminieux étaient jumelles. Et parfaitement homothétiques comme aurait dit mademoiselle Vernon qui nous enseignait la géométrie dans l'espace. Elles portaient le même uniforme : corsage blanc, gilet bleu marine strictement boutonné, longue jupe plissée, socquettes blanches, souliers vernis. Seule leur coiffure permettait de les différencier.

Clémence ramenait ses cheveux roux en macarons sur ses oreilles tandis qu'Agnès les nouait en couettes. Elles ne souriaient pas, vouvoyaient leurs parents, parlaient d'une insupportable voix prétentieuse et haut perchée en grimaçant des mimiques affectées de petites filles modèles. Notre premier contact fut froid.

– Allez donc faire connaissance avec Camille dans votre chambre, dit madame Herminieux à ses filles, je vous appellerai pour mettre la table…

Malgré les efforts de maman dans ses grands jours, ma chambre à Greuilly n'avait jamais été aussi impeccablement rangée que celle des jumelles. Sur les deux petites tables qui leur servaient de bureau, même les stylos et les crayons étaient alignés par ordre de taille et dégradés de

couleur. Nous nous observâmes un petit moment sans ouvrir la bouche.

Et je crus bien que le silence allait se poursuivre indéfiniment. Je ne savais pas quoi leur dire et elles semblaient gênées, hésitantes, me jetant de rapides coups d'œil par en dessous en se consultant du regard. Finalement, Clémence se décida enfin à parler.

– C'est comment la pension ?

– Ben… c'est comme un bahut normal, sauf que je suis interne…

– Et c'est comment, un collège normal ? demanda Agnès.

Je pensai qu'elles se moquaient de moi, mais elles n'avaient pas l'air de vouloir rigoler. Par contre, elles ne faisaient plus de mimiques ridicules et parlaient d'une voix normale.

– C'est partout pareil… vous savez bien quoi !

– Non, reprit Agnès d'un air sombre. Justement. On sait pas.

Maintenant, j'étais sûre qu'elles se payaient ma tête et je leur fis un grand sourire pour leur montrer que je n'étais pas dupe.

– Parce que vous, vous allez pas au collège peut-être ? demandai-je d'un ton moqueur.

– Non, répondirent-elles en chœur. Et Clémence ajouta : on a jamais été à l'école.

Elles semblaient terriblement sérieuses. Si elles me montaient un bateau, elles étaient des pince-sans-rire remarquables. Mais elles ne blaguaient pas et se mirent soudain à m'expliquer toutes les deux ensemble. À voix basse, vite et passionnément. Leur duo était assez confus.

Je réussis tout de même à comprendre que leurs parents s'étaient chargés de leurs études depuis l'école primaire.

Elles n'avaient donc jamais fréquenté d'établissement scolaire. Papa et maman Herminieux étaient tous deux universitaires, ce qui leur avait permis de s'ériger en seuls et uniques enseignants de leur progéniture. Ils tenaient à contrôler l'éducation de leurs filles de A jusqu'à Z.

Je fus si stupéfaite qu'il me fallut quelques minutes pour m'apercevoir qu'elles avaient complètement abandonné leurs manières bêcheuses et snobinardes. Stupéfaite dans un premier temps, puis admirative et envieuse.

– Vous en avez de la chance de ne pas être obligées d'aller en classe !

Ça n'était pas leur avis. Elles me racontèrent leurs journées, réglées comme du papier à musique et constamment surveillées soit par leur père soit par leur mère. Les lectures obligées, les exercices minutés, les devoirs qui se succédaient sur un rythme soutenu et les punitions qui pleuvaient quand les résultats n'étaient pas jugés satisfaisants. C'est-à-dire presque toujours quand leur mère effectuait les corrections.

J'avais l'impression qu'elles me décrivaient avec amertume un bagne qui ne leur laissait pas une seconde de répit.

– Mais vous restez bien toutes seules quand ils vont travailler ?

– Non. Ils sont tous les deux profs à la fac mais ils n'ont jamais cours le même jour.

– Vous voulez dire qu'il y en a toujours un avec vous ?

– Oui.

– Et vous ne sortez jamais ?

– Oh ! si. Maman nous emmène au parc deux fois par jour et à la piscine toutes les semaines…

– Et on va aussi au musée de temps en temps avec papa, précisa Agnès.

Elles avaient dit ça sur un tel ton que nous fûmes toutes les trois saisies par un fou rire qui, quoique retenu et relativement silencieux, mit longtemps à se calmer. Clémence retrouva la première l'usage de la parole.

– Alors ? Dis-nous pour la pension ! C'est comment ?

Je tentai de raconter de mon mieux la vie de tous les jours. Les professeurs, les surveillantes et les bonnes sœurs. Leurs travers, leurs aspects ridicules, parfois surprenants, de temps en temps comiques. Je leur parlai en détail de la Rouquemoute et de sa manie d'écrire toutes les nuits des lettres interminables en pleurant comme une Madeleine.

Elles m'avaient écoutée avec attention, surtout au début, mais je me rendis compte assez rapidement qu'elles attendaient autre chose. Je ne savais pas quoi. C'est Agnès qui demanda en rougissant légèrement :

– Et… tu as une amie que tu préfères ?

J'évoquai en termes assez vagues mon amitié pour Caroline. Nos promesses de tout nous confier et de ne jamais nous mentir. Notre complicité quand nous chuchotions pendant des heures dans l'obscurité du dortoir.

– Est-ce que vous vous embrassez ? demanda Clémence.

Et, devant mon regard étonné, elle se mit à rougir progressivement. Comme si une couche de vermillon de plus en plus vif se répandait sur ses joues par touches successives. Sa question m'avait prise à froid. Je m'y attendais si peu que je me sentais totalement stupide.

– En réalité, ajouta Agnès précipitamment, on voudrait savoir si vous vous caressez…

– Si vous vous branlez, quoi ! précisa Clémence en devenant écarlate. Est-ce que vous vous branlez ?

Je fus ébahie.

À ce moment, Madame Herminieux nous appela pour mettre la table.

Agnès dit très vite, d'un air de défi : « parce que nous, on peut pas avoir d'amies mais on le fait quand même… rien que nous deux… et notre cousin Xavier nous a dit que les garçons le faisaient encore plus souvent que nous… mais avec toi, ça va changer. » Elle n'eut pas le temps d'en dire plus.

Pendant le repas, monsieur et madame Herminieux ne cessèrent de me poser des questions. Ils avaient commencé par m'interroger sur les cours que je suivais et mes différents professeurs puis, peu à peu, sur mes matières préférées. J'essayais de répondre de mon mieux mais je n'avais pas l'esprit très clair.

J'étais encore médusée par les révélations des jumelles. Par la dernière confidence d'Agnès surtout.

L'inquisition précise et tenace de leurs parents me força à revenir sur terre. Ils voulaient à tout prix savoir ce qu'on m'enseignait à l'institution Saint-Jean-de-la-Croix et s'étonnaient de mes hésitations, de mes réponses incertaines et de mon étourderie. J'avais la tête ailleurs.

Je fis des efforts pour détacher mes pensées de la délicieuse vision des jumelles en train de se branler. C'était difficile mais j'y réussis. Et ce fut pour retomber dans une difficulté d'un autre ordre.

Monsieur et madame Herminieux m'impressionnaient. Que des parents puissent cumuler à eux deux le savoir de tous mes professeurs réunis m'apparaissait comme un exploit hors du commun. J'avais l'impression d'être confrontée à deux examinateurs autrement plus redoutables que ceux à qui j'avais eu à faire jusque-là.

Aux questions générales succédèrent des interrogations plus précises puis de véritables colles. J'y répondais à peine

une fois sur trois. À l'irritation de plus en plus visible de madame Herminieux qui me semblait beaucoup plus sévère que son mari. Je commençais à perdre pied quand Clémence vint à mon secours.

– Maman, vous pourriez peut-être faire une trêve. Camille n'est pas venue pour passer un examen…

En présence de leurs parents, les deux sœurs avaient instantanément repris leurs manières de petites filles modèles et leur voix prétentiarde.

La mère allait répliquer, mais son mari fut plus rapide qu'elle.

– Clémence a raison, reconnut-il, d'ailleurs il faut vous préparer si nous voulons avoir le temps d'aller au musée…

Je n'ai jamais su quel musée j'avais vu cet après-midi-là. On devait me reconduire à la pension sitôt après la fin de la visite et je passai mon temps à échanger avec Agnès et Clémence des regards attristés, prometteurs et désespérés.

Attristés à cause de notre séparation imminente, prometteurs car nous allions nous revoir le dimanche suivant, et désespérés puisque la surveillance de madame et monsieur Herminieux était si stricte qu'elle nous interdirait de nous confier avec tout l'abandon dont nous rêvions.

*
* *

Un événement imprévu bouleversa nos ébauches de projets. Dans la semaine, Madame Herminieux fut victime d'un accident de la circulation. Son mari me l'apprit en venant me chercher à l'institution le

dimanche matin. Elle avait plusieurs fractures aux jambes et au bassin. Rien qui mette sa vie en danger mais suffisamment pour l'immobiliser à l'hôpital pendant au moins un mois ou deux.

Je voyais déjà s'anéantir la perspective de retrouver Agnès et Clémence. C'était dommage, car notre première rencontre avait laissé présager une suite intéressante. Je crus que tous mes projets tomberaient à l'eau mais ce ne fut pas le cas. Comme il passait tout son temps libre auprès de sa femme, Monsieur Herminieux avait demandé à sa sœur, Bernadette, de venir nous surveiller le dimanche après-midi.

Je fis donc la connaissance de Bernadette. Une petite blonde grassouillette qui ne ressemblait en rien à son frère. Elle souriait constamment et éclatait de rire au moindre prétexte. Son fils l'accompagnait, un garçon de mon âge, blond lui aussi et assez effacé.

C'était le cousin Xavier dont Agnès m'avait parlé. Celui qui avait appris aux jumelles que les garçons se masturbaient plus souvent que les filles. Je me demandais d'où il tirait ce renseignement et j'étais d'autant plus curieuse de faire sa connaissance que depuis trois mois je n'avais pratiquement pas vu de garçons. Leur fréquentation me manquait.

Après le repas rapidement expédié – et sans interrogation sur mes performances scolaires comme le dimanche précédent– Bernadette alluma la télé et s'installa dans le canapé du salon en nous invitant à déguster en sa compagnie le feuilleton dominical qu'elle ne voulait manquer sous aucun prétexte.

– Oh ! tu sais m'man, répondit Xavier d'une voix geignarde, nous la télé ça nous branche pas beaucoup…

– Je sais. Mais j'ai promis à Pierre-Henri de m'occuper

de vous jusqu'à son retour et je ne vais tout de même pas vous emmener au musée…

Agnès et Clémence gloussèrent avec un bel ensemble et Xavier poussa un cri d'effroi en faisant une grimace. Visiblement, les goûts de monsieur Herminieux étaient un sujet de plaisanterie habituel dans la famille. Au moins en son absence. Je pris conscience à cet instant que les jumelles n'adoptaient pas avec leur tante leurs allures de petites filles modèles.

– Mais c'est vrai que si vous restez dans mes jambes, reprit Bernadette, vous ferez tellement de potin que je ne pourrai pas regarder mon feuilleton tranquillement…

– On a qu'à aller dans notre chambre, proposa Clémence.

– C'est ça, approuva la tante avec un sourire ravi. C'est ça ! Allez tous les quatre dans la chambre des jujus… vous trouverez bien un jeu quelconque… du moment que vous ne faites pas trop de bruit…

La chambre n'était pas grande et il n'y avait que deux chaises. Agnès et Clémence se jetèrent sur leur lit et nous restâmes quelques instants sans parler, à nous observer discrètement. Finalement, Xavier demanda à quoi on pourrait jouer. Les deux sœurs échangèrent un coup d'œil éloquent et ce fut Clémence qui se décida.

– Nous, on n'a pas trop envie de jouer. Dimanche dernier, Camille avait commencé à nous parler de ce qu'elle faisait avec son amie Caroline et on aimerait bien qu'elle nous raconte la suite…

Je me sentis rougir malgré moi. Pour autant que je m'en souvienne, nos confidences de la semaine précédente s'étaient arrêtées au moment où les jumelles voulaient savoir si nous nous branlions, Caroline et moi. Je me voyais mal en parler de but en blanc en présence d'un cousin qui

voulait jouer comme sa mère l'avait conseillé. Clémence s'aperçut de ma gêne car elle ajouta précipitamment :

– Tu peux tout dire, on n'a pas de secret pour Xavier…

– Oui, dit Agnès, il sait qu'on se branle et on en parle souvent…

– D'ailleurs, reprit Clémence, je lui ai déjà dit que tu avais une bonne amie et il est impatient de savoir ce que vous faites.

Je regardai Xavier qui se redressa en déclarant :

– C'est vrai. Je suis très curieux des pratiques sexuelles des garçons et des filles de notre âge. J'ai beaucoup lu sur le sujet et je crois que rien de sérieux n'a jamais été écrit concernant les adolescents. Dans tous les traités sur la sexualité on ne nous accorde qu'une place minime et on se contente généralement de décrire la reproduction sans aborder le problème à mon avis fondamental qui est celui de la formation du désir…

Il laissa passer un silence et ajouta à mon intention :

– Ça n'est pas ton avis ?

J'étais ébahie et je restai sans voix. Il poursuivit sur le même ton pontifiant.

– Car le seul problème véritablement intéressant dans la sexualité, c'est bien celui-là ! La reproduction est de l'ordre de la plus élémentaire mécanique et les techniques destinées à l'obtenir ne présentent pas la moindre difficulté. Là où ça devient subtil, c'est quand on cherche à comprendre le développement du désir… c'est-à-dire pourquoi un être en désire un autre au point de modifier non seulement son esprit mais aussi son aspect physique…

Je guettais du coin de l'œil Clémence et Agnès. Elles buvaient ses paroles avec avidité. Pour ma part, j'y retrouvais comme un air de famille avec les théories dont

Caroline m'avait abreuvée au temps de notre liaison. Les mots étaient peut-être différents mais l'air de la chanson restait le même. Monotone, solennel et peu engageant.

Du moins, avec mon amie, je pouvais la caresser pendant qu'elle parlait. Ça ne la faisait pas taire et, même, elle me reprochait souvent de lui embrouiller les idées et de l'amener à proférer des bêtises. Ce qui n'avait pas à mes yeux une grande importance. Je l'écoutais en effet d'une oreille distraite quand j'étais occupée à sucer ses tétons ou à lui lécher le clito.

Xavier paraissait intarissable. Il parlait et nous l'écoutions comme des gourdes. Il parlait d'ailleurs comme un livre en plusieurs volumes et, comprenant qu'il était résolu à continuer ainsi jusqu'à la fin des temps, ou, du moins, jusqu'à la fin d'un après-midi dont je m'étais promis d'autres délices, je fus prise d'une subite envie de chambouler son beau discours. Avec mon plus charmant sourire, je lui demandai tout à trac :

– Et tu bandes en ce moment ?

Il cligna des yeux à deux ou trois reprises, se racla la gorge et parvint à articuler :

– Co… comment ?

– Je veux savoir si tu bandes. Parce que je suis sûre que si tu bandais en même temps que tu parles du désir, tu serais encore plus convaincant. Après tout, c'est bien de ça qu'il est question, non ? de bander…

– Oui-i-i-i-i… chevrota-t-il en clignant furieusement des yeux.

– Oui quoi ? Oui tu bandes, ou oui tu parles de bander ? Ou les deux ?

Il posa ses mains sur la table, respira profondément et répondit avec courage :

– Oui les deux.

– Fais voir.

J'eus l'impression que les jumelles allaient suffoquer. Tout en guettant Xavier, je ne les quittais pas du coin de l'œil et je les vis devenir instantanément cramoisies. Elles s'étaient figées sur leur lit, la tête tendue vers l'avant, la respiration précipitée, les yeux brillants de fièvre. Immobiles comme des chiens à l'arrêt. Leur cousin me fixait d'un regard embué et indéchiffrable.

Lentement, il releva son vaste pull-over et porta la main à son pantalon. À l'instant où il allait déboutonner le premier bouton, on entendit la voix tremblante de Clémence.

– Et si tata Bernadette arrive ?

Cette interruption intempestive risquait de briser tous mes efforts et de détruire le climat dans lequel nous nous trouvions. Je craignais que Xavier en profite pour esquiver une suite que j'attendais avec impatience, mais ce fut lui qui vint à mon secours.

– Ça risque rien, quand elle est devant la télé y a pas moyen de la faire bouger…

En fait, je l'ai su plus tard, il cherchait depuis longtemps l'occasion d'entamer avec ses cousines de ces petits jeux coquins qui constituent la première éducation des adolescents et le ciment des familles. C'est pour cette raison qu'il les entretenait de sexualité à chacune de leurs rencontres. Mais il n'osait pas franchir le dernier pas et passer de la théorie à la pratique. Mon intervention pleine d'audace était miraculeuse et servait ses projets au-delà de ses espérances.

Nous nous approchâmes toutes les trois pour observer l'action des doigts qui s'escrimaient à écarter les tissus, puis nous nous mîmes à genoux. Jamais spectacle ne fut suivi avec plus d'attention. Enfin, le pénis de Xavier se dressa devant nos yeux, raide, droit, incroyablement blanc.

Hormis la couleur, celui d'Arnaud était plus sombre, il ne différait guère du seul que j'avais déjà vu en érection, du moins tel que j'en avais gardé le souvenir. Au bout de quelques dizaines de secondes, j'acquis la certitude qu'il ne répandrait pas sa semence aussi promptement.

Nous le contemplions en silence, avec recueillement, comme s'il devait nous révéler un secret. Soudain, il fut pris d'une sorte de folie, deux ou trois soubresauts courts, rapides et nerveux qui la tendirent encore davantage. Je m'attendais à voir fuser un jet de sperme, mais il n'en fut rien.

Simplement, la petite cerise rose vif du gland émergea progressivement de la gaine du prépuce semblable à un petit bout de museau timide. Attentif. Pas totalement décalotté. Comme s'il craignait d'être importun.

– Mais pourquoi ? murmura Agnès à voix basse. Pourquoi ?

Personne ne répondit à sa question, mais elle traduisait admirablement la tension qui régnait entre nous. Une excitation pesante et si dense que nous en semblions comme solidifiées. Pétrifiées dans l'attente de ce qui allait suivre. Je sentis que je devais prendre l'initiative.

– Alors, maintenant, dis-nous ce qui te fait bander ?

Xavier nous regarda longuement l'une après l'autre avant d'avouer piteusement : « je sais pas ! »

Une nouvelle crise de folie fit sursauter à nouveau la queue. Maintenant, le gland était plus qu'aux trois-quarts sorti de son fourreau et on voyait sa bouche minuscule qui s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson qui cherche désespérément à respirer. Un mince filet de liquide apparut.

– J'ai jamais vu un garçon se branler. Montre-nous !

J'avais sans le faire exprès adopté un ton de commandement tout en parlant à voix basse. Du coin de l'œil je

constatai que les jumelles hochaient la tête en écarquillant les yeux, la bouche ouverte et le souffle court. Elles étaient autant que moi désireuses d'assister à ce spectacle. Arnaud ne me l'avait jamais offert et Valérie, en m'apprenant que les garçons de l'institution organisaient des concours de branlettes en mon honneur, avait aiguisé ma curiosité.

Xavier empoigna son membre d'une main résolue et entreprit un méthodique et vigoureux mouvement de va-et-vient. Je faillis lui dire de ne pas être si brutal mais je me retins à temps, subitement consciente qu'il savait mieux que moi comment s'y prendre. J'étais là pour apprendre, pas pour donner des conseils.

Ses doigts joints et serrés montaient vers l'extrémité supérieure et entraînaient la peau qui recouvrait totalement le gland. Le sexe alors disparaissait en grande partie dans sa main. Mais quand celle-ci redescendait jusqu'à toucher le sac des bourses que nous devinions par l'ouverture de la braguette, la colonne donnait l'impression de s'élancer vers le ciel comme une flèche.

La tête rouge et baveuse du gland s'épanouissait, un peu plus rouge et baveuse à chacune de ses apparitions. La scène était si fascinante que nous ne la quittions pas des yeux. Tata Bernadette serait entrée à cet instant que nous ne lui aurions pas prêté la moindre attention.

Au bout de quelques minutes de ce manège, Xavier soupira deux ou trois fois et émit un curieux couinement étranglé. Le jet de sperme s'élança à une hauteur qui fit pousser une exclamation de surprise aux jumelles. Moi, j'avais déjà vu. Après un brusque mouvement de recul, elles avancèrent à nouveau la tête afin d'observer de plus près cette matérialisation de la jouissance masculine.

Un second jet moins vigoureux suivit le premier mais nous n'eûmes pas le loisir de nous y attarder, car la voix de

tata Bernadette se mit à glapir : « Xavier, mon chéri, viens vite voir… viens vite… c'est cette chanteuse, là… celle que tu aimes tellement… viens vite, elle va chanter… »

En un instant, nous fûmes debout et Xavier convenablement rhabillé. Pendant qu'Agnès et Clémence s'examinaient mutuellement pour effacer toute marque éventuelle de leur excitation, j'essuyai rapidement avec le mouchoir du cousin les traces de son éjaculation. Mes expériences avec Arnaud m'y avaient entraînée.

En définitive, il s'avéra que la chanteuse n'était pas du tout celle que tata Bernadette croyait, mais il était trop tard pour revenir en arrière. Ça n'avait pas beaucoup d'importance. Les jumelles avaient emmagasiné suffisamment d'images pour nourrir leurs branlettes pendant une grande semaine. Pour ma part, j'étais enchantée d'avoir vu un garçon se masturber et Xavier était repu. Nous n'en espérions pas plus pour un premier après-midi.

Car la tante serait encore là le dimanche suivant pour nous chaperonner. Et tous les dimanches que madame Herminieux serait clouée sur son lit de souffrances, car tel était l'arrangement qu'elle avait conclu avec sa belle-sœur et son mari. Quoique diminuée par ses blessures et immobilisée dans un lit d'hôpital, elle régentait encore sa famille d'une poigne d'acier.

Elle craignait surtout de laisser ses filles sans surveillance, à la merci d'on ne sait quelles influences venues de l'extérieur qui pourraient les dévergonder et les entraîner vers l'immoralité. La présence de Bernadette, qu'elle trouvait bien trop frivole et tête-en-l'air, la rassurait tout de même un peu. C'était un pis-aller nécessaire.

Il était temps d'aller lui rendre visite. Elle remarqua à peine la présence de Xavier et pas du tout la mienne. En revanche, ses filles furent longuement interrogées sur leur

travail scolaire de la semaine et assez généreusement réprimandées. Puis elle composa avec minutie leur emploi du temps pour la semaine à venir.

Après que nous eûmes en silence supporté cet examen d'un nouveau genre pendant deux heures interminables, son mari me reconduisit à l'institution. Durant le trajet de retour, il ne cessa de vanter l'admirable courage de sa femme et son étonnante énergie. Au moment de nous quitter, Agnès et Clémence m'embrassèrent avec tendresse et Xavier me pressa doucement la main en disant : « À dimanche prochain » d'une voix chargée d'espoir.

CHAPITRE 8

C'est à cette époque que je commençai à obtenir de bonnes notes en français, en histoire, en anglais et en allemand. Mes premiers succès furent encouragés par la Rouquemoute et certains professeurs. Leurs compliments m'engagèrent à poursuivre dans cette voie. Sœur Marie-Angélique en parla à Sœur Thérèse du Sourire de Jésus qui y vit un effet des prières de son groupe de réflexion sur la parole du Christ.

La mère supérieure, au hasard d'une rencontre dans un couloir, me félicita pour l'amélioration de mes résultats. Elle l'attribuait à sa finesse pédagogique et à son esprit d'ouverture puisque mes progrès coïncidaient avec mes sorties dominicales. À n'en pas douter, me dit-elle avec bienveillance, la fréquentation régulière de Clémence et Agnès Herminieux portait ses fruits. Elle en était ravie.

D'ailleurs, le système des correspondants était une réussite. Même Valérie, pourtant bonne élève, vit ses notes se bonifier sensiblement à la suite de ses sorties. Il faut dire qu'elle partageait sa famille d'accueil avec son cousin Jocelyn qui lui faisait tous ses devoirs de maths, seule matière où elle avait des faiblesses, en échange de confi-

dences et, je l'ai toujours supposé, de quelques caresses dérobées à la surveillance vigilante de leurs correspondants.

Dans mon cas, la réalité était plus terre à terre et ne devait rien à mes dimanches en compagnie des jumelles. Elles auraient sans doute pu m'aider facilement, mais les trois ou quatre heures que nous passions ensemble chaque semaine étaient consacrées à d'autres sujets que ceux qui composaient le programme scolaire. Surtout depuis que Xavier s'était joint à nous.

En fait, la rupture avec Caroline m'avait laissé énormément de temps libre et une grande disponibilité d'esprit. À l'exception de nos rencontres nocturnes dans le réduit désaffecté où nous faisions l'amour, Valérie ne se préoccupait guère de moi pendant la journée. Nous étions amantes sans être amies. Jouissant ensemble avec plaisir mais peu désireuses de nous lier davantage. Elle avait ses amies qu'elle ne tenait pas à partager avec moi.

Et je n'étais liée avec aucune de mes autres camarades de l'institution. Ma relation exclusive avec Caroline les avaient éloignées de moi. Pas par méchanceté mais parce que d'autres amitiés s'étaient nouées. Des petits groupes de copines s'étaient constitués, et je n'en faisais pas partie.

Il y avait bien Judith qui rôdait autour de moi en faisant alterner le chaud et le froid. Parfois gentille et d'autres fois distante sans que j'en sache la raison. Alternativement douce ou revêche, muette ou bavarde, gaie ou triste, affectueuse ou glaciale. Je n'y comprenais rien. Je la croyais capricieuse et je ne recherchais plus sa compagnie. Affectivement, j'étais donc seule, mais ça ne me déplaisait pas après la débauche sentimentale que j'avais connue avec Caroline.

Or, les heures dans un pensionnat sont nombreuses, longues et monotones. Si on ne veut pas sombrer dans

l'ennui, que faire d'autre sinon travailler ? Je n'en avais pas l'habitude et il m'apparut assez vite que c'était moins déplaisant que je me l'imaginais.

J'y trouvais même des satisfactions et c'est sans difficultés que je devins une bonne élève dont l'application au travail était citée en exemple. Comme je l'ai déjà dit, Valérie ne m'occupait guère plus d'une à deux nuits par semaine (ce que tout le monde ignorait) et personne à l'institution ne connaissait mes activités du dimanche après-midi en compagnie de Clémence, Agnès et Xavier. J'acquis ainsi une réputation de bosseuse.

Les choses auraient sans doute continué longtemps de cette façon si un événement inattendu n'était venu chambouler mon petit train-train. Avec Valérie, nous suivions notre routine et ne prenions plus guère de précautions pour quitter le dortoir et nous rejoindre dans notre repaire. C'était devenu une habitude.

La Rouquemoute connaissait une période d'activité scripturaire d'une telle intensité qu'elle n'effectuait même plus les deux ou trois rondes symboliques qu'elle avait assurées jusque-là. Elle écrivait sans relâche en marmonnant de plus en plus fort, se tirait les cheveux, suçotait le bout de son stylo et pleurait parfois sans se soucier le moins du monde de l'animation qui régnait autour d'elle. Certaines estimaient qu'elle devenait dingue.

Quoi qu'il en soit, nous en profitions. Mais ni Valérie ni moi n'étions compliquées. On aimait jouir et c'était ce qu'on faisait avec passion en employant les moyens que la nature avait mis à notre disposition. Branlettes et suçages, le plus souvent réciproques, constituaient l'essentiel de nos pratiques. Nous étions jeunes, pleines d'entrain et de vie, avides de voluptés mais dépourvues de toute idée de vice ou de perversion.

Les délicieux orgasmes dispensés à tire-larigot par nos clitoris fraîchement éclos au plaisir suffisaient amplement à notre bonheur. Nous ne cherchions ni complications ni même variantes ingénieuses. On se suçotait le bouton avec gourmandise mais en toute simplicité, comme on siffle un verre d'eau quand on a soif. Non pas que nous fussions opposées à d'autres manières de procéder, la suite le montra, mais simplement parce que nous ne les connaissions pas.

Jusqu'au jour, à la nuit plutôt, où, réfugiées dans notre cagibi, nous entendîmes soudain une faible plainte en provenance du couloir. Juste après que Valérie eût pris son pied avec ses habituels couinements de souris qui m'avaient déconcertée au début mais me paraissaient maintenant terriblement excitants.

En un éclair, nos pyjamas furent rajustés et en deux bonds nous fûmes à la porte. Là, un spectacle des plus inattendus nous fit ouvrir des yeux comme des soucoupes.

Judith, assise par terre dans l'angle du couloir, le pantalon de pyjama aux chevilles et la veste ouverte, s'astiquait frénétiquement le berlingot. Tout en se branlant d'une main fébrile, elle tirait de l'autre la pointe d'un de ses tétons avec une telle force que le sein ainsi distendu paraissait incroyablement pointu. À croire qu'elle voulait se l'arracher.

Sa tête ballottait de droite à gauche, les cheveux virevoltant, les yeux révulsés et la bouche entrouverte. Un filet de salive se balançait, suivant ses mouvements, au bout de son menton. Absorbée jusqu'aux tréfonds d'elle-même par son activité sans équivoque mais particulièrement désordonnée, elle ne nous avait pas entendues venir et s'abîmait tout entière dans le plaisir qu'elle se donnait.

Nous étions trop étonnées pour réagir. Clouées par la

surprise, nous observâmes donc à loisir, dans la pénombre de ce couloir éclairé par la seule lumière de la lune qui perçait difficilement la vitre poussiéreuse d'une imposte, le développement, l'épanouissement puis l'explosion d'une jouissance si sauvage qu'elle nous en laissa ébahies.

Nos orgasmes à nous étaient assurément animés, mais ça n'était rien à côté de l'espèce de barbarie qui émanait de tous les gestes de Judith. Elle n'avait pas l'air de se caresser mais de se battre. Et le combat qu'elle menait contre elle-même était d'autant plus impressionnant qu'il se déroulait en silence. Quand elle s'immobilisa enfin, nous nous regardâmes avec perplexité. Elle avait fermé les yeux et reprenait son souffle avec difficulté.

– C'est toi qui lui as montré notre cachette ? me chuchota Valérie.

– Non.

– Alors, pourquoi qu'elle est là ?

À cet instant, nous nous aperçûmes que Judith nous observait et Valérie lui demanda d'une voix dure :

– Hein ? Pourquoi t'es là ?

L'autre ne répondit pas, se mit debout, remonta sa culotte de pyjama et croisa les pans de la veste sur sa poitrine. Elle était encore rouge et décoiffée, mais elle présentait son air buté et impénétrable que toute la classe connaissait bien. Il lui avait valu quelques déboires avec certaines surveillantes. Valérie lui secoua durement l'épaule.

– Tu pourrais répondre quand je te parle !

– Je suis là parce que je vous regarde par le trou de la serrure chaque fois que vous faites l'amour…

– Tu veux dire que c'est pas la première fois que tu viens ?

Judith haussa les épaules.

– Alors tu nous espionnes, hein ? C'est ça ? Tu nous espionnes pour le cafarder à qui ?…

– Je vous espionne pas et je rapporte pas. Maintenant, laissez-moi partir ! dit-elle en se dégageant de l'emprise de Valérie.

– Ah ! non ! C'est trop facile ! J'aime pas les faux-culs dans ton genre et tu…

– … et moi je te déteste, l'interrompit Judith en criant brusquement. Quand tu jouis, tu ressembles à une grosse vache !

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus, Valérie lui avait asséné une baffe magistrale. Toutes deux s'empoignèrent comme des lutteuses. Je tentai de les séparer, mais ni l'une ni l'autre n'étaient décidées à m'écouter. Après quelques efforts infructueux, je reculai d'un pas pour suivre l'affrontement qui promettait d'être équilibré.

Valérie était plus lourde et plus puissante que son adversaire, mais celle-ci compensait son désavantage par sa rapidité et sa souplesse. C'est d'ailleurs sur une de ses prises par en dessous qu'elles s'écroulèrent sur le sol. Le choc restait indécis quand la veste de pyjama de Judith se déchira par le milieu du dos. Elle s'en débarrassa prestement pour ne pas être gênée par les lambeaux de tissu.

Mais à ce moment, sans doute galvanisée par la vue de ces petits seins qui remuaient dans tous les sens, Valérie planta ses ongles dans les tétons qu'elle tira de toutes ses forces. Immédiatement, le corps de Judith se figea comme si un coup de baguette magique l'avait paralysée.

Je voyais les doigts de mon amante pressant si fort les deux pointes que les jointures de ses phalanges en étaient toutes blanches. Judith avait cessé le combat et ses mains, loin de se défendre, restaient inertes sur le sol. On entendait sa respiration rapide, saccadée, de plus en plus

bruyante. Elle ne bougeait plus et ses yeux s'étaient révulsés.

Je ne comprenais pas la cause de ce changement, mais il était clairement visible. Pour mieux assurer sa prise, Valérie s'était assise sur le ventre de sa rivale et pinçait férocement le bout de ses nibards. Dans l'intention manifeste de lui faire avouer sa défaite. Pourtant, ce n'est pas du tout ce qui se produisit. Et mon amie en fut aussi étonnée que moi.

Le bassin de Judith se mit lentement à se balancer de droite à gauche puis de haut en bas tandis qu'une plainte doucement modulée sortait de sa gorge. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Ce que nous entendions n'était pas le geignement d'une vaincue sur le point d'implorer une grâce mais l'amorce d'un gémissement de volupté. Toute son attitude le confirmait.

– T'es une salope ! constata Valérie avec une pointe de surprise dans la voix.

– Oui… oui, je suis une salope… approuva Judith.

– Ça te fait jouir que je te pince les nichons…

– Oh ! oui… c'est bon !

Les ondulations de son bassin avaient pris une amplitude de croisière. Un mouvement de houle large et régulier. Si bien que Valérie, accroupie à califourchon sur son ventre, montait et descendait en cadence et paraissait trotter sur le cheval de bois d'un manège forain.

Mais elle ne lâchait pas pour autant les tétons dressés. Ils se coloraient d'un rouge sombre, profond, presque violet, et elle continuait à les martyriser avec un plaisir de plus en plus évident. Encouragée par Judith qui s'agitait vigoureusement en poussant des petits cris inarticulés.

D'où j'étais placée, je vis se former puis s'élargir une tache d'humidité à l'entrejambe de sa culotte de pyjama.

*
* *

Une heure après, Judith nous avait quittées et je parlais encore avec Valérie de la découverte que nous venions de faire. Allongées sur le matelas défoncé de notre repaire, nous n'en finissions pas de nous étonner. Qui aurait pu penser que la plus jeune et la plus timide de nos camarades de classe se comporterait de cette manière ?

– Moi, je te dis que c'est ça qu'on appelle une maso! estimait Valérie.

– Je dis pas le contraire, je dis que je comprends pas, lui répondais-je invariablement.

Maso était un terme courant de notre vocabulaire, mais à vrai dire nous n'en connaissions pas très bien le sens exact. On l'employait sans beaucoup de discernement. «T'es maso! » qualifiait presque automatiquement tous ceux qui acceptaient la moindre contrariété sans se rebeller. Pour nous, ça s'appliquait à quelqu'un qui se complaisait dans l'adversité. Sans plus.

Je ne savais même pas que le mot désignait une perversion sexuelle. Valérie, beaucoup mieux informée que moi dans ce domaine grâce à son cousin Jocelyn, m'apprit que la dénomination exacte était "masochisme" et que la pratique avait à voir avec le fouet et les tortures infligées à des prisonniers qu'on attachait de façons très compliquées.

– Surtout des femmes. Jocelyn m'a montré des photos une fois…

– Pourquoi des femmes ?

– Je sais pas. Mais elles étaient saucissonnées à pas pouvoir remuer le bout de l'oreille et y en avait d'autres

qu'étaient habillées avec des capes en cuir noir. Même qu'elles portaient des masques…

– Alors, tu vois bien que ça peut pas marcher pour Judith ton histoire. Elle était pas prisonnière, on l'a pas attachée et vous étiez en pyjama toutes les deux…

– C'est un truc symbolique, affirma Valérie.

Tout ce qu'elle ne comprenait pas clairement et qu'elle avait du mal à expliquer était proclamé "truc symbolique". Ça n'expliquait rien mais ça lui donnait l'impression de comprendre.

– Je veux bien, mais les femmes sur les photos, elles étaient en train de faire l'amour ?

– Non. Elles se faisaient fouetter!

– Ça marche encore moins. Judith, ce qu'elle voulait tout à l'heure, c'était prendre son pied… aussitôt que tu t'es mise à lui tripoter les nichons elle a arrêté de se battre avec toi et elle a tout fait pour s'envoyer en l'air…

– Ah! mais attention! attention!… je lui tripotais pas les nichons, je les pinçais… et drôlement fort!… je peux t'assurer qu'elle avait mal….

– Et toi, ça te faisait plaisir ?

Valérie me considéra en fronçant les sourcils. Comme si elle était subitement confrontée à un problème inattendu.

– Eh bien oui… oui, en fait!… maintenant que j'y repense, c'était agréable…

– Mais quel genre de plaisir ?

Elle fronça encore plus les sourcils avant de répondre.

– C'est difficile à dire… d'abord j'ai senti tout de suite que ça l'excitait et forcément ça m'a allumée… après y a eu autre chose mais je sais pas quoi… j'avais envie qu'elle ait encore plus mal…

– Et à moi aussi t'as envie de me faire mal ?

J'avais posé la question pour la forme. Valérie y répondit

par des baisers et des caresses. Elle venait de jouir quand Judith nous avait interrompues et, ensuite, elle avait joui encore une fois avec elle alors que pendant ce temps-là je n'avais rien eu. J'étais donc chaude comme de la braise et elle n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour me faire partir à mon tour.

Mais tout en me délectant des taquineries de sa langue qui m'incendiaient le clito, je me demandais quel plaisir avait bien pu éprouver Judith. À entendre la façon dont elle avait bramé comme une perdue à la fin de leur prestation, il devait être extra. N'empêche que je ne le comprenais pas et il ne m'attirait pas du tout. Mais il me troublait tout de même.

La même nuit, je fis un rêve dans lequel Judith me fouettait sur la piste d'un cirque. Toute la population de l'institution Saint-Jean-de-la-Croix avait pris place sur les gradins. Religieuses, enseignantes, surveillantes et élèves me contemplaient en se tordant de rire dans un brouhaha infernal.

Moi, j'étais nue au milieu de la cage aux fauves, et Judith me tournait autour en claquant un fouet immense qui me poursuivait sans m'atteindre. Le visage de Caroline m'apparut soudain en gros plan. Elle riait plus fort que les autres et criait que je méritais la mort en pointant vers le bas son pouce tendu. J'étais terrorisée, mais sa cruauté ne m'étonnait pas.

À côté d'elle, Agnès et Clémence s'embrassaient à pleine bouche sous le regard bienveillant de sœur Marie-Angélique tandis que les rires devenaient assourdissants. J'en éprouvai une tristesse si poignante que j'éclatai en sanglots. La poigne énergique de la Rouquemoute me tira du sommeil en me secouant l'épaule.

– Eh bien Camille ! Vous criez en dormant maintenant !

– Elle m'a fait peur, renchérit Caroline qui finissait de

s'habiller, j'ai cru qu'elle était malade. C'est pour ça que je vous ai appelée…

Je n'étais pas malade, mais la scène avec Judith et la conversation avec Valérie m'avaient impressionnées. En temps ordinaire, je ne me souvenais jamais de mes rêves alors que celui-ci restait bien vivace. Au point de me brouiller l'esprit et d'en vouloir à Caroline qui avait réclamé ma mort.

Et je n'étais pas la seule à avoir été troublée par notre aventure nocturne. À la récréation, Valérie vint me demander pourquoi Judith lui faisait la gueule. Alors qu'elles se brossaient les dents côte à côte dans les lavabos, elle lui avait dit qu'elle ne voulait plus lui parler et qu'elle avait intérêt à se tenir loin d'elle. Elle avait même répété qu'elle la détestait.

Ça ne m'étonna pas. Judith ne m'avait pas répondu quand je lui avais adressé la parole à la sortie du cours d'anglais. Elle était passée à côté de moi en détournant la tête. Mais j'étais habituée à ses sautes d'humeur et je n'y prêtais pas beaucoup d'attention. En revanche, Valérie était en colère.

– Elle est louf, cette fille ! On a pas été la chercher quand même ! Pour qui elle se prend ?

Je lui fis remarquer que si elle était maso, ceci pouvait peut-être expliquer cela. Nous reprîmes alors notre discussion de la nuit en dépit de la difficulté qu'il y avait à traiter un sujet aussi brûlant au milieu d'une cour de récréation. Valérie admit qu'elle-même n'en connaissait pas assez sur le masochisme pour expliquer la réaction de notre camarade. Mais où trouver des renseignements ?

Pendant l'étude du matin, j'avais consulté le dictionnaire et recopié la définition qu'il donnait du masochisme. « *Méd.* Perversion sexuelle par laquelle une personne ne

peut atteindre le plaisir qu'en subissant une souffrance physique, des sévices. »

– Tu vois bien que j'avais raison, triompha Valérie.

– D'accord, Judith est maso, concédais-je.

– Mais ça nous dit pas pourquoi elle est fâchée après nous ?

Elle semblait vraiment affectée. Après un temps de réflexion, je risquai :

– Peut-être qu'elle a honte ?

Valérie me considéra avec des yeux ronds. Depuis qu'elle avait découvert le plaisir avec Jessica, elle avait banni toute idée de honte de son cerveau. Plus exactement, puisque le sentiment ne lui était pas inconnu, elle refusait qu'il contrarie ne serait-ce que l'éventualité d'une jouissance.

– Elle a honte ? Mais pourquoi ? On n'a rien fait de mal…

Je la connaissais suffisamment pour savoir qu'il était inutile d'essayer de la raisonner. Pendant des années, les bonnes sœurs lui avaient seriné que tout ce qui avait trait au sexe et aux régions circonvoisines était le mal suprême. Néfaste aussi bien pour la santé physique que pour la santé mentale. Elle les avait crues avec la foi naïve et entière d'une enfant.

Puis, vers douze-treize ans, elle avait découvert toute seule la masturbation. Elle s'en était confessée. Le prêtre l'avait menacée des pires calamités si elle persistait. La peur l'avait retenue pendant des semaines mais elle avait recommencé. Tremblante et angoissée à la perspective des châtiments terribles qui ne manqueraient pas de s'abattre sur elle.

Il ne s'était rien passé. Elle avait donc pris l'habitude de se branler. Avec de plus en plus de plaisir et de moins en

moins de crainte à mesure que le temps passait. Le bel édifice de sa foi s'était graduellement lézardé. Il était déjà profondément miné de l'intérieur quand Jessica lui avait appris qu'on pouvait jouir à deux encore plus agréablement que toute seule.

Et toujours pas de punition divine. Ça avait été une révélation. Du jour au lendemain, elle avait jeté aux orties tout ce qu'on lui avait enseigné jusque-là en matière de morale. Au moins en ce qui concernait le sexe et les régions circonvoisines. Pire que ça, elle s'était persuadée qu'on l'avait trompée sciemment afin de la priver de plaisir. En conséquence, elle avait écarté toute idée négative sur le sexe et son utilisation et elle mettait les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu.

Pour elle, rien de ce qui procurait du plaisir ne pouvait être mauvais et c'est pourquoi elle fut sincèrement surprise quand j'évoquai la possibilité que Judith ait pu éprouver de la honte à être masochiste. Toutefois, ça ne répondait pas aux questions quant à sa conduite. Qu'elle estimait aberrante.

– Alors, tu crois que tous les masos sont comme ça ? C'est parce qu'elle avait honte qu'elle se planquait dans le couloir pour nous mater en douce et c'est aussi parce qu'elle a honte qu'elle ne veut plus nous parler aujourd'hui ? Mais c'est idiot…

Elle était d'autant plus décontenancée qu'elle était toute disposée à l'accueillir dans nos jeux. De mon côté, j'avais été médiocrement intéressée par leur jouissance batailleuse. Je n'aimais pas la violence, je craignais la douleur et je ne voyais pas la nécessité de faire souffrir pour obtenir quelque chose, le plaisir, que des caresses me donnaient à profusion. Mais Valérie avait été emballée et la réaction de Judith la laissait ahurie.

Elle venait d'entrapercevoir une jouissance inédite et elle supportait mal l'idée d'en être frustrée. Il lui fallait une explication. Juste avant la sonnerie, elle proposa comme une illumination :

– Si on demandait à la Rouquemoute ?

– T'es dingue ! Elle va nous interroger pour savoir comment on a entendu parler de ça !

– Je lui dirais que je l'ai lu dans un journal qui racontait l'histoire d'une fille masochiste…

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire plus. Mais à la cantine et pendant la récréation de l'après-midi, Valérie revint à la charge et je me laissai convaincre. La Rouquemoute remplissait accessoirement le rôle de grande sœur quand nous étions confrontées à des problèmes dont nous n'osions pas parler aux professeurs et encore moins aux religieuses.

*
* *

– Le quoi ?

– Le masochisme, hasarda Valérie, on a lu dans un journal que…

Elle ne poursuivit pas. Le sourire amical de la Rouquemoute s'était instantanément effacé, et elle nous observait avec un regard glacial.

– J'ai regardé dans le dictionnaire, commençai-je pour relayer ma copine, ils disent que…

– Bon. Si vous avez consulté le dictionnaire, vous en savez autant que moi.

Elle avait rassemblé les feuilles éparses qui traînaient devant elle sur la table et les tapotait nerveusement pour en faire un petit bloc bien régulier.

– Oui, repris-je, mais ils ne disent pas si…

– Alors, s'ils ne le disent pas, ce n'est pas moi qui vais vous le dire. J'écris une maîtrise d'histoire et je ne connais rien à la psychologie. D'ailleurs, il faut que je travaille et je n'ai pas le temps de répondre à vos questions…

Dans le dortoir, la plupart des filles étaient déjà couchées. Certaines lisaient et d'autres bavardaient à voix basse selon le code habituel. Caroline agenouillée au pied de son lit faisait sa prière du soir. Judith avait enfoui son visage dans son oreiller.

– Qu'est-ce qui lui a pris ? demanda Valérie au moment de nous séparer pour regagner notre lit.

Je haussai les épaules.

– Oh ! tu sais, elle est un peu barge…

Chapitre 9

Mes journées du dimanche étaient réglées comme du papier à musique. Après la messe à Saint-Jean-de-la-Croix, j'attendais monsieur Herminieux qui venait me chercher en voiture peu avant le déjeuner. Pendant le trajet pour aller chez lui, il m'interrogeait scrupuleusement sur l'évolution de mes résultats scolaires et me donnait des nouvelles de sa femme.

Je l'écoutais avec attention. Les fractures d'Émilienne, il m'avait appris qu'elle se prénommait Émilienne et permettait que je l'appelle Pierre-Henri, ne s'arrangeaient pas. Toutes les complications possibles répertoriées dans les encyclopédies médicales lui tombaient dessus les unes après les autres. Je compatissais en apparence à tant de malheurs mais j'en étais intérieurement ravie.

Plus longtemps la mère Herminieux resterait à l'hôpital et plus longtemps ce serait la tante Bernadette qui nous surveillerait. Or, celle-ci n'exerçait sur nous qu'un contrôle symbolique. Du moment qu'elle pouvait suivre ses différents feuilletons télévisés sans être dérangée, elle ne bougeait pas le cul du canapé du salon avant qu'il soit l'heure d'aller rendre une brève visite de courtoisie à sa belle-sœur.

Entre la fin du repas et cette heure impérative, cinq heures tapantes, elle ne décollait pas de devant la télé. Agnès, Clémence, Xavier et moi pouvions faire ce que nous voulions dans la chambre des jumelles, elle ne s'en souciait pas plus que de colin-tampon. Il était entendu que nous jouions à divers jeux de société et elle ne nous interrompait, assez rarement du reste, que pour inviter son fils à partager avec elle l'annonce des nouvelles amours de Barbara ou le dévoilement de l'énième fourberie de Dick. Nous en prîmes l'habitude.

Lors de notre première rencontre, Xavier s'était branlé devant nous et ce fut la première chose que les jumelles réclamèrent le dimanche suivant, sitôt que la porte de la chambre fut refermée. Clémence prétendit qu'elle en avait rêvé quatre fois dans la semaine. Flatté par cette attention, le cousin ne fit aucune difficulté pour ouvrir sa braguette et farfouiller dans son slip.

– Tu devrais te déculotter entièrement, conseilla Agnès, on verrait mieux et ce serait plus pratique pour toi…

– Oh ! non ! Si maman me réclame il faut que je puisse me rhabiller en moins de deux.

Il connaissait les exigences maternelles. Elle estimait que lorsqu'elle l'appelait pour assister à l'un quelconque des multiples rebondissements feuilletonnesques qui la tenaient en haleine, il devait rappliquer toutes affaires cessantes. Dans le cas contraire, peut-être serait-elle allée jusqu'à se déplacer pour s'enquérir de la raison de son retard ? Il n'en savait rien mais il ne voulait pas courir de risque. D'où l'obligation de quitter le moins possible ses vêtements.

Les jumelles furent ravies de découvrir son pénis souple et détendu. Elles n'avaient jamais assisté à la naissance d'une érection et suivirent avec attention les frémissements, tressaillements, sursauts puis cabrioles qui amenèrent la verge à son état de développement et de raideur maximum. Ce fut une affaire de quelques secondes.

– Mais on voit pas le bout comme dimanche dernier ! regretta Clémence.

– C'est parce que le prépuce le recouvre, expliqua son cousin, y a qu'à tirer comme ça, tout doucement…

Un sourire illumina le visage des deux sœurs à l'apparition du gland.

– Et tes coucougnettes, tu peux pas les sortir ? demanda Agnès.

Xavier extirpa ses couilles de son slip, cracha dans le creux de sa main et entreprit de se masturber. Après quelques moments de silence respectueux, plongées que nous étions dans la contemplation de cette main qui montait et descendait par à-coups vifs et nerveux, Clémence s'étonna :

– Mais pourquoi que tu vas si vite ?

– Parce que j'ai l'habitude comme ça !

– Et ça te fait pas mal de tirer la peau aussi fort ? voulut savoir Agnès.

– Non, au contraire…

Le cousin répondait de son mieux aux interrogations de ses cousines. On voyait aux nombreuses questions qu'elles posaient et à leur précision qu'elles y avaient pensé toute la semaine et en avaient préparé tout un stock. Certaines étaient judicieuses et d'autres plus ou moins oiseuses voire fantaisistes.

– Ça te fait plus d'effet quand tu remontes ou quand tu descends ?

– Alors, les coucougnettes, tu leur fais rien du tout ?

– Mais tu changes jamais de vitesse ?

– C'est important que tu frottes ton pouce sur le bout ?

– Et comment que tu sens que tu vas juter ?
– C'est du pipi qui coule ou c'est déjà du sperme ?
– Pourquoi tu fais une grimace comme ça ?
– Dis ? Tu nous préviendras quand ça te viendra ?
Xavier s'arrêta d'un seul coup.
– Ben ? Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Clémence.
– Il m'arrive… il m'arrive que si vous la fermez pas un peu, j'y arriverai jamais… si vous croyez que c'est facile…

Les jumelles se renfrognèrent. Leur cousin n'avait pas coutume de les rudoyer de la sorte. Mais, si elles n'ouvrirent plus la bouche pendant quelques minutes, l'éjaculation finale leur tira des exclamations admiratives devant la hauteur du jet. Moi, c'était le temps qu'avait pris l'opération qui me laissait pensive. Six minutes montre en main. J'avais chronométré. Arnaud ne m'avait pas habituée à une telle retenue.

Et c'est ainsi que chaque dimanche après-midi débutait invariablement par une branlette de Xavier. Ses cousines étaient emballées par le jaillissement du foutre mais elles restaient néanmoins à bonne distance des éclaboussures. Pour ma part, je contemplais ces mini-geysers avec nostalgie sans rien oser entreprendre.

Évidemment, les choses ne pouvaient pas en rester là. Xavier exigea rapidement que nous lui montrions notre foufounette. Comme Agnès et Clémence étaient un peu gênées et hésitaient à passer à l'acte, je fus la première à me déculotter. Elles suivirent mon exemple.

J'eus un choc en découvrant leurs deux fentes exactement semblables. Depuis l'aspect général jusqu'à l'implantation des poils sur le pubis, les ciselures des lèvres et le volume du clitoris. Sans parler des nuances de coloris. Rien ne permettait de les distinguer l'une de l'autre.

J'aurais dû m'en douter, bien sûr, puisqu'elles étaient

des vraies jumelles, parfaitement identiques pour tout le reste. Mais c'était tout de même troublant. Surtout qu'elles s'exposaient côte à côte, sagement allongées sur un lit et la jupe soigneusement relevée pour ne pas faire de faux pli.

Xavier nous examina et nous tripota toutes les trois sans manifester l'intention de nous caresser ni de nous faire jouir. Agnès et Clémence, hormis quelques tortillements et soupirs éloquents quand ses doigts se faisaient plus précis, n'en parlèrent pas non plus. Je n'étais pas assez hardie pour le réclamer, encore moins pour l'imposer. Même si un pressant besoin de prendre mon pied me tordait le ventre.

En revanche, il proposa que nous le masturbions. J'en mourais d'envie et les jumelles désiraient observer avant de se risquer. Malheureusement, mon apprentissage plus que réduit avec Arnaud à cause de sa prodigieuse rapidité ne m'avait pas enseigné grand-chose. Mon premier essai fut un échec total. Je serrais trop fort, ou pas assez, me montrant incapable d'accompagner le coulissement de la peau du souple mouvement de poignet nécessaire à la réussite de l'exercice.

Pourtant, à voir l'aisance avec laquelle Xavier se branlait, je n'aurais jamais cru que ce soit si difficile. Commença alors un cours de masturbation masculine qui dura toute l'après-midi. Le professeur était compétent et patient. Il ne ménagea ni ses conseils ni ses explications.

Sous l'œil attentif d'Agnès et Clémence qui n'en perdaient pas une miette, j'appris à moduler au plus juste la pression de mes doigts le long de la colonne ainsi qu'à rythmer leurs glissements comme il convenait. C'était, si l'on peut dire, un coup de main à prendre.

Les premiers soupirs de contentement de Xavier m'indiquaient que j'étais sur le bon chemin quand la voix de tata Bernadette nous tomba dessus comme si elle provenait

d'une autre planète. Nous nous figeâmes instantanément et Xavier murmura à voix basse mais avec énergie : « merde ! elle fait chier !... »

Il fallait absolument, criait-elle depuis le salon, qu'il constate de ses yeux à quel point Jennifer était déloyale avec Tom puisque la perfide venait de donner un rendez-vous à William dans le but de lui vendre les actions de la clinique de San Diego juste au moment où Barbara apprenait qu'elle était enceinte. La situation était tendue au plus haut point dans le poste de télé.

Nous étions si loin de ces péripéties feuilletonnesques que nous restâmes pendant quatre ou cinq secondes immobiles et stupides. Moi, toujours cramponnée à la bite de Xavier qui avait acquis une dureté prodigieuse et n'attendait plus que les derniers va-et-vient pour se vider de sa sève.

– Viens vite mon chéri, ordonna tata Bernadette d'une voix impatiente, sinon tu vas manquer le meilleur...

Le chéri, mal revenu des hauteurs où il planait, parvint non sans mal à caser sa trique dans son pantalon. La bosse demeurait très révélatrice. Il se mit debout et son pull-over trop long retomba, l'enveloppant comme une houppelande. C'est alors que nous comprîmes pourquoi il le portait en permanence. Les interruptions maternelles l'avaient conduit à utiliser ce camouflage.

Il bandait encore quand il revint et j'avais à peine entouré sa queue de mes doigts qu'il gicla inopinément en m'aspergeant le front. C'était la première fois que je masturbais véritablement un garçon et je ne fus pas peu fière du résultat. Évidemment, Agnès et Clémence étaient impatientes de m'imiter, mais Xavier se ressentait de son érection prolongée qui l'avait fatigué et l'heure de la visite à madame Herminieux approchait.

Elles se rattrapèrent le dimanche suivant. Elles se rattrapèrent même si bien que leur cousin éjacula trois fois de suite et elles l'auraient même contraint à un quatrième voyage consécutif s'il n'avait pas protesté. Le contact de son sexe semblait les transcender et elles firent preuve au premier coup d'une dextérité admirable dans l'art de la branlette.

Elles avaient attentivement écouté ses conseils et minutieusement observé mes propres erreurs pour ne pas les reproduire. Les principes pédagogiques inculqués depuis dix ans par leurs parents portaient leurs fruits. Les jumelles apprenaient vite et retenaient tout. Comme elles étaient en outre désireuses de bien faire, le résultat ne pouvait pas manquer d'être exemplaire.

Je sentis que si je ne réagissais pas, je perdrais assez vite mon prestige à leurs yeux. Profitant de l'instant d'accalmie consécutif à la dernière éjaculation, je pris le pénis dans ma bouche. Xavier poussa un cri en sursautant. Agnès et Clémence me regardèrent avec des yeux écarquillés par la surprise. Je m'en moquais, mes papilles avaient immédiatement reconnu la saveur qui m'avait tant plu avec Arnaud.

En quelques secondes, le sexe jusque-là mollement assoupi retrouva toute sa vigueur. Je le laissai lentement ressortir en guettant en douce la réaction de mes compagnes. Elles s'étaient rapprochées et leurs yeux luisaient d'un étonnement qui faisait place à de la convoitise. Le gland se dégagea de mes lèvres avec le plop sonore d'une bouteille qu'on débouche.

Je l'inclinai en direction de Clémence qui regarda sa sœur, me regarda et l'absorba en ouvrant toutes grandes ses mâchoires. Le corps de Xavier tressautait comme s'il était branché sur le 220 et il émettait de curieux couinements aigus. Puis Clémence à son tour tendit la verge bandée vers

Agnès qui l'engloutit en fermant les yeux. Xavier murmura d'une voix expirante :

– Arrêtez !... arrêtez !... je vais juter...

Alors, n'y tenant plus, je repoussai la suceuse de l'épaule et enfournai le membre jusqu'à ce que mon nez frôle les poils blonds et bouclés. Xavier cria en se tendant comme un arc. La queue vibra entre mes lèvres. Énorme friandise fourrée de crème sur le point d'exploser et de perdre sa liqueur.

Le sperme inonda ma bouche et coula dans mon gosier. C'était toujours aussi succulent.

Après ce coup d'éclat, nous restâmes un moment sans parler. J'étais moi-même étonnée par mon audace, Xavier cuvait sa jouissance avec un sourire idiot et les jumelles me jetaient de brefs coups d'œil circonspects et perplexes. Nous avions conscience d'avoir franchi un cap et accompli quelque chose d'important sans chercher à l'exprimer.

Au bout de deux ou trois minutes de silence embarrassé, le téléphone sonna. Nous entendîmes les marmonnements de tata Bernadette et soudain sa voix éclatante :

– Camille ! C'est pour toi !... Pierre-Henri veut te parler...

C'était si inattendu que je sortis de la chambre en toute hâte. Monsieur Herminieux m'expliqua, longuement comme à son habitude, qu'à la suite de je ne sais quel contretemps, il ne pourrait pas me raccompagner à l'institution. Il avait pris toutes ses dispositions avec sa sœur.

– C'est d'accord, me dit tata Bernadette, je te raccompagne, mais comme ça m'arrange de partir plus tôt, on va y aller tout de suite. Prépare-toi...

Puis elle se pencha vers moi et ajouta :

– Essuie-toi la bouche ! Tu as bavé et tu as de la salive au coin des lèvres...

Je passai le dos de ma main sur ma bouche en rougissant sans répondre. Je ne pouvais pas lui dire que ça n'était pas de la salive, mais le foutre de son fils.

Le dimanche suivant, Xavier ne vint pas. Son père était passé le prendre à l'improviste pour l'emmener au ski. Après le repas, les jumelles et moi nous retrouvâmes dans leur chambre, un peu désemparées par l'absence du cousin. Clémence rompit le silence pour dire comme si c'était une évidence un peu dégoûtante :

– Dimanche dernier, tu as tout avalé.

Je me contentai de hocher la tête.

– Pourquoi t'as fait ça ?

Je haussai les épaules.

– Tu l'avais déjà fait ? demanda Agnès.

– Non.

– À quoi ça ressemble ?

Je fis semblant de réfléchir quelques secondes.

– À du blanc d'œuf pas cuit et un peu salé.

Les deux sœurs froncèrent imperceptiblement le nez. Puis le silence s'installa à nouveau.

– Tu nous as pas dit pour ton amie, reprit Agnès au bout d'un moment. Ce que vous faisiez quand vous étiez ensemble...

Heureuse de cette diversion, je leur parlai de Caroline. De nos confidences et de nos caresses. Elles ignoraient qu'elle m'avait quittée et je ne voulais pas leur apprendre. Je l'évoquais donc comme si notre amour existait encore et, au fur et à mesure que je parlais, une boule déplaisante se formait dans ma gorge en même temps que je revivais certaines des scènes que je décrivais.

– C'est bête que tu aies déjà une amie, murmura Clémence comme pour elle-même.

Cette simple réflexion me fit revenir sur terre.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Parce que j'aimerais bien être ton amie…

Après un rapide coup d'œil, elle avait parlé tout bas, en gardant les yeux baissés. Son aveu me bouleversa. Je pris sa main et caressai son visage du bout des doigts. Nos bouches s'approchèrent l'une de l'autre avec une lenteur merveilleuse et, juste avant que nos lèvres se touchent, elle chuchota très bas : « J'ai jamais embrassé… »

Le reste se perdit dans notre baiser. Il fut doux, long et fragile. Je n'avais pas imaginé que l'une des jumelles pût souhaiter entretenir avec moi des relations plus intimes que celles que nous avions. Les jeux auxquels nous nous livrions en compagnie de Xavier étaient clairement dictés par la curiosité. Jamais un sentiment n'était venu s'y mêler.

E,t tout à coup, Clémence se pelotonnait dans mes bras, m'ouvrait sa bouche et cherchait ma langue avec la sienne. Cet abandon représentait bien plus qu'un jeu sexuel. Tout dans son attitude et dans ses gestes trahissait quelque chose de plus profond que la curiosité. Une émotion et une tendresse qui l'engageaient plus loin qu'une camaraderie affectueuse. Comme une déclaration d'amour informulée. J'étais touchée par cette révélation.

Quand notre baiser s'acheva, je m'aperçus qu'Agnès s'était installée devant son bureau et nous tournait le dos.

Sa sœur, blottie contre moi, frissonnait par à-coups en me serrant la taille. Je déboutonnai son corsage. Ses seins minuscules, pointaient comme des mamelles de chevrette terminées par des tétines d'un brun-rouge presque violet. Elles s'étirèrent dès que je les saisis entre mes lèvres pour les aspirer.

Lorsque je dégrafai la jupe plissée sur le côté, le ventre se porta à ma rencontre d'un geste gauche. J'en profitai pour glisser le slip le long des cuisses qui tremblaient légè-

rement. Puis je fourrai mon nez dans l'épaisse fourrure cuivrée qui couvrait le mont de Vénus et débordait en mèches rousses sur le bas du ventre et l'intérieur des cuisses. Elle était tiède et odorante.

Au moment de plonger ma bouche dans l'amorce de la faille, je relevai les yeux et croisai le regard de Clémence. Son visage était crispé comme par la crainte d'une douleur. Mais elle me fixait avec intensité et ses yeux exprimaient une attente tellement inquiète que j'eus la certitude que je commettrais une faute impardonnable si je n'accédais pas à sa demande muette. Il fallait que je prenne le cadeau qu'elle m'offrait de toute son âme.

Elle frissonna longuement quand ma langue glissa au centre de sa fente. Je goûtai sa chair brûlante, humide et d'une onctuosité qui me fit perdre la tête. Elle écarta largement ses cuisses d'un mouvement brusque en soulevant ses reins avec impatience.

Sans réfléchir plus longtemps, je pris dans ma bouche le berlingot dressé de son clitoris. Un grondement assourdi mais violent prit naissance dans sa gorge et se répercuta jusque dans son ventre. Son bassin dansait un chahut désordonné. Elle agrippa mes cheveux à poignées tandis que ses membres se raidissaient à la limite du supportable.

Un peu plus tard, elle m'attira à côté d'elle pour baiser mes lèvres. Les macarons qui emprisonnaient ses cheveux s'étaient défaits et son visage s'animait, transfiguré par le plaisir et rayonnant d'une joie qui la faisait ressembler à une petite fille. Nous chuchotions à voix basse mais j'étais gênée par la présence d'Agnès qui nous tournait toujours le dos et ne bougeait pas d'un millimètre.

– C'est embêtant pour ta sœur, murmurai-je à l'oreille de Clémence.

– Ben oui… mais c'est elle qui a perdu !

– Qui a perdu quoi ?

Je ne voyais pas de quoi elle parlait.

– On a tiré à la courte paille et elle a perdu !

Je ne comprenais pas mieux.

– Mais vous avez tiré à quel sujet ?

Clémence me fit une grimace malicieuse.

– On n'arrivait pas à se décider pour savoir laquelle serait la première à te demander… finalement, on l'a joué à la courte paille !

J'en restai bouche bée. Ce que j'avais pris pour un abandon spontané était le résultat d'une discussion mûrement réfléchie entre les jumelles.

– Tu veux dire qu'elle aussi elle a envie de faire l'amour avec moi ?

– Bien sûr ! Tu comprends, on ne sort jamais et on n'a pas d'amies… alors, dès qu'on a su que tu allais venir, on s'est dit que c'était l'occasion ou jamais…

– Vous y aviez pensé avant de me connaître ?

J'étais abasourdie.

– Oh ! ça faisait longtemps qu'on en parlait…

À cet instant, Agnès se tourna vers nous.

– Tu comprends, nous on peut pas le faire. On se connaît trop puisqu'on est jumelles… c'est pas marrant… on voulait essayer avec une autre fille.

– Je croyais que vous vous intéressiez à Xavier ? m'étonnai-je.

– Bof ! répondirent-elles ensemble.

Puis elles m'expliquèrent qu'elles avaient trouvé rigolo d'observer Xavier quand il se branlait et de le voir juter. Ça leur avait montré des choses. De même en apprenant à le masturber. Ça pouvait toujours servir pour plus tard. On ne sait jamais. Mais ce dont elles avaient vraiment envie, c'était de faire l'amour avec une fille.

– D'ailleurs, souviens-toi pour Xavier, c'est toi qui as commencé ! fit remarquer Clémence.

Il était évident qu'à la suite de telles confidences, je ne pouvais pas faire moins que de sucer Agnès après avoir sucé sa sœur. C'était loin de me déplaire. Une chose me frappa, c'est que l'une et l'autre jouissaient exactement de la même manière.

Avec une sorte de rudesse qui les prenait soudainement, un abandon brusque, un grondement guttural comme un rugissement étouffé, des mouvements circulaires du bassin ponctués de coups de reins heurtés et, pour terminer, une tension de tous les muscles qui annonçait l'orgasme et précédait de peu l'écroulement final.

Toutes deux me rendirent la politesse. Séparément dans un premier temps, ensemble par la suite. Et l'après-midi passa ainsi, dans une découverte passionnée de toutes les figures et combinaisons que trois filles ardentes peuvent composer avec un minimum de méthode et d'imagination. Nous étions guidées autant par l'attrait du plaisir que par l'essai de postures inhabituelles et parfois difficiles à mettre en œuvre. Mais la souplesse de nos quinze ans compensait largement notre inexpérience.

Quand tata Bernadette nous appela pour nous conduire à la visite rituelle d'Émilienne Herminieux, elle nous fit remarquer que nous ressemblions à trois zombies échappés d'une cérémonie vaudou. Il est vrai que nous avions quelque peu les jambes flageolantes, l'air hébété et les yeux battus.

– Quand vous jouez au Monopoly avec Xavier, constata-t-elle avec un sourire attendri, vous n'êtes pas si fatiguées !

Elle n'avait pas tort. Sauf qu'avec Xavier on ne jouait pas au Monopoly non plus.

En revenant à l'institution, dans la voiture de Pierre-Henri Herminieux pour une fois silencieux, je songeai que ma vie était décidément curieuse. J'avais toujours été attirée par les garçons et je l'étais encore. Je préférais leur fréquentation à celle des filles. En ce qui concernait le sexe, ils me semblaient plus intéressants qu'elles et même, à vrai dire, les seuls dignes de mon attention.

Enfant, j'avais été fascinée par le zizi de mes frères, jeune adolescente par le pénis d'Arnaud malgré ses performances fantasques. Maintenant, la verge de Xavier occupait beaucoup de mes pensées. Elle me passionnait davantage que les foufounes de mes compagnes. D'ailleurs, avant d'intégrer l'institution Saint-Jean de la Croix, je n'avais jamais imaginé entretenir avec mes camarades féminines d'autres relations que de pure amitié.

Pourtant, depuis mon entrée en pension, j'accumulais les aventures avec des filles. Caroline puis Valérie et maintenant Agnès et Clémence me détournaient de la voie que mon naturel et mes goûts spontanés m'avaient tracée. Oh! je ne m'en plaignais pas, le plaisir que je prenais avec elles était savoureux. Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver une pointe de dépit en face de ces coups du sort qui plaçaient sur ma route des filles complaisantes au lieu des garçons dont je rêvais…

CHAPITRE 10

À la pension, je me détachai peu à peu de Valérie et Judith. Ces deux-là s'étaient admirablement rencontrées. Pendant la journée, elles feignaient de s'ignorer et se retrouvaient régulièrement la nuit pour se livrer à l'exercice qui les comblait autant l'une que l'autre: se foutre de formidables peignées avant de s'envoyer en l'air. Pour ces combats érotiques, elles utilisaient le vieux cagibi derrière les douches.

J'y assistai quelquefois, surtout au début. Valérie sortait invariablement gagnante de leurs luttes féroces puisqu'aussi bien c'était le but qu'elles recherchaient: la victoire de l'une et la défaite de l'autre. Elle s'arrangeait toujours, après une mêlée assez confuse, pour immobiliser Judith au bout de quelques minutes, lui agripper le bout des nichons et le pincer cruellement. C'était une figure obligée et le signal pour passer à la seconde phase de l'opération.

Ensuite, la vaincue se branlait en se frottant frénétiquement contre la cuisse de sa compagne et parvenait ainsi à l'orgasme. Elle criait, balbutiait quelques mots sans grande signification en tremblant comme une feuille et s'écroulait

subitement. Puis elle disparaissait avec la vivacité d'une souris qui regagne son trou.

Le spectacle m'avait intéressée dans les premiers temps, mais sa répétition immuable me lassa assez vite. Les deux filles y trouvaient leur plaisir, m'invitaient parfois à les rejoindre et ne comprenaient pas mes refus. Mais je ne voyais toujours pas pourquoi je devrais souffrir ou faire souffrir pour éprouver de la jouissance. Je trouvais les caresses plus agréables et elles me suffisaient amplement.

Donc, je me plongeai de plus belle dans le travail, un peu dépitée de me retrouver seule une fois de plus et réduite à des branlettes qui, pour être agréables, n'en demeuraient pas moins monotones. Un jour, Valérie me tendit une enveloppe en disant simplement : « C'est de la part de Jocelyn. »

Camille,

Il faut que je te parle. C'est important. Je t'attendrais tous les soirs de cette semaine de minuit à minuit et demi dans le petit gymnase. Surtout ne dis rien à personne, même pas à Valérie. Viens, s'il te plaît.

Jocelyn.

C'était la première fois qu'un garçon m'écrivait. Et pour un rendez-vous clandestin en outre. Je fus intriguée. À l'exception de notre brève rencontre, Jocelyn m'était pratiquement étranger. Mais j'avais tant et tant entendu sa cousine m'en parler que j'avais l'impression de le connaître depuis longtemps. Elle n'en disait que du bien et je la soupçonnais d'être amoureuse de lui.

Je savais comment aller par des couloirs détournés au petit gymnase qui séparait le pensionnat des garçons de celui des filles. Mais c'était une partie des bâtiments que je connaissais mal. Dans l'obscurité, j'eus quelques difficultés à l'atteindre et mon cœur cognait dans ma poitrine quand je poussai la porte.

– Psst ! C'est toi, Camille ?

Il était assis sur un banc. En distinguant sa forme sombre, et sans doute aussi à cause du silence dans lequel sa voix avait résonné, je pris soudain conscience que nous étions en train de commettre une action rigoureusement interdite. Si quelqu'un nous surprenait, nous serions immédiatement renvoyés. Je n'y avais pas pensé avant cet instant et je frissonnai.

– Tu as froid ?

– Non, j'ai les jetons.

– T'inquiète pas, on craint rien. C'est Distrait qui est de service et il verrait pas un éléphant dans un couloir…

– Tu voulais me parler ?

– Ben ouais… je voulais te dire que t'étais une fille bien… en fait, je veux te le dire depuis des semaines mais j'osais pas…

Ce compliment inattendu et cet aveu de timidité tout aussi inattendu me laissèrent bouche bée. Il continua.

– Y en a pas beaucoup qui auraient réagi comme toi… j'en connais plein qui auraient fait des histoires pas possibles… alors que toi, t'as été vachement cool et t'as rien dit du tout… t'es vraiment une fille bien…

– Mais de quoi tu parles ?

Je m'en doutais un peu mais j'avais eu le temps de me reprendre et je voulais l'entendre de sa bouche.

– Ben, tu sais bien quoi !… ce qui s'est passé…

– Quand tu es venu dans mon lit ?

– Ouais… écoute, joue pas les idiotes, Valérie m'a raconté plein de trucs sur vous deux, alors t'as pas besoin d'avoir peur de moi. Moi non plus, je bavasse pas…

Je n'avais pas peur de lui et je me doutais de ce que sa

cousine lui avait dit. En fait, depuis que j'avais reçu son mot, je ne pensais qu'à une chose: recommencer en sa compagnie ce que je faisais tous les dimanches avec Xavier. Mais si possible en mieux et débarrassée de la présence des jumelles. Elles avaient tendance à accaparer leur cousin et à me réduire au rôle de spectatrice.

J'étais résolue à brusquer les choses si Jocelyn ne comprenait pas assez vite mes avances. Mais je fus prise tout à coup d'un accès de timidité inexplicable. J'avais envie qu'il m'embrasse et qu'il me pelote mais je n'osais pas lui demander. Je craignais de faire un faux-pas.

– Pourquoi tu dis rien ? Tu es fâchée ?

Sur les derniers mots, il se tourna vers moi et posa une main sur mon épaule. En un éclair je fus dans ses bras et lui tendis ma bouche. Premier contact fébrile et un peu maladroit. Aux battements de son cœur contre ma poitrine, je m'aperçus qu'il était aussi ému que moi. Nos bouches s'apprivoisèrent peu à peu et le glissement de sa langue sur mes lèvres me fit passer un frisson dans le dos.

Ses mains s'étaient glissées sous mon pyjama et tâtonnaient sur mes nichons et mon ventre. Il avait les doigts glacés et malhabiles mais ça m'importait peu. Il me caressait, c'était tout ce qui comptait. Il tripota nerveusement mes tétons et les pinça sans trop de douceur.

Après avoir palpé mes reins, son autre main contourna mes hanches pour se diriger vers le bas de mon ventre. Malheureusement, ma position ne me permettait pas d'ouvrir les cuisses et, le temps que j'en change, il me tira douloureusement les poils en cherchant à descendre mon pantalon. Je m'en moquais. Il me touchait et c'était ce que je désirais.

Xavier en effet ne nous touchait pratiquement jamais. Pas plus Agnès ou Clémence que moi. Mes tentatives pour

le provoquer avaient été des échecs. Et les caresses des jumelles ne m'apportaient pas le même trouble ni le même plaisir que celles d'un garçon. Je n'en avais plus connu depuis Arnaud. Les attouchements de Jocelyn, pour empotés qu'ils soient et un peu trop brusques à mon goût, me procuraient tout de même du plaisir.

Sa brutalité ne dura pas. Peut-être avait-il été malhabile parce qu'il craignait un refus de ma part ? Quoi qu'il en soit, mon consentement évident le rassura pleinement. Il devint entreprenant et ouvrit mon pyjama pour sucer les bouts de mes seins. Je passais la main dans ses cheveux en cambrant le dos pour mieux offrir ma poitrine. Il m'avait si bien chamboulé l'esprit que je pensai seulement à cet instant à l'avertir d'une chose capitale.

– Je te préviens, je baise pas.

– Pourquoi ? Tu es vierge ?

– Oui. On se caresse autant que tu veux, mais je vais pas plus loin…

– D'accord, d'accord…

Il aspira à nouveau mes tétons entre ses lèvres et je me laissai envahir par le plaisir. J'étais tranquillisée. Un geste involontaire mit ma main en contact avec son ventre. Sa peau était douce et tiède. Je sentis sous mes doigts les boucles de sa toison et je me faufilai par l'ouverture de son pantalon de pyjama. Tout son corps se mit à trembler.

– Ah ! oui, Camille !… branle-moi…

Je saisis sa verge. Elle était molle. Souple et lisse comme un morceau de caoutchouc. J'eus un instant d'affolement. Xavier m'avait enseigné la technique de la branlette sur un pénis en érection, mais qu'en était-il quand le garçon ne bandait pas ? Devait-on effectuer les mêmes gestes ? Et comment faisait-on exactement ? Fallait-il empoigner fermement au risque d'étrangler ou bien au contraire

effleurer avec délicatesse ? Un va-et-vient énergique était-il nécessaire ou plutôt de légers frôlements alanguis ?

Dans l'incertitude, j'optai pour un moyen terme et serrai doucement le tuyau flasque et tiède. Il n'y eut aucune réaction. J'agitai mes doigts en quelques timides allées et venues de masturbation approximative sans percevoir de changement notable.

Jocelyn avait cessé de me peloter et de m'embrasser. Il ne me touchait même plus. Adossé au mur, il soufflait comme un phoque en fixant d'un air stupide le remue-ménage occasionné par ma main. Mais son sexe restait désespérément avachi. Un soupçon me vint en me rappelant les mésaventures d'Arnaud.

– Tu as déjà juté ?

Il eut un sursaut d'indignation.

– Bien sûr que non puisqu'on vient à peine de commencer !

Je m'abstins de lui dire que depuis qu'il m'avait roulé un patin, mon amoureux de Greuilly aurait déjà eu le temps d'éjaculer au moins trois fois. Mais Jocelyn n'avait jamais entendu parler d'Arnaud et ça n'était pas le moment d'aborder le sujet.

– Alors ? Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est moi qui m'y prends mal ? Dis-moi comment je dois faire, j'ai pas tellement l'habitude…

– Non, non… c'est moi mais je comprends pas… depuis deux mois j'ai une gaule d'enfer chaque fois que je pense à toi… et là… là… je sais pas… c'est… c'est… je sais pas quoi dire…

Sa voix avait grimpé dans les aigus et il semblait sur le point d'éclater en sanglots. Son désarroi m'attendrit.

– Mais c'est pas grave… il paraît que ça arrive souvent…

J'avais instinctivement adopté un ton apaisant et consolateur. En réalité, érection ou pas, j'aurais bien aimé qu'il continue à m'embrasser et à me peloter. Mais il n'y semblait plus disposé du tout. Il ne songeait qu'à son sexe qui ne pouvait pas durcir et bredouillait des excuses piteuses en gigotant fébrilement sans obtenir de résultats.

– Dis-moi si je peux faire quelque chose pour t'aider ? insistai-je.

Il soupira profondément et dit d'une petite voix hésitante :

– Tu veux bien la prendre dans ta bouche ?

Sa proposition ne pouvait pas me faire plus plaisir. D'abord, j'en avais envie et ensuite, avec la fougue et les illusions de mes quinze ans, je m'imaginais qu'il banderait en quelques secondes si je le suçais. Le résultat était garanti puisque dans notre mythologie adolescente le pompier passait pour la suprême caresse.

L'opinion commune des filles du dortoir était qu'aucun homme ne pouvait résister à une fellation. Encore qu'entre nous, nous ne l'appelions jamais ainsi mais plutôt une pipe, une turlute ou une sucette. Le seul vrai problème étant de se retirer à temps. En tout cas avant que le garçon n'éjacule car il ne pouvait pas s'en empêcher. C'était l'avis unanime. Mes expériences avec Arnaud et Xavier m'inclinaient à le croire.

Au lieu de répondre à Jocelyn, je me courbai sur son ventre, ouvris son pantalon de pyjama, soulevai au creux d'une main le paquet de ses couilles et absorbai son pénis flexible jusqu'à ce que ses poils chatouillent le bout de mon nez. Il avait dû se briquer avec soin juste avant de venir car il sentait fort le savon et la peau fraîchement lavée.

Il poussa une plainte déchirante en écartant les cuisses et en soulevant le bassin. Il me sembla que le membre qui

emplissait ma bouche gonflait légèrement. Je le fis coulisser entre mes lèvres en prenant bien garde à ne pas l'effleurer avec mes dents. Xavier m'avait assez seriné que c'était le b.a.-ba de l'exercice. Et j'accomplis ainsi une bonne dizaine d'allers et retours avec toute la persuasion dont j'étais capable.

Jocelyn gémissait en accompagnant ma succion de petits coups de reins vifs et brouillons. Mais je me rendis vite à l'évidence. Sa verge avait peut-être un peu augmenté de volume mais elle était toujours aussi inconsistante. Dépourvue de la moindre rigidité. Souple et élastique comme un morceau de viande inerte. Elle n'était manifestement pas disposée à durcir.

Je n'en éprouvais aucune déception. Mâchonner cette chair tiède et vivante qui roulait entre mes joues comme un énorme marshmallow insipide me procurait tout de même du plaisir. Et dans le fond, je n'étais pas fâchée que Jocelyn ne puisse pas bander. C'était la certitude qu'il ne pourrait pas me baiser et que mon pucelage n'avait rien à craindre. Si seulement il avait repris ses caresses, j'aurais été parfaitement contente.

Mais il n'y songeait pas. Sa défaillance l'obsédait. Finalement, je fus obligée de m'avouer vaincue et d'abandonner son sexe. Mes efforts étaient visiblement inutiles. Et en plus, j'avais un début de crampe dans la mâchoire à force d'ouvrir démesurément la bouche. Je fis discrètement quelques mouvements de mastication pour me désengourdir. Puis nous restâmes quelques minutes côte à côte sans dire un mot.

Jocelyn ruminait son échec et moi mon impuissance. À moins que ce ne soit le contraire. Il n'esquissa plus un geste dans ma direction et nous nous quittâmes assez froidement. Lui en colère contre lui-même et moi dépitée

par cet échec dont je m'estimais en partie responsable. Je repris le chemin du dortoir des filles. Mais j'étais encore préoccupée par son incapacité à bander. J'y voyais surtout le résultat de mon ignorance et de mon manque de savoir-faire.

Absorbée dans mes pensées et vraisemblablement trompée par l'obscurité et ma mauvaise connaissance des lieux, je me perdis dans le dédale des couloirs. Au moment où j'essayai de me repérer, une voix me glaça de terreur.

– Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ?

Instinctivement, je tentai de me dissimuler dans une encoignure. J'étais perdue. Prise sur le fait. Surprise en pleine nuit dans la partie de la pension réservée aux garçons. Après ma mésaventure de la rentrée, j'allais être impitoyablement renvoyée. La voix reprit :

– C'est inutile de vous cacher, mon garçon, je vous ai vu.

En un éclair, j'entrevis une lueur d'espoir. La voix était celle de Distrait et, d'après ce qu'il venait de dire, il croyait avoir affaire à un garçon. Tout le monde savait qu'il était plus bigleux qu'une taupe myope et généralement assez accommodant. Avec beaucoup de chance, je pourrais peut-être le tromper ou l'amadouer.

– Je me suis perdu en allant aux toilettes, monsieur, murmurai-je avec des sanglots et en tentant maladroitement de grossir ma voix.

– Ah ! Vous êtes là ! Savez-vous que vous n'avez rien à faire…

– Mais c'est pas de ma faute, monsieur, je me suis perdu… et le père Birbois a dit que si j'avais un nouveau rapport il me collerait tous les samedis jusqu'aux grandes vacances…

J'avais débité cette petite tirade moitié suppliant et

moitié pleurant. Des vraies larmes qui m'étaient venues naturellement. Distrait s'approcha de moi et je me renfonçai encore un peu plus dans l'obscurité.

– Bon, bon… je n'ai pas dit que je ferais un rapport… mais où êtes-vous donc ?… je ne vous vois pas…

Il était assez près pour me toucher mais il l'ignorait. L'obscurité et sa myopie me servaient admirablement. À l'instant où j'allais bondir de côté pour m'échapper, il fit un pas dans le même sens. Je me jetai littéralement dans ses bras. S'ensuivit une courte lutte avant que nous tombions tous les deux sur le sol d'où s'éleva un nuage de poussière.

– Mais vous êtes un vrai petit démon ! Pourquoi avez-vous peur de moi ? Je ne vous veux pas de mal, bien au contraire…

Et tout en parlant, il me tripotait les fesses en se collant contre moi. Je me souvins alors des rumeurs qui couraient sur son compte. On disait que Distrait aimait les garçons et ceux-ci évitaient avec soin de se trouver seuls avec lui. S'il découvrait que j'étais une fille, je n'échapperais pas au renvoi. Je décidai de jouer mon va-tout.

– Oh ! Mais je n'ai pas peur de vous monsieur, répondis-je d'un ton câlin. Vos mains sont si douces… elles me font tellement de bien…

Alors, il les insinua sous mon pantalon de pyjama et me pelota les fesses sans la moindre gêne. Il soufflait fort en couvrant mes joues de baisers et en s'extasiant sur la finesse de ma peau. Je le laissai me patiner le baigneur en me tortillant pour l'exciter davantage.

Mais il ne fallait pas qu'il s'aperçoive de mon sexe et je devais me montrer audacieuse pour en détourner sa curiosité. Même si, pour l'instant, mon derrière occupait toute son attention. Glissant une main par l'ouverture béante de

sa braguette, je m'emparai de sa verge. Heureusement pour moi, il bandait et mon initiative lui fit perdre la tête.

– Ah ! Un démon !… Un démon !… Oui, branle-moi comme ça… Oh ! comme tes mains sont douces mon agneau… continue…

Avec application, je mis en pratique pendant deux ou trois minutes les leçons de Xavier. Il semblait les apprécier.

– Si tu étais vraiment gentil, reprit-il au bout d'un moment, tu me prendrais dans ta bouche pour que mon bonheur soit complet !

J'étais prête à tout pour le neutraliser et j'accueillis sa queue entre mes lèvres. D'autant que c'était loin de me déplaire. Elle était incroyablement tendue et brûlante. Mince et si longue que je ne réussis pas à l'avaler entièrement. Toutefois, c'était bien assez pour lui, car il balbutiait des mots incompréhensibles en poussant des petits cris.

J'espérais profiter de l'instant d'abattement qui suit immédiatement le plaisir pour m'esquiver. Mais subitement il me repoussa, me saisit à bras-le-corps, me retourna comme une crêpe et s'abattit sur mon dos. Il n'était pas bien difficile de deviner ce qu'il voulait. Il le confirma d'ailleurs en s'exclamant d'une voix haletante :

– Donne-moi ton cul, petit démon !… donne-moi ton cul !…

J'avais des idées très arrêtées à propos de mon pucelage. Je voulais le conserver et j'étais prête à le défendre en cas de nécessité. Mais en ce qui concernait mon cul, je n'avais pas de résolution bien assurée. À vrai dire, je n'y avais jamais pensé. De toute façon, je n'eus pas le temps de me poser des questions. Distrait pressait déjà son gland contre mon petit trou et s'introduisit en me tirant un cri de souffrance.

– Arrêtez ! Arrêtez ! Ça me brûle !…

– Détends-toi… le plus dur est fait… maintenant, ça va être bon…

Et il en fut comme il disait. Après la brève douleur initiale, j'éprouvai une curieuse sensation quand la longue colonne s'enfonça d'une seule poussée dans la gaine de mon cul. Quelque chose à mi-chemin entre la gêne et le plaisir. Puis le nœud cogna au fond de moi et déclencha ma jouissance. Un orgasme foudroyant me terrassa, dépassant en intensité tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors.

Mon plaisir dura aussi longtemps que la queue s'agita dans mon derrière. Je haletais, je criais, je gémissais et je râlais en même temps. La respiration hachée, le corps traversé de bienheureuses décharges et la tête dans les étoiles. Je crois même que j'ai bavé. J'accompagnais chacun de ses coups de reins de furieuses plaintes extasiées.

Durement plaquée au sol par le poids du surveillant qui me tenait aux hanches pour me pilonner sans ménagement, j'étais insensible à l'inconfort de ma position. Perdue dans un maelström de voluptés inconnues. Je jouissais de toute mon âme. Je jouissais comme je n'imaginais pas qu'il fut possible de jouir. J'avais quinze ans et c'était la première fois qu'on me sodomisait.

Tout à coup, Distrait émit une sorte de hennissement en transperçant mon derrière d'une ultime poussée, et le jaillissement de son sperme me fit atteindre un inexprimable sommet de plaisir. Quelques secondes plus tard, il s'arracha de moi d'un coup de reins et s'affala pesamment à mes côtés.

Malgré l'orgasme prodigieux que je venais de connaître, je n'avais pas perdu de vue la précarité de ma situation. Le surveillant semblait fourbu. Il reprenait sa respiration avec difficulté. C'était le moment où jamais. D'un bond je fus debout et je rajustai ma culotte de pyjama en commençant

à courir vers la porte. Un coup d'œil en arrière me permit de constater qu'il était toujours étendu sur le sol. Tout en cavalant dans le couloir, j'entendis sa voix stupéfaite :

– Mais qu'est-ce qui t'arrive, mon agneau ?

Je ne me souviens plus comment j'ai réussi à regagner le dortoir cette nuit-là. Tout ce dont je me rappelle, c'est que je me fourrai dans mon lit avec un extraordinaire sentiment de délivrance et une sourde douleur au trou du cul. C'était payer un prix bien modique pour avoir échappé par miracle à une exclusion certaine.

Et pour avoir découvert de surcroît une nouvelle et délectable façon de s'envoyer en l'air.

Le lendemain matin, la douleur s'était évanouie et j'avais hâte de faire part de ma dernière trouvaille à Judith et Valérie. Nous avions déjà toutes les trois parlé de se faire enculer. Sans insister ni approfondir la question. D'abord, la nature ne nous avait pas outillées pour pratiquer cet exercice et ensuite notre ignorance de ce qu'il permettait réellement d'éprouver ne nous avait pas inclinées à essayer des moyens artificiels.

Mais maintenant je savais. Et je savais que c'était délicieux. Quand je lui apprendrais, nul doute que Valérie voudrait l'expérimenter à son tour. Judith regimberait, protesterait avec énergie, se révolterait puis subirait en s'abîmant dans la honte et l'humiliation. Elle était ainsi faite qu'elle ne pouvait éprouver du plaisir que dans la contrainte et l'avilissement.

Je leur racontai donc mon aventure nocturne en leur taisant par pudeur la carence de Jocelyn. Ça n'était pas leur affaire. Mais je n'eus pas assez de toute mon éloquence pour détailler la merveilleuse jouissance que j'avais connue avec le surveillant du dortoir des garçons.

Cette volupté ineffable qui ne pouvait se comparer à

rien d'autre. Hormis peut-être l'introduction d'un sexe masculin dans notre vagin, mais nous étions vierges toutes les trois et résolues à le rester. La mère supérieure, l'abbé qui nous confessait et les autres autorités de l'institution Saint-Jean-de-la-Croix nous mettaient souvent en garde contre les risques de l'enfantement, mais aucun n'avait jamais abordé la question de la sodomie.

– Et tu dis que ça fait pas mal ? demanda Valérie pour la dixième fois.

Elle avait les yeux brillants d'excitation à la perspective d'un plaisir qu'elle ne connaissait pas encore et dont je lui disais tant de bien. Judith affectait de ne pas vouloir se mêler à notre discussion et tordait de temps en temps sa bouche d'un air dégoûté.

– Presque pas du tout… j'ai eu un peu mal au début… quelques secondes, pas plus… et après, c'était super !

– Mais super comment ? Mieux que quand on se suce le clito ?

– Ça n'a rien à voir. Le clito, c'est superficiel. Là, c'est à l'intérieur que ça te fait du bien… comme si tu explosais en fondant à l'intérieur…

– Alors, il faut qu'on le fasse…

Valérie souriait avec la béatitude d'une madone et son regard rêveur contemplait un horizon de délices. Mais soudain, elle fronça les sourcils.

– Seulement on n'a rien. Il faudrait qu'on trouve quelque chose qui soit juste un peu plus petit qu'une bite… pour pas avoir trop mal les premières fois…

– Ça a quelle taille une bite quand ça bande ? demanda Judith qui n'en avait jamais vu.

CHAPITRE 11

Le dimanche arriva avant que nous puissions mettre notre projet à exécution. Et le dimanche, je passais la journée avec les jumelles et leur cousin. Jusqu'à présent, ce dernier n'avait jamais de lui-même pris une initiative. Ça n'était pas un homme d'action. Il acceptait qu'on le branle ou qu'on le suce mais le réclamait rarement et son plus grand plaisir consistait à étaler ses connaissances en rectifiant nos opinions erronées. Pour qu'il agisse, il fallait donc le pousser dans le domaine qu'il affectionnait : celui de la controverse. Dès que nous fûmes seuls, je lui demandai :

– Depuis le temps que tu nous parles de tes études sur la sexualité, tu n'as jamais abordé le problème de la sodomie. C'est parce que tu y es opposé ?

Il me lança un coup d'œil intrigué et sa queue eut un sursaut qui la tendit à l'extrême. Preuve que le sujet ne lui était pas indifférent.

Maintenant, il sortait machinalement son sexe sitôt que nous étions entre nous et tata Bernadette calée devant sa télé. La branlette dominicale était devenue un rite que ses cousines accomplissaient sans éprouver le besoin d'en parler. Comme un prélude à l'après-midi. Il ouvrit la

bouche pour me répondre mais Agnès qui flattait déjà sa bite d'une main négligente, le devança avec une moue éloquente :

– La sodomie, c'est dégoûtant, s'exclama-t-elle tandis que Clémence ajoutait sur un ton péremptoire : et puis c'est pour les homosexuels ! Nous, ça nous intéresse pas !

Du fait de leur éducation confinée, les deux sœurs se montraient parfois d'une naïveté confondante. Ou d'une ignorance crasse et nourrie d'idées toutes faites qu'elles avaient pêchées au hasard de certaines lectures.

– Détrompez-vous, s'insurgea Xavier, il y a beaucoup de filles qui aiment se faire enculer.

Les jumelles se tournèrent vers moi pour me prendre à témoin de l'énormité proférée par leur cousin.

– Il a raison, confirmai-je. Une copine à la pension m'a assuré que c'était délicieux.

Il leur fallut quelques secondes pour assimiler la nouvelle. Si elles étaient souvent mal informées, leur soif d'apprendre restait intacte et elles reconnaissaient facilement leurs erreurs. Puis Clémence considéra la verge en érection et remarqua d'une voix pensive :

– C'est vrai que ça doit pouvoir rentrer…

Agnès ayant suivi le regard de sa sœur hocha la tête avec une expression incertaine. Comme si elle évaluait mentalement les chances de réussite de l'opération.

Cependant, Xavier avait eu le temps de rassembler ses arguments et de fourbir son raisonnement. Il ouvrit à nouveau la bouche, sans doute pour s'embarquer dans une docte histoire de la sodomie à travers les âges et les civilisations, quand Clémence lui demanda :

– Tu as déjà enculé une fille ?

– Heu… non.

– Alors ? Comment tu peux savoir si ça fait pas mal ? Moi, en tout cas, je refuse d'essayer la première…

– Moi aussi, approuva Agnès.

Les jumelles tournèrent vers moi des yeux si pressants qu'il n'y avait pas besoin de paroles pour comprendre ce qu'elles attendaient. C'était précisément le point où je voulais les conduire. Mais il ne fallait pas que j'aie l'air de céder trop facilement.

– Oh ! non !… je l'ai jamais fait et j'ai peur d'avoir mal…

– Ne t'inquiète pas, me rassura Xavier, j'ai lu beaucoup de trucs là-dessus. D'abord, on doit utiliser un lubrifiant. Les spécialistes conseillent plutôt un lubrifiant à l'eau qui…

Il se retrouvait en terrain connu. Celui des connaissances livresques et du savoir théorique. Dans ce domaine, il était imbattable. S'ensuivit donc un exposé complet des différents écueils à éviter pour que la sodomie soit indolore.

Quelques minutes plus tard, sur son conseil, je m'agenouillai au bord du lit, émoustillée à l'idée de montrer mon derrière avec tant d'impudeur. Car c'était une chose de se faire enculer à la va-vite par un pion miro dans un couloir obscur de l'institution Saint-Jean-de-la-Croix, et c'en était une autre de dévoiler mon troufignon en pleine lumière, devant trois regards inquisiteurs et bien résolus à ne pas perdre une miette du spectacle. J'en étais tout émue. Xavier commandait la manœuvre.

– Bon. Maintenant, vous mettez beaucoup de crème pour que ça glisse comme dans du beurre…

Les doigts des jumelles me touchèrent d'abord avec circonspection. Puis, encouragées par leur cousin, elles m'enduisirent copieusement le croupion d'une épaisse

couche de crème hydratante. La sensation était si savoureuse que je me mis à onduler du bassin avec des soupirs de satisfaction. Alors elles s'enhardirent davantage et l'une d'elles me pénétra d'un doigt sous prétexte de graisser convenablement l'orifice. Une plainte d'appréhension m'échappa quand la tête du membre se posa sur mon anus et je me contractai instinctivement.

– Non ! Pas comme ça, conseilla Xavier. Pour dilater l'ouverture, faut que tu pousses comme si tu allais chier !

Cette réflexion triviale me remplit de honte, mais je suivis son avis. Et avant que j'aie eu le temps de dire ouf, la queue s'était engouffrée d'une seule poussée rectiligne. Le ventre de Xavier s'écrasa sur mes fesses. Sensation éblouissante ! Toute la volupté que j'avais découverte avec le Distrait me revint d'un coup. Je serrai les mâchoires pour éviter de faire trop de bruit en manifestant mon plaisir. C'était merveilleux ! Encore plus bouleversant que la première fois. Je grinçai des dents en balbutiant à mi-voix des encouragements à aller plus vite, plus fort et plus loin. J'aurais crié si la présence de tata Bernadette dans le salon ne m'avait pas retenue. Puis je m'écroulai, terrassée par la jouissance.

Un tendre baiser au coin des lèvres me réveilla de mon étourdissement. Clémence et Agnès me câlinèrent un moment pendant que leur cousin se plaignait qu'il n'avait pas eu le temps d'éjaculer. Ma rapidité à m'envoyer en l'air l'avait pris de court et il ronchonnait qu'il ne pouvait pas rester dans cet état. De fait, sa queue d'ordinaire assez pâle, était écarlate et tendue à craquer.

Pour ma part, j'étais momentanément repue et curieuse de voir une des deux jumelles se faire prendre. Peu m'importait laquelle. J'avais hâte d'assister au spectacle. De leur côté, elles n'étaient pas moins pressées que moi de l'offrir. Leur façon de se tortiller en lorgnant la bite de Xavier en faisait foi.

C'est que leur état d'esprit avait en peu de temps changé du tout au tout. Devant la facilité de l'opération qui venait de se dérouler sous leurs yeux et ma jouissance si éclatante, elles étaient tout à coup avides de subir le même sort que moi. Se débarrassant de leur slip avec précipitation et troussant leur jupe, elles se poussèrent insidieusement pour occuper ma place au bord du lit et bénéficier au plus vite des faveurs de leur cousin.

Toutefois, celui-ci ne pouvait pas les enculer toutes les deux en même temps et elles se chamaillèrent pour savoir laquelle passerait en premier. La querelle menaçait de durer et leur fébrilité augmentait de seconde en seconde. Xavier s'impatientait. Après deux ou trois minutes de dispute animée et stérile, ponctuée de bourrades inefficaces et de quelques pinçons sournois, je leur proposai de tirer à la courte paille.

– Avec quoi ?

– Avec un poil de cul. Vous en arrachez chacune un et celle qui a le plus long a gagné.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Clémence, la gagnante, se disposa à quatre pattes et cambra les reins pour présenter sa mappemonde dans la plus belle perspective possible. On pouvait cependant lire de l'appréhension dans ses yeux. Elle était résolue mais encore craintive. Je décidai de préparer moi-même son petit trou puisqu'Agnès, dépitée par sa défaite, s'était réfugiée à l'autre bout du lit et feignait de bouder. Le flacon de crème hydratante se trouvait encore sur la couverture. Je m'en emparai d'une main en fourrageant de l'autre dans sa raie.

La minuscule étoile plissée s'offrit alors à mon regard. Succombant à un élan irrésistible, j'y collai mes lèvres. Clémence, surprise par ce baiser imprévu, poussa un gloussement énervé, se cambra encore un peu plus et roucoula d'une voix chevrotante : « oh ! qu'est-ce que tu me fais ?... c'est délicieux... » Le contact des muqueuses satinées sur mes lèvres fut une révélation. Je pointai ma langue sur l'orifice qui palpitait nerveusement et le mouillai copieusement de salive. Ensuite, j'écartai les fesses à deux mains et invitai Xavier à remplir son rôle.

Quand il fut bien engagé sans que son action ait provoqué autre chose qu'un « ho ! » d'étonnement, je me coulai sous le corps de mon amie de façon à pouvoir lui lécher le sexe pendant que son cousin l'enculait. Mon but était de lui procurer le maximum de plaisir. Je n'avais pas pensé qu'en adoptant cette posture j'offrais ainsi ma founette à la convoitise d'Agnès qui se jeta dessus avec gourmandise.

Il y eut un bref moment d'immobilité et de silence. Sans nous être concertés, chacun avait trouvé la place qui lui convenait et savourait cet ultime instant d'attente avant l'assaut. Puis, sur une légère poussée de Xavier qui n'en pouvait plus de patienter, notre groupe s'anima d'un seul coup. L'amorce du plaisir accaparait déjà toute notre attention quand le bruit de la porte qui s'ouvrait nous stoppa net.

Un cri bref et strident figea notre élan et défit notre bel ensemble.

Émilienne Herminieux, plantée au seuil de la chambre, écarquillait des yeux démesurés en ouvrant et refermant mécaniquement la bouche comme si elle était sur le point d'étouffer. Elle se tenait de guingois sur une

paire de béquilles, une bonne partie du torse et des jambes encore empaquetées dans des plâtres qui ne l'empêchaient pas de trembler très visiblement.

Pourtant, le cri ne provenait pas d'elle mais de tata Bernadette. Monsieur Herminieux complétait le tableau en souriant d'un air idiot. Il lui fallait toujours un temps de réflexion avant de s'adapter à une situation nouvelle. Sa femme émit une sorte de gargouillement haletant. Nous restions immobiles et muets, ahuris par cette intrusion soudaine. Tout à coup, Clémence murmura de l'insupportable voix maniérée qu'elle utilisait toujours en présence de sa mère :

– Oh ! Maman ! Quelle chance, vous êtes guérie !

Madame Herminieux gronda sourdement, tenta d'effectuer un pas en avant, emberlificota ses béquilles dans nos petites culottes qui traînaient par terre et s'effondra dans un fracas épouvantable.

*

* *

Deux jours après, j'avais réintégré la maison familiale de Greuilly. Pour éviter le scandale, la mère supérieure s'était bornée à révéler à papa et maman que j'avais été surprise avec un garçon dans une position particulièrement compromettante. Et que nous étions nus tous les deux et nous livrant à une activité licencieuse et immorale. D'où mon renvoi immédiat et définitif. Elle n'en avait pas dit plus.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, maman me glissa à l'oreille :

– J'espère au moins que tu as pris tes précautions.

– Pourquoi ?
– Pour ne pas tomber enceinte, idiote !
– Ça ne risque pas, je suis encore vierge.
Elle me considéra avec des yeux immensément incrédules tandis qu'une lueur se mettait à briller dans le regard de papa. Il savait, lui, que sa fauvette serait toujours sa fauvette, car elle était incapable d'accomplir une action foncièrement malhonnête.

Titres parus aux Éditions Blanche

Dolorosa soror, de Florence Dugas.
L'Évangile d'Éros, de Florence Dugas.
Post-scriptum, de Florence Dugas.
Le Gourgandin, de Françoise Rey.
Blue Movie, de Françoise Rey et Patrick Raynal.
Extases anonymes, de Françoise Rey, photos d'Hervé Amiard.
Métamorphoses, de Françoise Rey.
Sociologie du dragueur, d'Alain Soral.
Vers la féminisation ?, d'Alain Soral.
La Vie d'un vaurien, d'Alain Soral.
Jusqu'où va-t-on descendre ? d'Alain Soral.
Socrate à Saint-Tropez, d'Alain Soral.
Misères du désir, d'Alain Soral.
Chute !, d'Alain Soral.
Passions de femmes, collectif.
Plaisirs de femmes, collectif.
Désirs de femmes, collectif.
2 000 ans d'amour, collectif.
Fantasmes de femmes, collectif.
Folies d'amour, collectif.
Écrits de femmes, collectif.
Femmes amoureuses, collectif.
Pulsions de femmes, collectif.
Lettres du désir, de Claire Yeniden.
Les Vestiaires de Longchamp, de Gwaendaëline Pauvert.
L'Orage, de Régine Deforges.
Désir, de Sélim Foued.
Cybersex et autres nouvelles, de Pierre Bourgeade.
Un été indécent, de Paul Verguin.
Hiver champagne, de Paul Verguin.
Tu, de Jean-Loup Hubert.
Deux filles et leur mère, de Gilles de Saint-Avit.
Passages du désir, de Gilles de Saint-Avit.
L'amante, de Gilles de Saint-Avit.
Carnets intimes, de Gilles de Saint-Avit.
Contes pour petites filles criminelles, de Nadine Monfils.
Histoires de Q classées X, collectif anonyme.
Histoires cochonnes, collectif anonyme.
L'Autre Dracula, de Tony Mark.
Dictionnaire des fantasmes et perversions.
La Phaétonne, de Laure Clergerie.
Les Gestes, d'Isabel Marie.
Autoportrait en érection, de Guillaume Fabert.
L'Amour enchristé, de Roland Agret.
Les Secrets de Florence Nightingale, de A. W. Payne.
Petite mort, de Marie L.
Enjeux d'amour, de Yo et Gaël.
Le Mort, de Georges Bataille, illustrations de Gilles de Staal.
Je est en jeu, de Dominique Antin.
De l'aube à la nuit, de Valérie Boisgel, dessins de Loïc Dubigeon.
Captive, de Valérie Boisgel.
Délit du corps, de Jacques Serguine.
De la coupe aux lèvres, de Jacques Serguine.
Impulsions, de Marie Boman.
Huis clos impertinent, de Marie Boman.
La Dernière Heure, de Marie Boman.
Le Pantalon de la fauvette, de Georges Hugnet.
Je te dirai tout, de Serge Quadruppani.
La Première Gorgée de sperme, de Fellacia Dessert.
Agenda amoureux 1999.
Fétiches et fétichismes, de Jean-Michel Ribette.
La Perle, anonyme anglais.
Ma vie chez les femmes, de Maxim Jakubowski.
Montana, de Maxim Jakubowski.
La Salle de réveil, de Marjorie Faust.
Éloge de la séduction, de V. Jullien et X. Deleu.
1001 raisons de prendre un amant, de Lily Gulliver.
Tiens, on dirait du Pouchkine ! de Pierre Rival.
La Nuit Caroline, de Caroline Grimm.
Un siècle d'amour charnel, de Tom Hickman.
Le Divan, de Sophie Cadalen.
Les Autres, de Sophie Cadalen.
Diane, de John-Flaherty Cox.
Étienne, de John-Flaherty Cox.
Paul, de John-Flaherty Cox.
Le Carnet du bipède, de Laure Novella.
La Ruche, de Clarisse Nicoïdski.
Tendres douleurs, de Margaret Cartier.
La Vie amoureuse des fées, de Franck Spengler.
S.M., de Joël Hespey.
Le Fauteuil rouge, de Camille Cases.
69, de Marie-Agnès Michel.
Pris sur le vif, de Marie-Agnès Michel.
L'eau est une dépense courante, de Jacques Bergaud.
Le Lien, de Vanessa Duriès.
La Vieille qui parlait en silence, de Xavier Guerrin.
La Maison de repos, de Julie Saget.
Mes hiérodules, d'Élizabeth Herrgott.
Les Sorcières du Val d'Amour, d'Élizabeth Herrgott.
Scènes de péripatéticiennes, de Pierre Louÿs.
L'Amour est une fête, de Sylvia Bourdon.
Le Sceau de l'infamie, de Sylvia Bourdon.
Couple, de Claude Sannois.
Les Deux Amies, de Marie-Jo Bonnet.
Des désirs et des hommes, de Françoise Simpère.

Les Latitudes amoureuses, de Françoise Simpère.
Ce qui trouble Lola, de Françoise Simpère.
Scénarios sensuels pour stimuler votre désir, de Françoise Simpère.
Nora la conquérante, d'Alain Mainard.
La Bête, de Pierre Béarn.
Le Dernier Tableau, de José Pierre.
Relations scandaleusement pures, de Francesca Mazzucato.
Fantasmes aux enchères, de Quentin Cooper.
L'Ogre de Gand, d'Astrid Schilling.
Deux mille hommes, d'Estelle.
Sept petites histoires de cul, d'Anne Cécile.
La Vie pratique, d'Otto Ganz.
Cris du corps, de Marianne Angot.
Neptune & surf, de Mary Jaye Lewis.
Diabolique Frida, Anonyme.
La Guerre du lit, de Una Chi.
Le Meilleur de la photo érotique
La Nonne, du Comte d'Irancy.
Histoire d'I, de Gaëtane.
Eveline, anonyme anglais.
Vie d'une prostituée, de Thérèse.
Guide des aphrodisiaques, de Jean-Louis Degaudenzi.
Le Catéchisme libertin, Anonyme.
Ode à trois, d'Éric Mouzat.
Le Poète libertin, de J.-B. Choudard-Desforges.
Une jeune fille à la page, de Héléna Varlay.
Aventures lubriques, anonyme.
Séduction, de Paul Fosset.
Pot-pourri, de Nathalie Ours.
L'Arrière-boutique, de Nicolas Marssac.
Orgie soldatesque ou La Messaline moderne, anonyme.
Faustine, de Marie Lincourt.
Toutes ces belles passantes, de Jean-Pierre Andrevon.
Histoire de Mary et Arabella, Anonyme.
Soumise, de Salomé.
Le Dictionnaire érotique, de Richard Ramsay.
Les 12 signes de l'amour, de Brigitte Lahaie, illustrations d'Alex Varenne.
Banquette, placard, comptoir et autres lieux, de W. Saint-Hilaire.
Serial-fucker, d'Érik Rémès.
Guide du sexe gay, d'Érik Rémès.
Sexe guide, d'Érik Rémès.
Je bande donc je suis, d'Érik Rémès.
Hilda, Anonyme.
Écrits érotiques, de Stendhal.
Ardentes, de Laurence.
Panache, Anonyme.
Brûlure, de Cléa Carmin.
Lettres à un Monsieur, de Sylvie Bourgeois.
Les Khmers roses, de François Devoucoux du Buisson.
Les Patientes, d'Hugo Trauer.
La Laisse, de Jane Delynn.
Journal sentimental d'une femme infidèle, de Philippe Nollet.
Pattaya Beach de Franck Poupart.
Exercices sexuels de style, de Maïna Lecherbonnier.
Mado Dondedieu, d'Henriette d'Épernay.
11 nouvelles à lire seule les soirs de match de foot, d'Emmanuelle Poinger
Le Bandeau, de Jean-François Mopin.
Le Grand livre des photographes de nu, Collectif.
Tous les chemins mènent au ciel, de Denis Charlemagne Lavoisier.
Égalité zéro !, d'Olivier Mukuna.
Proposition perverse, de Guillaume Perrotte.
Je ne m'ennuie jamais toute seule…, de Lucie Lux.
L'Amour à tout âge, de Jacques Labescat.

En coédition avec les Éditions Joëlle Losfeld

Le Désir des victimes, de Cyril Bedel.
La Salive de l'éléphant, de Charles Duits.
Le Guide de l'amour casher, de Shmuley Boteach.

En coédition avec les Éditions Robert Laffont

Entre femmes, de Jeanne Bourin et Régine Deforges.

En coédition avec les Éditions Mango

La Cuisine amoureuse des grands chefs, de Bernard Planche.

En coédition avec les Éditions Michel Lafon

Impuissante, de Marie-Paule Casanova.

Impression réalisée sur CAMERON par



BRODARD & TAUPIN
GROUPE CPI

La Flèche
en mars 2006

Imprimé en France
N° d'impression : 34790
Dépôt légal : mars 2006

◆ Camille a quinze ans et le diable au corps… Très attirée par les jeux sensuels, elle ne résiste jamais au plaisir, du moment qu'elle conserve sa virginité. Et lorsque le plaisir prend l'apparence d'un joli garçon, ni les conventions ni la morale ne la freinent, et la volupté devient son seul but.

Pour la punir et la modérer, ses parents l'envoient dans un pensionnat de jeunes filles. Là, à travers quiproquos et malentendus, elle complète son éducation sensuelle avec ses compagnes jusqu'à ce qu'une nouvelle débauche provoque un scandale et son renvoi.

Jérôme Kob

Le Pensionnat

roman

Le Pensionnat est un très beau texte sur l'initiation érotique d'une jeune fille au travers les amours d'adolescents torturés par le désir et fascinés par le sexe. Jérôme Kob a su rendre avec précision et talent les émois de ces jeunes filles confinées dans un univers clos qui découvrent et apprennent leur corps, tout en s'attachant aux sentiments amoureux qui étreignent ses jeunes filles, avec leur cortège d'euphorie, de rupture et de douleurs.

Jérôme Kob est le pseudonyme d'un journaliste parisien spécialisé dan[…] Pensionnat *est son premier roman*

ISBN : 2-84628-14

9 782846 281416

Illustration : Alain Frétet

06-V

16 €